

# Outre Monde

*La croisée de tous les chemins...*

## Dans ce numéro :

### **Le Flambeau d'OutreMonde**

Texte de Franck «DT» Marcadier  
Illustration de Nadia

### **Le chemin d'une vie**

Texte de Théo  
Illustration de Nathy

### **Nennius**

Texte de Georges Bernay  
Illustration de Fabien Fernandez

### **Article sur Slaine**

Par Guy-François Evrard

### **Liténa la maudite**

Texte de Sébastien Clarac  
Illustration de Magali Villeneuve

### **Les Barbares**

Texte de Zali F. Falcam  
Illustration de Tiger-222

### **Roland C. Wagner**

Interview menée par Thierry Santander

### **La chevauchée des immortels**

Texte d'Eric Gilard  
Illustration de Bernie

### **L'en-deça**

Texte de Cyril Carau  
Illustration d'Alain Mathiot



# Edito

Chers lecteurs,

Pour ce troisième numéro d'*Univers*, OutreMonde s'aventure sur les chemins de la fantasy celtique. Trois nouvelles et un article y sont consacrés. *Nennius* de Georges Bernay, *Litena la maudite* de Sébastien Clarac et *Les barbares* de Zali F. Falcam ainsi que *Slaine* par GF Evrard, pour découvrir la BD du même nom. Tour à tour on verra se croiser le souffle épique de la folie des hommes et le désenchantement des dieux, le mystère de la mort et de la résurrection au hasard du règne du chaos, du monstrueux et de l'épouvante...

Mais le fantastique, la Science-Fiction et l'horreur surgiront également au détour de ces pages. Cette démesure connaîtra son paroxysme avec *la dernière chevauchée des Immortels* d'Eric Gilard et son apothéose dans *l'En-deça* de Cyril Carau, tandis que *le chemin d'une vie* de Théo, tout en clair-obscur, ouvrira les sensibilités à la voie de la sagesse.

Vous assisterez également à l'envol du *Flambeau d'OutreMonde*, son prologue, né de la plume de Franck «DT» Marcadier.

Ces symphonies textuelles se conjuguent aux couleurs de Nadia (Eowyn), de Nathy, de Fabien Fernandez (Fablyrr), de Magali Villeneuve (Mierin), de Tiger-222, de Bernie et d'Alain Mathiot (al1), nos talentueux illustrateurs. Laissez-vous emporter par leur opus graphiques flamboyants, féériques, envoûtants, émouvants ou terribles.

Au cœur de ce numéro III, vous découvrirez aussi l'interview de l'écrivain Roland C. Wagner, réalisée par Thierry Santander.

Et comme à l'accoutumée, les nouveaux participants seront présentés par notre couple inénarrable d'aristocrates, les époux de Castelfiel !

Bonne lecture à vous...

Cyril Carau au nom de l'équipe d'OutreMonde

<b>Le Flambeau d'OutreMonde</b> Texte de Franck «DT» Marcadier Illustration de Nadia	6
<b>Le chemin d'une vie</b> Texte de Théo Illustration de Nathy	12
<b>Nennius</b> Texte de Georges Bernay Illustration de Fabien Fernandez	20
<b>Article sur Slaine</b> Par Guy-François Evrard	25
<b>Litena la maudite</b> Texte de Sébastien Clarac Illustration de Magali Villeneuve	35
<b>Les Barbares</b> Texte de Zali F. Falcam Illustration de Tiger-222	50
<b>Roland C. Wagner</b> Interviewé par Thierry Santander	65
<b>La dernière chevauchée des immortels</b> Texte d'Eric Gilard Illustration de Bernie	80
<b>L'en-deça</b> Texte de Cyril Carau Illustration d'Alain Mathiot	95

# Le Flambeau d'Outre Monde

- prologue -



2007.03.06

Texte : Frank «DF» Marcadier  
Illustration : Nadia

## Le Flambeau d'OutreMonde - prologue -

Franck "DT" Marcadier



Franck «DT»  
Marcadier

Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

*Tout d'abord les ténèbres, dévorant les tunnels, puits horizontal après puits horizontal, langue noire d'obscurité ayant établi son royaume au sein de ces ouvrages abandonnés par l'homme. Elle y règne ici depuis des décennies, oublieuse de la lumière, dans un silence que ne viennent troubler que les faibles couinements des rongeurs qui l'arpentent, médiocres mais innombrables seigneurs de ce qui furent les premières voies du métro de Londres.*

*Que se fasse entendre un crépitement et c'est soudain une marée qui déferle, fuit devant cet improbable manifestation d'un ennemi pourtant disparu depuis longtemps. Une flammèche qui s'embrase, gagne en intensité jusqu'à éclairer d'une sourde lueur l'extrémité du tunnel, et se rapproche, se rapproche...*

*Tout d'abord les ténèbres, puis apparaît l'oiseau de feu, un parmi la multitude qui parcourt les galeries abandonnées de Londres, à la recherche... d'une chimère ? « Vous le saurez quand vous l'aurez trouvé », leur a dit leur maître, « vous le sentirez, le ressentirez jusqu'au plus profond de votre être, et alors les brandons deviendront incendie, le brasier fournaise, pour livrer passage à mon navire et à mon invité me mener ».*

*La pénombre s'estompe, la lueur devient clarté, comme un soleil se lève pour darder de ses feux et réveiller les boyaux endormis. Chaque rayon est un phénix, dévorant les souterrains, les inondant d'une brusque chaleur sur son passage : il tord et ramollit le métal des rails, fait suinter le revêtement des murs. Le plafond se fait plus proche de la surface, jusqu'à ce qu'arrive le point névralgique, celui par lequel une brèche le mènera à sa proie.*

*Le phénix le sait, de jaune orangé il devient pourpre et fond sur ce mince ruban d'asphalte qui recouvre la tranchée creusée juste sous la surface. Il disparaît en la heurtant, mais ce sont bientôt des dizaines de ses pairs qui le rejoignent et viennent pilonner ce plafond, flèche écarlate après flèche écarlate, pour en faire exploser la pierre et s'échauffer le bitume coulé par-dessus. Le brasier devient fournaise, le navire peut passer.*

Son identité – qui il était - avait peu d'importance.

Ce qu'il était – voilà l'unique intérêt pour Celui qui le recherchait.

Cela aurait pu être n'importe qui, n'importe quelle âme douée d'un quelconque sens artistique et Londres en regorgeait. D'écrivains se croyant maudits, honnêtes mais misérables artisans de la plume, aux apôtres du mouvement gothique, en passant par toutes les formes de perversions et digressions que l'art pouvait engendrer, cette ville ne manquait pas de vrais artistes et de faux prophètes.

Un seul, cependant, se rendait ce soir-là de Kensington à Latimer Road, où il rattraperait



Franck «DT»  
Marcadier  
Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

la ligne *Metropolitan* qui le ramènerait chez lui. Il quittait à peine l'avant-première de la toute dernière pièce de théâtre présentée au Royal Albert Hall, certainement célébrée par les critiques du lendemain comme la nouvelle merveille de l'art moderne.

Encore une soirée de perdue, qu'il aurait mieux fait de consacrer à l'écriture de ce qu'il était convenu d'appeler un roman fantastique historique. Une façon contemporaine de revisiter les mythes et légendes d'une ville qui en regorgeait et qui le fascinait, lui, l'enfant du Buckinghamshire. Car tout se passait ici, dans le cœur du Royaume-Uni, peut-être pas la ville la plus industrielle, mais certainement celle qui insufflait la vie à ce pays.

Mais la vie semblait avoir déserté la capitale en cette soirée d'Automne.

Un temps anormalement froid annonçait un hiver long et pénible, impression renforcée par une humidité stagnante qui imprégnait tout, faute de circulation d'air pour chasser les nuages bas qui rasaient la ville. La pollution et le chauffage contribuaient à nimber de jaune ce smog qui hantait la ville et rodait dans les ruelles les plus étroites, auxquelles il conférait une aura malsaine et surréaliste.

Les petites maisons individuelles, accolées les unes aux autres et retranchées derrière leurs bien maigres jardins privatifs, semblaient exsuder cette brume, comme si elle suintait de leurs pierres rouges pour ensuite les cacher à la vue des quelques passants que ce temps de chien n'avait pas découragés.

L'air était pesant, les promeneurs pouvaient le ressentir physiquement ; il tombait sur leurs épaules et chargeait leurs manteaux d'une froide moiteur. Pourtant quelque part dans une ruelle...

... Il n'était pas loin de minuit et notre Ecrivain était la proie d'une chaleur étouffante, de plus en plus prononcée, qui n'avait rien à voir avec les températures que l'on devrait rencontrer à cette période de l'année, où les feuilles mortes commencent à recouvrir de leur or brun le parc de Westminster. Il voyait la brume jaunâtre se déchirer en lambeaux qui s'élevaient vers les cieux, non pas attirés par eux mais plutôt comme chassés par en dessous, élémentaux de vapeur fuyant une menace souterraine.

Il se serait cru en enfer et, effectivement, le sol commençait à miroiter, l'air se troublait à mesure que des volutes de fumée noire montaient de l'asphalte. Débarrassé du smog qui l'empêtrait, il voyait maintenant bel et bien le ruban noir se cloquer par endroits, tandis que le jaune et le blanc des files de circulation et de stationnement avaient depuis longtemps dégouliné jusque dans le caniveau.

Stupéfait par cette vision, l'Auteur s'écarta de la route. Cherchant à assurer un équilibre défaillant, il voulut s'appuyer sur les grilles qui la longeaient et délimitaient le pavé de maisons environnant. C'est avec un hurlement qu'il en retira promptement ses mains. Le seul contact avec le fer chauffé à blanc les avait marquées de traces noirâtres et sanglantes.

En partie aveuglé par la vive blancheur de ce mur de douleur, il assista à la liquéfaction de la chaussée qu'il suivait encore tranquillement cinq minutes auparavant. Il percevait maintenant des bruits sourds et répétés, comme des coups portés à la pierre sous l'asphalte, et, à mesure que ce dernier ruisselait, il commençait à entr'apercevoir des formes orangées et dansantes sous le bitume qui n'était plus qu'une mare bleu-noir.

Déjà passablement terrifié par ces événements, c'est accroupi par terre et recroquevillé



Franck «DT»  
Marcadier

Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

sur lui-même qu'il assista à l'apothéose de ce spectacle : le flot d'asphalte, qui ne reposait plus à présent sur aucun socle de pierre, s'ouvrit en deux et commença à se déverser dans le tunnel qu'il recouvrait. Les rives de cette improbable version funeste de la mer Rouge s'écartèrent, les lèvres de cette plaie devenue béante se rapprochèrent des trottoirs de part et d'autre, mais aucun peuple en exode ni aucune parodie de prophète ne sortit de cet abîme de ténèbres.

Cette vision d'épouvante trouva plutôt son parachèvement lorsqu'une tête de dragon, les naseaux écumants, émergea, l'œil flamboyant et les crocs acérés, les écailles brun-vert reflétant la cascade noire qui l'entourait d'un côté comme de l'autre. Elle ornait un long cou qui laissa bientôt place à un corps difforme, à la fois plat et évasé, d'où partaient une multitude de membres. Sa partie supérieure était surmontée en son centre d'une paire d'ailes dont les humérus semblaient curieusement joints, les radius partant à angle droit et les métacarpes dans le prolongement.

Le monstre acheva rapidement l'ascension qu'il avait entreprise un instant à peine auparavant. Il bascula vers l'avant dans une gerbe d'asphalte et se retrouva bientôt à l'horizontale, le macadam dégouttant de tout son corps jusqu'à sa queue interminable qui venait à son tour de percer la surface. Il se tourna alors vers l'Auteur fantastique.

A mesure que la créature de cauchemar approchait, plusieurs détails frappèrent l'Écrivain. Le plus marquant était la fixité de l'apparition. Elle dérivait vers lui, certes, mais la tête ne bougeait ni même n'oscillait. Ses yeux, qu'il avait vu étinceler, ne reflétaient en fait que le feu en contrebas et la fumée qui s'échappait de ses naseaux avait plus à voir avec le goudron chauffé à blanc qu'avec la respiration de quelque créature infernale.

En vérité, l'apparition ressemblait maintenant en tout point à un drakkar, et il se demandait comment il avait pu confondre les rames avec des pattes. De même, l'étrange géométrie de ses ailes n'avait qu'une explication raisonnable : il s'agissait d'un mât duquel pendait une voile évanescence et d'un brun clair, comme tissée dans quelque chair dont la provenance ne sembla soudain que trop claire.

Ce seul détail replongea l'Auteur dans une terreur plus grande encore, à mesure que la question tant redoutée se frayait un passage dans les décombres de son esprit : s'il s'agissait d'un navire, qui en était l'architecte ? Et qui le manoeuvrait ? Par-dessus tout, quelle incroyable force pouvait être à l'œuvre pour accomplir un tel miracle, en plein cœur de Londres ?

Voulant se raccrocher vainement à la réalité, il chercha un secours autour de lui mais n'en trouva aucun : les gens qui partageaient encore son trottoir quelques minutes auparavant avaient disparu, comme volatilisés. Il était seul avec ce navire qui semblait le fixer, perché au bord d'un gouffre noir d'où pulsait la lumière de l'enfer et où le soufre était remplacé par le goudron brûlé. Il ne distinguait plus les bâtiments alentour, son monde se réduisait maintenant à son quai et au drakkar.

Une éternité ou quelques secondes s'écoulèrent, il n'aurait su le dire.

Il était manifeste que ce navire n'allait pas disparaître comme par magie ou dans un rêve. Immobile en l'absence d'un quelconque courant, il semblait attendre... un geste de l'Écrivain ? Ce dernier, trop conscient de ne pas avoir affaire à une manifestation baroque d'un Morphée bien intrigant, laissa son pouls se calmer et mit à profit ce laps de temps pour



Franck «DT»  
 Marcadier  
 Le Flambeau  
 d'OutreMonde  
 - prologue -

observer plus en détail l'embarcation et guetter le moindre signe de vie à bord.

Rassuré de n'y rien détecter, il ne pouvait cependant expliquer la fascination qu'elle exerçait sur lui. Peut-être était-il la victime d'un charme ou d'un envoûtement. Il peinait en tout cas à conserver des pensées rationnelles et se sentait mû par un désir morbide autant que par une curiosité toute professionnelle. Il n'avait de toute façon aucun moyen de conjurer cette apparition et la fuite n'était visiblement pas une option. Il était seul avec cette chose.

Il sortit donc de sa prostration, entreprit de se rapprocher prudemment du précipice fumant et c'est dans une sorte d'ivresse semi-lucide qu'il admira la soudaine remontée des phénix. Ces derniers s'égaillèrent, laissant derrière eux une désagréable odeur de chair grillée et des éclats de lumière qui imprimèrent ses rétines. Ils vinrent papillonner autour du navire, en soulignant les moindres courbes et détails par des jeux d'ombres et de lumière et en lui conférant, si c'était possible, un aspect plus inquiétant encore.

Ebloui par cette nouvelle apparition, se sentant au bord de la folie, ce n'est qu'au tout dernier moment qu'il vit la proue s'agiter, dodeliner, quitter sa forme en « S » pour se tendre d'un seul coup vers lui et porter sa gueule au niveau de sa tête.

— Monte, fit le Navire.

Il fut incapable de supporter la vue des onyx qui le fixaient et s'écroula par terre, les yeux révulsés et les membres flageolants, tremblant de tout son être.

— Ne vois-tu donc pas ? reprit-il, déployant ces ailes et leur faisant embrasser le paysage. Tu n'appartiens déjà plus à ce monde.

— Au nom du Ciel, qui êtes-vous ? réussit à murmurer l'Auteur.

Le Dragon sembla comme se soulever de tout son corps et, dominant l'Ecrivain de son imposant poitrail, lui tonna cette réponse :

— Si je te dis mon nom, seras-tu plus avancé ? Ou veux-tu plutôt savoir qui je ne suis pas ? Le Diable, Satan, Belzébuth, quel que soit le nom que tu lui donnes. Mais je ne suis pas Dieu non plus, naturellement. Je suis à la fois moi, unique, au-delà du descriptible, mais fruit de ton imagination pour être décrit. J'existe pour prendre forme, mais je prends forme parce que tu existes. Tu crois me créer de toutes pièces mais je guide ta main. En somme, je suis l'Art, la Pensée et tu me donnes Forme, tu m'entretiens. Nous n'existons pas l'un sans l'autre, nous sommes faits l'un pour l'autre, l'un par l'autre. Nous sommes le cercle vertueux, l'Art et l'Artiste.

Déseparé et littéralement écrasé par la présence du monstre qui lui faisait face, l'Auteur entendit ce discours mais n'en saisit que des bribes. Lorsqu'il réussit à les rassembler, un affreux doute s'immisça en lui.

— Attendez, vous avez pris cette forme parce que je vous l'ai donnée ? Je n'ai jamais imaginé une telle chose, même dans mes pires cauchemars.

Peut-être amusé par la réponse que l'Artiste lui fit, ou bien parce qu'elle avait été à peine audible, le Dragon rapprocha sa gueule et se fendit d'un sourire proprement monstrueux. C'est d'un ton plus mesuré qu'il reprit, sans cesser de balancer sa tête de droite et de gauche autour de l'homme :

— Navire ou Dragon, Navire et Dragon, mes formes sont aussi multiples que mes Créateurs. Ne prétends pas en avoir l'exclusivité, ma reconnaissance est déjà ton sacre et il convient de t'en contenter.

— Et comment dois-je vous appeler, Navire-Dragon ? répondit l'homme qui s'évertuait à



Franck «DT»  
Marcadier

Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

suivre les mouvements de cette bouche carnassière afin de ne jamais lui tourner le dos.

— Humain, mon nom, tu ne sauras point. Le tien ne m'est pas même connu, et il importe peu. Ecrivain éphémère tu fus sur cette terre, Ecrivain de ton souffle éternel tu balayeras les terres où je t'emmène et de ta flamme les éclairera.

— Quoi ? Eh mais... non !

— Et pourtant, c'est un choix qui ne t'appartient pas. Ne nous retarde pas, longue encore est la route et nombreuses les embûches qui la pavent, termina-t-il, lui tendant une patte qui s'était muée en passerelle.

» Le seul choix qu'il te reste, reprit-il, c'est le gré ou la force. Le bâton et la carotte, de tous temps, ont mené l'homme, instruments d'une même force. Ainsi est ma patte, qu'elle soit passerelle ou main griffue, l'une ou l'autre tu emprunteras. Choisis, mais choisis judicieusement, bien des souffrances t'attendent déjà au-delà.

Accablé par le discours qui lui avait été tenu, l'Ecrivain hésita. La situation lui apparaissait dans son inéluctabilité la plus implacable, et quel honneur y aurait-il à s'infliger des douleurs inutiles ? La fuite, il le savait, était impossible et le Navire-Dragon le tenait à sa merci. Toutefois, partisan du libre-arbitre, il refusait de se faire dicter sa conduite et s'il devait mourir ou partir, autant le faire en homme libre. L'abattement des dernières minutes laissa progressivement place à la colère et c'est d'une réplique sans appel qu'il toisa son interlocuteur :

— Il faudra venir me chercher.

— Ainsi soit-il.

Rapide comme l'éclair, la rame transformée en main le saisit au niveau du torse, lui broya le ventre, lui écrasa des côtes et en fêla quelques autres. De ses griffes, il lui laboura la chair, et c'est ensanglanté qu'il atterrit sur le pont, qui sembla comme se repaître de cette manne.

— Ton écriture, ton œuvre, tu l'as exsudée corps et âme, sang et sueur, susurra-t-il de toutes ses écailles. Ainsi je suis et vais, qui me nourris de ce que tu lui accordes. Et de quelle prodigalité viens-tu de faire preuve !

Affaibli par ses blessures, halluciné par cette rencontre qui gagnait en horreur à chaque instant, l'Auteur ne remarqua pas que le Navire vivant s'était remis dans le sens du courant et s'apprêtait à plonger. Les phénix les avaient précédés, eux qui avaient accompagné le Dragon en surface pour maintenir la fournaise et empêcher que la faille ne se referme.

A présent, le Drakkar s'immergeait entre les rives qui continuaient de charrier leur cours noir vers les profondeurs immondes. Sa tête bascula d'abord, puis son corps, de sorte que l'Ecrivain, qui n'avait nul cordage où s'accrocher, fut précipité à la proue de l'embarcation. De cette position privilégiée, il put voir les deux courants se rejoindre là où aurait dû se trouver le tunnel du métro. Paniqué, il crut sa dernière heure arrivée mais garda les yeux ouverts, comme pour braver la mort en face.

L'air miroita autour d'eux, et ce qu'il aurait décrit comme un champ de force les entoura bientôt, quelques secondes à peine avant qu'ils ne s'enfoncent irrémédiablement dans les ténèbres. Elles les recouvrirent d'un coup, et il n'y eut plus ni Londres, ni métro, ni phénix pour les accompagner. Ils ne furent plus qu'une bulle brun-vert qui glissait dans une mer d'huile noire, sans visibilité ni perspective, le second ignorant que le Premier l'emmenait, par cette chute, à la rencontre d'OutreMonde.



Franck «DT»  
Marcadier  
Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

Perdu dans cette nuit sans étoiles, où la seule terre à laquelle se raccrocher était un dragon jouant aux esthètes et parlant par énigmes, l'Artiste en avait perdu tous ses repères spatiaux et temporels. Il ignorait ainsi quelle distance ils avaient bien pu parcourir, si tant est que ce concept ait encore un quelconque sens ici. Il doutait qu'ils se précipitassent vers le centre de la terre, et attribuait plutôt ce voyage à une mise en scène, un artifice, une allégorie du cheminement vers le centre de la pensée humaine. En un sens, il voyageait simultanément en dehors et en dedans de lui-même.

Le temps, également, était difficile à quantifier. Sa montre ne lui était plus d'aucune aide, à cause de l'arrêt subit de son mécanisme. Brisée lors de son embarquement forcé ou anomalie physique, il n'aurait su le dire... Le noir qui s'étendait devant et derrière lui semblait sans fin, sans limite, et l'écran qui les protégeait ne rendait aucune impression de vitesse. Si tant est qu'ils parcouraient effectivement des mètres et non leur équivalent métaphorique, impossible de savoir s'ils filaient à la vitesse d'un oiseau de proie ou paressaient à l'allure d'un escargot. Le Navire-Dragon n'était guère loquace à ce sujet et se contentait de lui répéter les vertus de l'attente et de la patience, comme une préparation à un spectacle plus grandiose que tout ce qu'il avait jamais pu contempler.

Ils arrivèrent enfin en vue de leur destination et quelle ne fut pas la surprise de l'Ecrivain, en effet, lorsqu'il découvrit le monde que le Dragon voulait lui faire arpenter. C'était comme une terre en miniature, mais où les éléments auraient été pris de folie. Une montagne pouvait côtoyer un désert, une ville être bâtie en suspension sur un précipice, ou des abîmes éclairés d'une lumière telle que l'on pouvait les sonder jusqu'aux tréfonds, plusieurs kilomètres en contrebas.

Les distances et les couleurs étaient changeantes, sans aucun souci de cohérence apparente avec ce que l'Auteur avait jusqu'ici baptisé « réalité ». Des arbres gris aciers plus hauts que les collines voisines recouvertes d'herbe blanche, un lac ocre baignant des rivages bleutés, une cité de couleurs chamarrées, ou encore une montagne rose, tout contribuait à lui brouiller les sens. L'espace d'un battement de paupières et les couleurs avaient changé ou le paysage disparu pour être remplacé par un autre.

Parfois, il lui semblait qu'il devait rêver, et effectivement, il pouvait repérer des nappes de brumes joviennes dont les nuances gazeuses donnaient à ce monde ces couleurs irréelles. Qu'elles viennent à se lever, et le sable redeviendrait brun, l'eau d'un bleu profond, l'herbe et les feuilles d'un beau vert pré... ou non. La montagne pourrait perdre son teint rosé pareil à celui que lui donne le soleil lorsqu'il point à l'horizon, pour arborer un manteau immaculé... ou se faire noire, majestueuse et redoutable, recouvrant le paysage à ses pieds de ténèbres. C'était comme si ce monde avait ses humeurs et les exprimait physiquement.

De-ci, de-là, l'Auteur voyait des créatures de toutes tailles et visiblement de toutes sortes s'affairer, mais les changements constants de relief et de teintes empêchaient toute détermination plus précise. Il n'aurait su dire s'il y avait des hommes parmi eux ; il était toujours dans l'incapacité la plus totale de donner une échelle à ce monde.

Si sa vue fut la première à être plongée dans la plus grande confusion, ses autres sens ne furent pas longtemps épargnés.

Des émanations subtiles montaient de ce qu'il avait décidé d'appeler « satellite » faute



Franck «DT»  
Marcadier

Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

de meilleure description, et s'il ne se rendit pas tout de suite compte de la présence de la plupart de ces fragrances, elles n'en montèrent pas moins jusqu'à son cerveau pour l'assaillir, le submerger et lui donner le tournis.

Passés, les instants d'horreur de Londres, disparue, la morosité du voyage d'une terre à l'autre ! Sa fascination détachée à la découverte de ce nouveau monde se transformait en un sourd plaisir qui grimpait graduellement, à mesure qu'il s'abandonnait à ces exhalaisons. Il resta là, appuyé au pseudo-bastingage, le regard perdu mais non point vide, à se rassasier de ces sensations enivrantes et inédites.

C'était un nectar céleste dont quelque déité aurait, dans sa grande sagesse, refusé aux hommes de se délecter, pour ne pas les détourner de leurs travaux et des obligations que leur imposait la société. L'Auteur s'imaginait sans peine dériver vers l'Olympe, royaume des dieux, siège de leur libations et de leurs orgies bachiques, eux qui menaient une vie oisive, libérés de toute contrainte.

Oui, elles semblaient déjà loin, la scène de l'apparition de cette entité en plein Londres et la terreur de plonger peut-être vers un univers lovecraftien. Assurément, tout ceci n'avait rien d'indicible et un paradis lui tendait ses bras parfumés ; qu'importe s'il n'y avait pas d'air pour en porter les essences jusqu'à lui, la physique avait depuis longtemps abdicqué.

Il était encore loin de sa destination, mais une étrange mélodie montait déjà vers lui et ce fut elle qui, par sa beauté, le sortit de la torpeur où l'avait plongé le bouquet de senteurs. Son effet sur lui fut pour le moins étrange, car il éclata de rire et déclara au Dragon :

— Un chant de sirènes ! Vous croyez franchement avoir besoin de ça ? Tout ce spectacle son et lumières pour m'impressionner... Enfin, appelez-moi Odysseus si ça vous chante.

Le paradis ! Même ici, il se méritait ! Soit, c'était de justes péripéties pour un tel prix, l'histoire et les mythologies l'enseignaient et regorgeaient d'exemples à ce sujet. Qu'il en passe alors les épreuves et que puisse Anthemoessa en être l'antichambre !

— Ta réaction est bien étrange, mais pas tant que ce qui la provoque. Je te présente ta nouvelle terre d'accueil, que tu arpenteras d'une façon ou d'une autre. OutreMonde est son nom, mais aussi sa vocation.

» OutreMonde, pont entre Imaginaire et Réalité, quand les chants d'Aède le Philosophe résonnent dans la vallée du Centre où il enseigne à ses disciples,

» OutreMonde, où la Réalité est telle qu'on la façonne, paradis ou enfer d'Arius le Protocelte et Jujube le Cymérien du haut de leurs montagnes du Sud et de l'Ouest,

» OutreMonde, sur les rives de l'Imaginaire, au pied des pyramides où repose de son sommeil agité Bender le Pharaon, phare du désert du Nord,

» OutreMonde, miroir de l'Imagination de Kano l'Insaisissable, qui revisite par ses écrits les ravages d'Hyler, royaume dévasté de l'Est.

» Tels sont les Grands Anciens qui bâtirent cette terre et se la partagèrent, où Imaginaire et Réel se confondent, leur plume pour seule frontière. Créateurs, ils se divisèrent et au gré de leurs conflits, les alliances se firent et se défirent. Sache juste que Llanis le Façonneur n'est plus, parti créer l'univers Eridan, mais que son esprit hante toujours ces lieux. D'autres se hissèrent à la force de leur art et se firent respecter de ces Maîtres.

» Ainsi ils gagnèrent leur royaume et il se dit que celui de l'incroyable Dh'Ulk se situe quelque part entre l'Ouest et le Centre. Le plus récent mais non le moindre est Havelock, qui prit place au sein de cette auguste mais ténébreuse assemblée quand j'entrepris mon



Franck «DT»  
Marcadier  
Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

voyage vers toi. Sa place ne m'est pas encore connue.

» D'autres Anciens ont ici aussi domicile, perdus quelque part entre les royaumes des Sept Grands. Tous, sur leurs terres tu croiseras, et ma flamme tu leur porteras.

Fasciné par ce discours plus encore que par la vue de ce que le Navire-Dragon avait appelé OutreMonde, l'Auteur remarqua à peine qu'ils venaient d'en pénétrer l'atmosphère. Le bouclier miroitant autour d'eux avait disparu, l'air était chaud, sec et respirable. Se portant à l'avant du bateau, il constata qu'il ne faudrait pas longtemps avant qu'ils ne débarquent sur une péninsule rocailleuse de terre brune.

Maintenant qu'ils avaient traversé les bancs de brumes multicolores, il remarquait surtout combien les apparences avaient pu être trompeuses et ses sens égarés. Si une faible luminosité perçait, il n'en restait pas moins que ce monde vivait dans une quasi-obscurité. Les images du dehors n'étaient donc que mensonges et lui dégrisé, ses illusions d'Eden parties en fumée.

— Leur porter votre flamme..., fit l'auteur, c'est donc ça, n'est-ce pas ? Amener la lumière au sein même des ténèbres.

Se tournant vers la poupe, il nota qu'ils laissaient dans leur sillage un halo blanc lumineux qui tranchait sur le noir du non-espace.

— *Sur le Styx entre Imaginaire et Réalité*

» *Tel Charon sur sa barque*

» *Je guide le voyageur en ces lieux*

» *Entre images et prose.*

Ce disant, sa cale heurta le roc et, ayant rejoint la terre ferme, il put enfin reprendre sa forme première.

Sa queue se divisa en deux jambes robustes mais fines et galbées ; s'il garda ses ailes, ses rames en revanche se joignirent pour former ses bras ; son cou se contracta et sa tête s'adoucissait pour prendre forme humaine, qu'encadrait une cascade de cheveux auburn. Le visage était androgyne, les ailes lui donnaient des airs d'ange, mais quant à savoir le sexe de celui-ci, la fière poitrine qui pointait ne laissait place au doute.

Comme son moyen de transport passait de l'horizontale à la verticale à mesure que son corps se remodelait, l'Écrivain se voyait déjà chuter du dos de la belle, et d'une hauteur mortelle. Il n'en fut rien, car elle l'attrapa promptement alors qu'il commençait à glisser le long de son échine et le garda dans la paume de sa main. Elle l'amena à hauteur de visage et lui sourit, colosse au pays des lilliputiens.

— La flamme, tu porteras, répéta-t-elle.

Puis elle sera le poing et le comprima, l'écrasa, augmenta la pression entre ces jointures, selon le processus immuable que la nature utilise depuis toujours pour transformer le commun en rareté, le charbon en diamant. Des volutes de fumée commençaient à s'échapper d'entre ses phalanges rougies par le sang du malheureux, et lorsqu'elle rouvrit ses doigts, le misérable quidam était réduit à son essence même d'artiste, à sa Flamme.

Satisfaite du Feu ainsi obtenu, la géante rapetissa jusqu'à retrouver une taille humaine, puis se dirigea sans tarder vers une gigantesque vasque où dormait un brasier qui n'attendait que sa Flamme pour se réveiller.

Elle tendit le bras et le simple contact du Feu dans sa main avec le combustible de la



Franck «DT»  
Marcadier

Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

coupe suffit à cette dernière à s'embraser, produisant une chaleur et une lumière comme ce monde n'en avait encore jamais connues.

Ce royaume périphérique, aux confins d'OutreMonde, était le sien depuis qu'elle en avait chassé le précédent occupant pour s'y établir et mener ses expériences. Comme partout ailleurs, l'obscurité y régnait depuis la nuit des temps, mais ici elle venait de laisser place à un jour nouveau. Déjà, son royaume naissait à l'Art-Vie et il n'appartenait qu'à cette Flamme de se propager pour gagner les autres coupes.

Elle referma le poing pour étouffer la Flamme qui y brûlait toujours, puis saisit un flambeau appuyé contre la paroi du gigantesque vase de céramique. Cette torche était d'une essence de bois très rare que l'on disait capable d'entretenir un feu éternel.

D'un geste, elle fit signe d'approcher à l'homme terrorisé qui patientait, caché derrière un monticule rocheux.

— Voici la Flambeau, fit-elle en l'allumant. Il sera le fanal qui trouera les ténèbres de part en part. Va et répands-en le Feu le long de ta course jusqu'à la prochaine vasque

Elle n'avait pas besoin d'en dire plus au premier de ses serviteurs qu'elle avait patiemment préparés à leur sacerdoce. Il y avait des royaumes, de plus ou moins grande importance, et à chacun correspondrait une étape. Pour chacune, il y aurait un porteur. Ici, où l'Imaginaire façonnait la Réalité, à un Univers un possible.

Le premier marathonien s'élança et fut bien vite hors du champ de vision d'Ecorva.

■ ■ ■

Oserez-vous reprendre le Flambeau ?

À un Univers un possible, et à un royaume une étape. Pour chacune, un auteur différent et la vocation d'OutreMonde, l'écriture en collectif, n'aura jamais été aussi bien représentée.

Nul besoin de connaître les âmes qui hantent ces lieux, les royaumes sont suffisamment nombreux et certains obscurs pour qu'un parfait néophyte puisse prétendre y aller de sa plume. La liberté est totale, y compris pour la forme – Fantastique, Fantasy, Science-Fiction, Epouvante ; récit sérieux ou ironique, terre-à-terre ou onirique.

Naturellement, chaque nouvelle sera différente de la précédente, car chaque étape aura son porteur, donc son histoire personnelle, son ambiance. C'est votre talent qui fera que votre texte s'intégrera à la trame d'ensemble, à condition que la continuité soit assurée (royaumes, Flambeau et vasques) et le relais passé d'un porteur au suivant. Une bien faible entrave à votre imagination, nous en sommes certains, alors surprenez-nous !

Bien sûr, les habitués des lieux sont invités et même encouragés à se frotter à cet appel à texte atypique. Ils seront libres de faire intervenir les Grands Anciens, avec la permission de ces derniers. Seule règle à respecter, nulle mention ne doit être faite à Ecorva. Qui sait ce qu'elle nous réserve encore...

Des informations supplémentaires seront disponibles sur la section du forum dédiée, qui servira également à répondre aux questions que ce projet ne manquera pas de soulever, du moins nous l'espérons.

La prochaine étape est prévue pour l'Univers V. Nous espérons que vous serez nombreux à nous régaler de vos récits (40 000 caractères maxi, espaces inclus, date de clôture fixée au 15 février).



**Armand-Hubert Croqueplume, Baron de Castelfiel, reçoit Nadia...**

Le petit homme rondouillard et fort essoufflé pénétra en trombe dans le bureau et ferma la porte derrière lui comme si mille chiens de l'enfer étaient à ses trousses. Et c'était bien le cas ! Laissant sa tête posée sur le lourd battant, il s'abîma dans un gémissement aigu. Un tousotement lui répondit.

Faisant volte face, le Baron Armand Hubert Croqueplume de Castelfiel rajusta son superbe complet et tenta de retrouver contenance. Assise dans un fauteuil, une belle jeune femme ne se trouvait pas moins nerveuse que lui. Elle se leva pourtant et tendant une main timide, elle se présenta :

— Monsieur de Castelfiel ? Je suis Nadia et je...

— Une nouvelle secrétaire, je présume... (Il ne lui serra évidemment pas la main et lâcha, sec) Soit ! N'avez-vous rien à faire ? Qu'attendez-vous donc dans ce bureau ? Je ne vous paie pas à bailler aux corneilles, sacrebleu !

— Et bien je vous attendais vous, Monsieur, mais je ne suis pas votre...

Le terrible éditeur des *Univers* d'OutreMonde lui indiqua la porte d'un geste sans équivoque. S'armant de courage Nadia, alias Eowyn, tenta de nouveau de se faire comprendre du malotru.

— Mais monsieur de Castelfiel, nous avons rendez-vous ! Je suis Nadia la nouvelle illustratrice d'OutreMonde.

— Oh ! Ah ! Mais je n'ai aucun moment à vous accorder. Je vous rappellerai une prochaine fois ! répondit la Baron précipitamment en la poussant cette fois avec brusquerie vers la sortie...

— Mais je ne... J'ai fait le voyage tout exprès et...

— Je n'ai que faire de vos misères personnelles, je...

Mais le Baron se trouva coupé dans son élan par des coups puissamment frappés sur la porte et, en un instant, il disparut derrière un rideau.

— Je ne suis pas là, souffla-t-il à Nadia.

Celle-ci était encore tout interloquée lorsque trois messieurs costumés de noir pénétrèrent dans le bureau en jetant des regards acérés alentour. Ils se présentèrent comme des huissiers de Justice à la recherche du Baron.

— Vous êtes seule ici, madame ?

— Euh... Oui, se surprit Nadia à mentir.

— Et vous êtes ? lui demanda l'un des rapaces.

— Je suis Nadia, la...

— Ah oui. Nous savons, vous faites parti de cet obscur et coûteux webzine.

— Coûteux ? Oh non, les participants sont bénévoles, rectifia Nadia.

— Ah ! cet escroc de Baron déclare pourtant des frais incommensurables le concernant !

Derrière Nadia, le rideau frissonna imperceptiblement.

— A en croire ces dossiers, vous êtes illustratrice n'est-ce pas ? reprit l'un des trois hommes.

Il semblait que les trois hommes voulaient s'attarder auprès de Nadia, sans nul doute son charme en était-il responsable...

— Oui, en effet.

— Oh, mais talentueuse en plus ! si j'en crois les photocopies des croquis joints au dossier que nous avons saisi dans le bureau du Baron. (Il les fit admirer à ses comparses.) Par contre, il semble que lui ne vous rende pas justice. Ecoutez plutôt le contenu de ses notes : « ... *La nouvelle recrue d'OutreMonde ne risque pas de relever le niveau. Née en 1975, le jour de Noël, on ne peut*

Franck «DT»  
Marcadier  
Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -



Franck «DT»  
Marcadier  
Le Flambeau  
d'OutreMonde  
- prologue -

*pas dire qu'il s'agisse d'un divin enfant à voir ses résultats scolaires et sa propension à faire des graffitis sur les murs de sa chambre dès son plus jeune âge. (Nadia jeta un regard vénéneux en direction du rideau.) Plus intéressée par la vie de bohème que par les études, Nadia suit pourtant des études d'anglais et de tourisme avant de mettre au monde deux enfants... » A cet endroit, précisa l'huissier, le Baron a souligné au marqueur : « Mais elle ne reste pas longtemps sur le droit chemin et plutôt que de se cantonner dans son rôle de mère de famille, elle continue à gribouiller pour son seul plaisir. »*

— Ce Baron est vraiment détestable, formula tout haut un autre des hommes se sentant rassuré sur son propre compte.

Le rideau frémit à nouveau et Nadia se mit à rire intérieurement de ce que le Baron devait ressentir ainsi prisonnier et contraint au silence. C'est pourquoi elle déclara :

— Castelfiel est exécration et n'a aucun goût. Mes compagnons d'OutreMonde me l'avaient bien dit. La vieille monarchie est un dinosaure qui s'accroche désespérément à des illusions.

Le rideau bougea plus fort que jamais, mais les huissiers subjugués par les dessins de Nadia et par son sourire ne s'en aperçurent pas.

— Vous avez tout à fait raison, répondit l'homme au dossier, puis il reprit sa lecture : « Elle dit s'être fait toute seule, sans suivre de cours, et que c'est la gentillesse et les encouragements de ses amis, forts mal inspirés au demeurant, qui l'amènent à exposer ses gribouillis sur le Net. Là, elle est remarqué par Helgui le gris (un de ces scribouillards barbares, adorateur de sous-genre littéraire) avec qui elle collabore pour le supplément Sigole de Némédia puis maintenant avec les chroniqueurs d'OutreMonde. »

— Oh ! Quel monstre ! Oser parler ainsi de mes amis et de Helgui ! s'exclama Nadia puis elle ajouta : Voyez-vous messieurs, ce Castelfiel n'a aucune tenue ni même de courtoisie... C'est un vil bonhomme, un pleutre, il salit son nom et son rang, pas moins !

Et ainsi, Nadia obtint l'effet escompté, le Baron irréfléchi sortit de derrière le rideau tout prêt à tempêter. Mais les huissiers ne lui laissèrent pas le temps de s'approcher de l'illustratrice. Comme de sombres serpents se jetant sur leur proie, ils assaillirent le Baron et bientôt celui-ci fut noyé sous les phrases procédurières, les notifications de paiement et les demandes de comparution. Rameutés par le chahut, d'autres arrivèrent alors et se mêlèrent de la partie, tandis que Nadia, le sourire aux lèvres, se retirait discrètement.

Elie Darco et Cyril Carau

# Le chemin d'une vie



Texte : **Théo**

Illustration : **Nathy**

### Armand-Hubert Croqueplume, Baron de Castelfiel reçoit Théo...

Cette fois, il ne s'en ferait pas compter ! Ou tout du moins, dans la colonne des débits, c'est une bien piètre somme que le Baron Armand Hubert Croqueplume de Castelfiel s'en allait risquer pour financer ses vacances d'été et les dépenses allouées aux multiples rencontres organisées avec les auteurs et illustrateurs de l'*Univers III* d'OutreMonde... De plus, sa dernière mésaventure avec les huissiers l'avait ulcéré et déprimé. Il avait besoin de se trouver un havre de paix.

C'est pourquoi, négligeant sa villégiature habituelle à Saint-Tropez et ses voyages princiers à Saint-Barth. ou aux Caraïbes, le Baron avait préféré la paisible campagne bretonne et la location d'une petite ferme, distante des casinos et des boutiques de luxe aux attraits dévorants pour sa dépendsière moitié.

Loin de s'en montrer déçue, Marie-Angélique avait battu des mains, enchantée de participer à ce qu'elle appelait déjà «une expérience riche et dépaysante» comme celle que vivaient les *Jet7teurs* dans la ferme célébrité. Soucieux d'éviter les querelles, le Baron avait bien heureusement omis de lui dire que nulle caméra de télévision ne serait dissimulée dans les miroirs et qu'aucune gloire, sinon celle de préserver leur patrimoine, ne découlerait de leur séjour.

La propriété, à peine plus d'un corps de ferme, se tassait plus qu'elle ne se dressait au fond d'une petite combe se situant à plus de dix kilomètres de la première épicerie mais à moins d'un jet de pierre d'une forêt touffue et d'une zone marécageuse. C'est par une belle fin d'après-midi que ses futurs occupants arrivèrent dans un petit bus loué pour l'occasion. Le Baron, aux commandes de l'engin, manqua de percuter la barrière puis stoppa net dans la cour dans des crissements de pneus et les râles agonisants des malheureux participants au prochain *Univers*. Ceux-là descendirent promptement, trop heureux d'être encore en vie et d'avoir résisté aux nausées provoquées par la conduite quelque peu sportive d'Armand Hubert.

Ne leur laissant pas même le temps de se remettre de l'épreuve. Le Baron sortit de sa poche un sifflet sous les applaudissements enthousiastes de son épouse soucieuse d'attirer sur elle, les caméras imaginaires. Après avoir soufflé dedans comme un arbitre principal sifflant fautes sur fautes dans un match opposant deux équipes italiennes, tonitruant par moment pour que ses «invités» se placent en rangs d'oignons, le Baron se lança dans un discours ô combien édifiant :

— J'entends que les chambrées soient tenues propres et que rien n'y soit subtilisé, il en va de ma caution ! J'entends aussi que nul n'ignore le règlement intérieur que je vais prendre soin d'épingler sur la moindre porte du bâtiment ! On n'est pas là pour s'amuser bande de drôles ! Pas de passe-droit, pas de laisser-aller, sinon c'est le gniouf ! (Les auteurs et les illustrateurs d'OutreMonde se trouvaient éberlués et manifestaient déjà des signes de mécontentement mais le Baron continua pourtant sur le même ton.) Il est encore assez beau que je ne vous fasse pas dormir dans la grange, manants que vous êtes. Ah ! Ne vous en déplaie, je sais bien quel genre d'énergumènes se plaît à raconter des histoires de barbares ! Qu'on s'enfonce dans cette nostalgie calamiteuse pour des civilisations bouseuses, superstitieuses et illettrées, il n'y a rien qui pouvait davantage me déplaire ! Ces incompetents de chroniqueurs ont profité que je sois souffrant et cent fois occupé par des affaires personnelles pour faire «passer», en douce, ce thème de la Gaule Celtique... mais croyez-moi ! c'est bien la dernière fois qu'ils se jouent ainsi de ma personne !

A ce moment, Théo, alias Kob, bien qu'intimidé par la violente diatribe du Baron, leva la main pour demander la parole...

— Excusez-moi monsieur de Castelfiel mais sauriez-vous où... ?



Théo

Le chemin  
d'une vie



Théo

Le chemin  
d'une vie

— Comment osez-vous m'interrompre ! recrue... (le Baron regarda sa liste) recrue Théo ! c'est ça ! Ah je vous entends déjà soliloquer que vous ne mangez pas de ce pain-là, vous... Que votre texte sélectionné pour l'*Univers* est davantage une œuvre métaphysique, pleine d'émotions et de poésie... Mais croyez bien que je vois clair dans votre jeu ! Vouloir déraisonner sur la vie et la mort, c'est une hérésie, un manquement à notre sainte mère l'Eglise, c'est brûlé que vous auriez dû être plutôt que publié !

— Mais non... Enfin ce n'est pas cela que je voulais demander... C'est que la route a été longue et s'il est possible de...

— Certainement pas ! Vous allez m'écouter ! Puisque vous osez m'interrompre, c'est par vous que nous allons commencer (et fouillant dans ses notes, le Baron continua sur sa lancée :) Vous avez dix-sept ans, marié deux enfants, un troisième à naître ... Et bien ! On peut dire que vous ne perdez pas de temps, vous alors !

— Euh... Non ça c'était pour rire, je suis pas marié, je n'ai pas d'enfants..., répartit Théo sous les rires de ses camarades.

— Et vous vous permettez de plaisanter en plus ! rugit le Baron. Mais vexé de s'être fait berner, il enchaîna de suite : Votre passion pour les bandes dessinées vous amène à une première publication dans un webzine... Ah la BD ! encore un pseudo genre pour illettrés et fainéants patentés !... vous êtes passionné de lecture, d'histoire, d'écriture, vous jouez de la guitare... Etc., etc., c'est d'un commun ! Auteur d'une dizaine de nouvelles, fructueux essais qui ornent votre blog internet... Fructueux ! Ah, la belle affaire ! La nouvelle ici considérée et grandement appréciée par les chroniqueurs d'OutreMonde est votre deuxième publication ! Vous voudriez exercer le métier de gratte-papier, peuh ! Et vous vous dites vous-même «philosophe des temps modernes», mais ce en toute modestie ! Qu'est-ce donc que cette affabulation ?

— C'est pas que je ne veux pas vous répondre, mais si je pouvais aller d'abord...

— Morbleu ! Mais quelle indiscipline ! s'écria le Baron virant cramoisi. Sachez, monsieur Théo que des petits auteurs dans votre genre, j'en... Mais attendez ! Je ne vous ai pas permis de rompre les rangs ! Auteur Théo, je vous somme de vous arrêter ! Mais où donc allez-vous ?

Et de derrière un fourré et sous les rires des auteurs et des illustrateurs d'OutreMonde, on entendit Théo répondre en le singeant :

— Pisser ! Parce que barbare ou philosophe, on a tous des besoins après une longue route ! n'en déplaie à votre manque d'hospitalité sieur Baron !

*Thierry Santander*

<http://kobiblog.canalblog.com/>

## Le chemin d'une vie

Théo

*La mort est un processus rectiligne* comme disait l'autre, maintenant, je le sais.

C'est une ligne parfaite, une ligne impeccablement droite. Elle est d'un bleu profond, froid, dur, et envoûtant. Elle est nette, sans aucun défaut, c'est la perfection portée à l'état de ligne, la plus pure et incontestable droite.

Elle est infinie, aussi ; car où que l'on porte son regard, où que nos pas nous mènent, cette ligne est toujours là, imperturbable, ininterrompue. Ce n'est pas elle qui nous suit, mais nous qui ne pouvons nous résoudre à nous en détacher. Loin à l'horizon, on la voit se perdre dans l'immensité vide de ce monde. Il n'y a rien à la surface, rien que cette ligne bleue, entêtante.

Je suis ma ligne depuis, me semble t-il, des semaines entières. Je la longe, pose mes pieds sur son empreinte, et elle guide mes pas toujours plus loin dans cet autre univers que je découvre. Dénué de toute chose matérielle, vide de sens et de nature, tout se perd et s'échappe sous mes yeux. Je me sens seul, affreusement seul, comme si, quoi que je fasse, où que j'aille, je ne trouverai rien ni personne... rien à part cette ligne bleue, obsédante, entêtante. Et je ne peux la quitter, je ne peux me résoudre à laisser s'échapper mon seul point de repère. Je risquerai de me perdre, de ne plus jamais en sortir... mais sortir d'où ? ... Trop de questions...

Je marche... je la suis, encore et toujours...

Je lève la tête de temps à autres, mais toujours cette atmosphère sans ciel m'opprime.

Je sue, pourtant je n'ai pas chaud, mais il ne me semble pas non plus qu'il fasse froid... Aucun soleil n'est là pour disperser sa clarté... Pourtant il y a de la lumière, puisqu'il ne fait pas noir, mais elle est indéfinissable, irréaliste, blanche, et pâle à la fois.

Je relève la tête, continuant de rythmer mes pas à la cadence uniforme de ma ligne... Puis...

...

Qu'est-ce ? ...

Un mirage, une hallucination ? ...

L'horizon se détache, il s'approche de moi ...

Oui, je perçois maintenant, comme... comme une *autre* ligne !

Elle est perpendiculaire à la mienne, elle est bleue, du même bleue que celle sur laquelle je me suis maintenant mis à courir.

Les yeux fixés sur cet espoir approchant, j'accélère comme un fou, un dément, je ne veux pas la perdre ! La seule présence depuis que je suis arrivé ici, la seule *chose* !



Théo

Le chemin  
d'une vie



Théo

Le chemin  
d'une vie

J'y arrive enfin.

Je me calme, à bout de souffle, les mains sur les genoux et le visage marqué par un rictus d'épuisement.

Elle passe juste sous mon nez, et elle est parfaitement orthogonale à ma ligne. Jamais personne au monde ne réussirait à tracer si pure droite. Aucun défaut, une création divine...

Je tourne la tête, de gauche à droite, essayant de discerner autre chose, suivant la ligne du regard. Mais elle aussi se perd dans l'infini paysage vierge. Elle est tout à fait identique à la mienne, et si je n'étais pas intimement persuadé de me trouver sur ma ligne de départ, je pourrais confondre les deux, et me perdre dans un choix que je ne serais jamais capable de jamais trancher.

Je n'ose la fouler du pied, je n'ose y déposer mes pas.

Pourtant, malgré mes réticences intérieures, je prends mon courage à deux mains et pose un pied sur la ligne.

...

Un vertige, une vision floue et dansante, une impression de chute... puis le calme.

Je relève la tête, et mes yeux s'agrandissent un instant. Mon cœur se soulève de joie et d'espoir devant la vision qui m'apparaît.

Je me trouve chez moi, dans ma maison natale, près du petit village dans lequel je suis né. Un bonheur indescriptible me transporte. J'ai réussi à m'échapper de ce monde vide, et je suis retourné directement chez moi. Mais... il y a tout de même un problème. Si je suis là, c'est avant l'accident... ce n'est donc pas possible, car, à ce que je sache, personne n'a jamais encore ressuscité...

Mon cœur se calme à mesure que je me convaincs de l'irréalité des évènements. Il y a quelque chose de louche, quelque chose qui ne va pas, car il est tout bonnement impossible que je me trouve là où je crois être.

Tout à coup, j'entends des cris dehors, des cris d'enfant, des voix claires et aiguës qui rigolent, et par lesquelles s'évade le plaisir de la jeunesse. Je me penche à la fenêtre et aperçois deux silhouettes dansantes dans la cour, devant la maison.

C'est quand je commence à distinguer clairement les deux visages à la lumière du jour que mon sang se glace. Je suis pétrifié, car ce que je pense voir est impossible. Je savais que ce monde était irréel, mais pas à ce point, non... pas à ce point.

Car le petit enfant qui s'amuse tant avec cette petite fille, ce petit enfant, c'est moi ! Moi, jeune, encore gamin, jouant avec celle qui deviendra plus tard ma femme, et qui est maintenant en train de pleurer son homme disparu !

Une violente vague de colère me prend à la gorge. Qui donc ose m'infliger une telle vision ?! Je suis mort, ce camion ne m'a pas loupé, il m'a écrasé, certes, mais de quel droit me fait-on revivre des scènes de bonheur oublié ? Comment peut-on me faire subir si cruelle punition ! C'est donc ça, le jugement ? Ai-je commis trop de crimes dans ma propre vie pour qu'on ne me laisse mourir en paix ?

Puis un vertige me reprend, tout danse autour de moi. Mais cette fois-ci, au lieu de me retrouver dans un lieu différent, des images m'apparaissent. Plus que des images, ce

sont des sentiments, des souvenirs, des émotions qui m'assaillent.

Je me revois, jeune adolescent, n'ayant d'yeux que pour cette jeune fille avec qui j'ai passé tant d'après-midi heureux à jouer au-dehors. Je perçois son parfum, sa manière de parler, de courir, de me sourire quand elle me voit.

Puis je me rappelle, cette première fois, et une nuée de sentiments reviennent à ma mémoire. Si crus et si réels que je me laisse emporter par leur beauté. Oui, cette nuit-là, je savais qu'elle allait être ma femme, que nous allions vivre ensemble.

Puis je la revois, enceinte, le ventre gros et rond, la promesse d'un enfant de moi, une petite fille, la merveille de ma vie.

Puis vient cette bague que je lui glisse au doigt, devant tant de personnes souriantes. Je l'embrasse et nous nous promettons l'un à l'autre toute notre vie, jusqu'à la mort.

Mais elle m'a pris, ma belle, elle m'a emporté avec elle, loin de toi, loin de notre fille. Ne pleure pas, je n'en vaud pas la peine, mais souviens-toi, oui souviens-toi, des moments que nous avons vécus... rappelle-les toi toujours, et raconte-les à notre fille... notre merveille.

...

Je suis à genoux, pleurant toutes les larmes de mon pauvre corps sans vie. Trop de souvenirs, trop de bonheur perdu. Elle a croisé ma vie, elle l'a rendue claire et belle. Jamais je ne cesserai de la remercier, jamais.

Mais déjà les sentiments me quittent, et déjà je m'éloigne de sa ligne de vie, cette ligne que j'ai croisée et qui est la sienne. La principale différence réside dans le fait qu'elle représente sa vie. Ma ligne à moi, représente ma mort. Elle a croisé mon chemin, nos deux lignes se sont rencontrées puis elles ont continué leur route, indifférentes.

Et déjà je ne regarde plus en arrière, je me suis remis à marcher, comme précédemment, avec la même lenteur et la même résignation. La tête basse, le poids de ma conscience sur les épaules, je pose un pied devant l'autre sur la ligne bleue qui me sert de guide. Elle me conduit inlassablement vers cet ailleurs que je ne soupçonne pas. Mais je lui fais confiance ; elle sait où elle va, j'en suis persuadé.

Une longue période s'écoule encore, emplie de vide et de sueur, à longer pas à pas cette parfaite droite qui m'entraîne toujours plus loin vers l'horizon.

Mon esprit s'éveille soudain, mes sens me reviennent brusquement, car, oui, au loin, une nouvelle ligne m'apparaît. Un nouveau carrefour d'Outre-monde se dessine sur l'horizon pâle. Il s'approche de moi, et je peux enfin le distinguer. Aussi net, et parfaitement perpendiculaire que la précédente ligne, elle s'étend sur l'horizon, comme posée par le destin. Encore un chemin qui a croisé ma vie, peut-être un ami, peut-être un parent, qui sait... je pose le pied sur son bleu profond.

...



Théo

Le chemin  
d'une vie

Le vertige est moins puissant, mais le décor autour de moi est assez flou pour me faire perdre la tête un instant. Quand je reviens à la réalité, c'est dans la cour d'une petite école maternelle que je me retrouve.

Je la reconnais tout de suite, l'école du village. Ses deux arbres penchés qui nous servaient de falaise d'escalade, ces bancs glissants que nous utilisions comme des toboggans.

Et puis je me distingue enfin, au milieu de la foule de marmots qui crient et jouent comme seuls des enfants de trois ans peuvent le faire. Je suis là, assis sur le banc, quand un autre garçon s'approche de moi et me pousse violemment par terre. Moi, blessé dans ma fierté, je me relève et tente maladroitement de lui tirer les cheveux pour lui faire regretter son geste.

C'est alors que le fou rire me prend. Ce garçon, qui est en train de me persécuter sur le banc, n'est autre que mon ami de toujours. Depuis cette scène fatidique, nous ne nous sommes jamais quittés. Comme un frère pour moi, comme une amitié intense qui ne prendrait fin que dans la mort...

Puis le vertige reprend, et les sentiments m'assaillent à nouveau. Un mélange de souvenirs, d'impressions, de couleurs s'embrasent en moi et me font revivre des moments oubliés.

Je nous revois, luttant côte à côte dans l'équipe de football de la commune, ignorant la boue et le brouillard pour n'avoir que seule ambition de faire pénétrer le ballon dans la cage adverse. Nous étions les meilleurs, car tant de complicité pouvait vaincre toutes les barrières du monde, alors ce n'est pas un match qui allait nous inquiéter.

Puis c'est au tour de la musique, la danse et les chants. Notre petit groupe n'était, certes, pas brillant, mais l'important pour nous était d'y prendre du plaisir, ce que nous réussissions. Ce sont des bruits qui me reviennent en mémoire, des sons, des mélodies, des colères. La musique me plaisait, à lui aussi, son visage suant sur sa guitare, son sourire béat devant les applaudissements chaleureux.

Enfin vient le tour de son mariage, puis de sa paternité. Nos dates se suivaient de près, et ce n'est pas parce que nous le faisons exprès, mais le destin en avait voulu ainsi.

La dernière image qui me frappe fut celle de sa tête au-dessus de mon corps, ses larmes tombant sur mon visage brûlé, ses cris de détresse aux pompiers qui m'emportaient dans l'enfer blanc... lui aussi il avait croisé ma vie, lui aussi je l'avais perdu.

...

Je ne prends même plus la peine de me retourner pour espérer voir quelques dernières parcelles de mon ami de toujours. Le meilleur et le plus loyal, jusqu'à la mort. Il a croisé ma vie aussi parfaitement que sa ligne a croisé la mienne, encore deux chemins qui se sont rencontrés par la voie du destin...



Théo

Le chemin  
d'une vie

Les heures se succèdent à nouveau. Chaque minute, je me prends à espérer voir une autre ligne arriver. J'aime revoir ces moments de vie, j'aime me rappeler ceux qui m'ont aimé, ces simples chemins qui ont croisé le mien. Mais ma ligne se poursuit, indubitablement, parcourant les kilomètres qui ne représentent rien en cet Outre-monde.

Enfin, l'horizon se détache à nouveau de sa courbe pour m'apporter l'annonce prometteuse d'une nouvelle ligne.

C'est le sourire aux lèvres que je la vois s'approcher, que je vois ce carrefour se dessiner de plus en plus nettement au point de m'atteindre. Étrangement, il n'y a pas cette fois une mais deux lignes côtes à côtes. Peu importe, c'est avec enthousiasme que je pose mon pied sur ces chemins d'autres vies...

...

Tout est précipité, tout est brusque et tout s'affole, les infirmières courent dans tous les sens, toute la famille est en émoi. On annonce mon arrivée imminente dans les bras de la vie. Ma naissance ne devrait pas durer plus de quelques heures, et tout le monde attend cet événement avec une excitation incontrôlée.

J'entre dans la chambre et je les vois. Ma mère est allongée, elle a l'air de souffrir. Elle respire bruyamment et son visage est marqué de traits de tension. Mon père, lui, est monté à genoux sur le lit, au côté de ma mère, l'aidant de toute son âme dans cette épreuve.

Je m'émeus de cette scène, car c'est celle qui a débuté ma vie, celle qui m'a donné le jour. Eux, mes parents tant aimés, qui n'ont cessé de me parfaire et de m'éduquer selon leur meilleure volonté, eux qui ont su quand et pourquoi je devais naître, eux qui, de leur bonheur généreux, m'ont fait partager toute une vie. Ils sont mes parents... ils sont les deux êtres les plus chers à mon cœur... ils m'aiment... je suis leur fils.

...

Cette fois, je ne peux résister à la tentation. Une fois revenu en Outre-monde, les yeux humides de larmes, je me retourne vers ces lignes bleues qui sont les plus importantes de celles que mon chemin a croisé. Je les scrute intensément, le visage en pleurs, les yeux fermés par l'émotion. Je regarde leurs lignes, comme si je voulais les faire revivre, juste un peu, juste un au revoir. Eux, jamais au monde je n'aurais voulu les quitter, mais la mort en a décidé autrement, elle m'a forcé à le faire... je la hais, je hais cette stupide mort, plus encore que le camion qui m'a renversé. Dans un geste de colère et de frustration, je retourne brusquement la tête vers l'horizon que je crois être toujours à sa place.

Alors tout s'arrête.



Théo

Le chemin  
d'une vie

Tout se fait silence.

Je baisse les yeux, et sous mes deux pieds, je vois ma ligne qui s'arrête. Elle, si bleue et si belle, se stoppe à deux centimètres plus loin. Plus loin, il n'y a rien. La définition du rien n'avait jamais pris autant de sens à mes yeux. Le néant, le vide de tout, plus de lumière, plus de silence, plus de matière... plus rien. L'horizon a disparu, l'atmosphère n'est plus... la ligne droite et parfaite est interrompue.

Le choix crucial, le plus important qu'il m'ait été donné de faire, se présente à moi comme une évidence. Il faut me décider. Et je n'hésite pas une seconde.

Plongeant sans peur dans l'abîme, je franchis la limite de la mort, je pose le pied dans le néant... je m'envole... il m'emporte... je flotte. Je ne sais pas si je chute ou si je m'élève. Je ne sais si je suis encore quelque part, je ne comprend pas ce qu'il m'arrive, mais pas un instant je ne regrette mon choix.

Ma tête se brouille, je me perds intérieurement, je ne sais plus qui je suis, ce que je suis, si je suis encore quelqu'un ou quelque chose.

... L'absence...

Puis la vague me submerge. Tout revient avec une violence inouïe. Mes sens s'éveillent de nouveau à la vie. Ma peau ressent le contact de l'air, et mes oreilles entendent le bruit de la vie. Je remonte à la surface, j'émerge. Une immense quantité d'air m'entre dans les poumons pour la première fois, et je pousse un cri issu du fond de mon âme. Pour moi, il signifie la renaissance, pour les autres personnes présentes, il semble dénué de sens. Je sens des mains plastifiées qui me serrent le ventre, puis qui me soulèvent en l'air. Les visages autour de moi sont heureux, les rires sont joyeux, et c'est à ce moment-là que ma mère me prend dans ses doux bras, pour la première fois. Mon père se penche au-dessus de mon visage, et son souffle chaud se fait porteur d'un message annonciateur...

« Mon tout petit, enfin tu es là, enfin tu es né... »

*Oui papa, je suis là...*

... Un nouveau commencement...

... Une autre vie qui débute...

... Une nouvelle ligne qui se trace dans les profondeurs vierges de l'Outre-monde...



Théo

Le chemin  
d'une vie

... Une ligne bleue, parfaite, et qui en rencontrera d'autres, comme autant de chemins... comme autant de vies...

...



Théo  
Le chemin  
d'une vie

# Nennius

Vainqueur de l'AT «*La Gaule celtique*»



*Fabryr 08-2006*

Texte : **Georges Bernay**  
Illustration : **Fabien Fernandez**

**Marie-Angélique Croqueplume, Baronne de Castelfiel, reçoit Georges Bernay...**

Entre les ronflements de la Baronne et les vociférations du Baron la veille à leur arrivée, ce séjour en Bretagne s'annonçait bien mal pour les participants à l'*Univers III*. Mais Georges, contre mauvaise fortune bon cœur, avait décidé en cette fraîche matinée d'été de profiter de ce coin paisible, source d'inspiration. Bien sûr, c'était sans compter sur Marie-Angélique qui, l'interpellant gaiement, se porta à ses côtés dans un déploiement de jupe froufrouteuse et de chemisier à carreau qu'elle croyait de circonstances dans ce cadre champêtre.

— Ah monsieur Bernay ! comme il me plait de vous trouver à cette heure, j'ai fort besoin de vos conseils, commença-t-elle sur un ton de conspiration.

Et le prenant par le bras, elle l'entraîna vers le pré adjacent où un bovidé paissait paisiblement. Puis elle reprit :

— Je suis, voyez-vous, particulièrement enchantée qu'un auteur de théâtre talentueux comme vous nous ait rejoint. Sans omettre que vous portez merveilleusement bien votre cinquantaine, lui dit-elle avec un sourire égrillard qui le fit frissonner. Vous savez j'ai moi-même un certain don pour cet art ! Vous n'êtes pas sans savoir que des caméras truffent le moindre mètre carré des environs... ajouta-t-elle dans un murmure, il convient de leur donner de quoi faire de belles images porteuses de sens pour tous ces citadins qui n'ont jamais vu la nature. Vous allez m'aider, me «diriger» comme on dit dans ce métier.

— Euh... Je pense Madame la Baronne que vous vous trompez, je...

— Mais si allons ! Je suis sûre que vous en êtes tout à fait capable... N'êtes-vous pas l'auteur de quatre pièces de théâtre ? *François Ier*, une pièce humoristique, *Flammes Cathares* qui relate la vie des femmes durant le siège de Montségur, jouée à quatre reprises dans le Vaucluse, et bientôt dans l'Eure et Loire. *La Douleur des Blés*, rencontre tragique de deux amis d'enfance dans les tranchées de 14-18, qui sera jouée à Avignon en 2008. *Les Cercles Parallèles*, chronique d'une nuit sur un quai de gare, qui sera jouée à Orvault près de Nantes en décembre 2006, montée à Sorgues en 2007 et aussi par vous en 2008. Sans compter celles qu'il vous reste à finir... Et ne foulez-vous pas les planches en tant que comédien amateur depuis huit ans ?

— Si, mais je ne crois pas qu'il y ait des caméras ici, répartit Georges un peu amusé de la lubie de cette femme.

— Bien sûr, bien sûr. C'est là votre première leçon, n'est-ce pas ? Oublier les caméras et jouer de naturel, gloussa la Baronne très excitée par la perspective de son image poétique retransmise sur tous les écrans de France. Pour le texte, je songe me fendre de quelques vers pour accentuer le côté culturel. Ce fut là votre première vocation d'écrivain, la poésie, n'est-ce pas ? Puis vous avez écrit des nouvelles avant de vous lancer dans le théâtre... D'ailleurs, je dois vous dire que j'ai particulièrement hâte de lire votre texte érotico-poétique inspiré des chansons de Mylène Farmer, quel esprit d'innovation ! sans parler de votre projet de roman... Ou de votre place de vice-président d'une association littéraire : l'Écritoire d'Estieugues. Et tout ceci à conjuguer avec votre vie de famille, vos trois enfants et votre travail à l'usine... Ah qu'il est triste de voir un talent tel que vous livré au monde prolétaire... renifla la Baronne méprisante et mielleuse tout à la fois.

Sur ce, elle lui lâcha le bras et ouvrant la barrière du pré, elle y pénétra en disant :

— Je suis sûre que ma mise en scène va vous plaire, je vais montrer à la France, qu'il n'y a pas qu'une seule Baronne dans ce pays capable de traire une vache !

— Madame de Castelfiel, je crois que vous ne devriez pas vous approcher de cette bête, il s'agit d'...

— Voyons monsieur Bernay, il n'y a aucun risque, je ne suis que douceur et tendresse avec les animaux, je saurai l'amadouer, répondit-elle un brin agacée en gesticulant et en s'approchant du bovidé trapu.

Celui-ci la lorgna d'un œil fourbe et se mit à gratter le sol avec son sabot.

— Voyez ! Il salue mon approche, lança la Baronne.

— Madame de Castelfiel, revenez ! c'est fort dangereux ! s'égosillait Georges pénétrant dans le pré à son tour, en noble cœur.

— Ah non ! N'approchez pas, répondit-elle. Je vous vois venir, vous voulez me voler mon heure de gloire ! Ah, ces acteurs, tous les mêmes !

— Mais pas du tout !

Maintenant, Georges avançait à grands pas, mais il ne parvint pas assez vite auprès de la Baronne et lorsque la bête, qui était bien évidemment un taureau, chargea... Marie-Angélique dû bondir de côté pour éviter ses cornes. Elle s'écrasa dans une flaque de boue et de bouse, saine et sauve mais son énorme jupon en moins. Tel un parachute, il plana un temps dans les airs avant de tomber à deux pas de Georges. Celui-ci, en courageux toréador, attira le taureau loin de la Baronne en reculant lui-même près de la barrière. Lorsque boueuse et piteuse, Marie-Angélique fut sortie, Georges lança son jupon au loin dans le pré pour détourner l'attention du taureau et referma l'enclos derrière lui.

Mais loin de le remercier de son magnifique sauvetage, la Baronne l'estourbit de remarques déplaisantes et demanda réparations pour la perte de sa jupe. À quoi Georges répondit en riant :

— Vous savez Marie-Angélique, dans ce métier, contre l'avis général, on n'est pas forcément obligé de se dévêtir pour réussir !

*Elie Darco et Cyril Carau*

Georges  
Bernay

**Nennius**

## Nennius

Georges Bernay

Le jour était déjà bien avancé lorsque j'atteignis les berges du grand lac. Je dus me faufiler entre les touffes immenses des roseaux et les buissons épineux, pataugeant dans la boue, pour m'approcher du ponton antédiluvien.

L'atmosphère baignait dans un calme étrange, une sorte de station du temps, comme ces instants qui, parfois, précèdent la nuit. Une brume blanchâtre commençait de serpenter entre les îlots que j'apercevais encore çà et là. L'horizon se perdait déjà dans l'ombre et seul le léger clapotis des vagues perçait le silence. Le ciel, quant à lui, se couvrait d'un voile gris qui ne laissait filtrer que le disque d'argent d'un soleil sans éclat.

Au bruit de mes pas sur le bois vermoulu, les quelques marins d'une barcasse encore à quai relevèrent la tête. Nous avons rendez-vous en ce lieu, à cet instant précis, bien qu'ils ne le sachent pas encore. Toutes les images des abîmes insondables de l'âme humaine défilèrent devant leurs yeux lorsqu'ils découvrirent ma silhouette au-dessus d'eux. Comment leur en vouloir ?

Je représentais le type même de tout ce qu'ils devaient redouter : la force physique, la laideur et le pouvoir religieux. Avec mes six pieds de haut, mes épaules de bûcheron, mes membres de la taille du mât de leur navire, j'impressionnais plus d'un coupe-jarret et chercheur de tort. J'avais le dessus du crâne complètement chauve mais une longue chevelure blanche descendait de chaque côté sur mes épaules. Mon visage, entrelacé de rides profondes, était barré au front d'une méchante plaie à peine refermée. Une ancienne blessure au coin de la bouche étendait celle-ci en un rictus permanent, sourire figé des plus inquiétants. De plus, il me manquait l'oreille gauche tandis que de la droite, pendait un anneau d'or qui touchait mon épaule. Je ne portais pour tout vêtement qu'une longue toge blanche qui recouvrait même mes pieds nus et qui gardait en permanence sa teinte immaculée. Je laissais aussi battre sur ma poitrine une chaîne soutenant deux plaques d'or sur lesquelles étaient gravées Jera et Tiwag, les deux runes qui annoncent la justice divine.

Je m'adressai à l'un d'eux, à peine moins effrayé que les autres, mais que je reconnus immédiatement comme étant le capitaine de ce navire de fortune.

- Je désire traverser le lac.
- Quand ?
- A l'instant.

Dans son regard fatigué qui précédait déjà le flot de récriminations que je devinais, je plantai le mien comme une flèche chargée de poison dans une chair frémissante. Ses épaules se tassèrent imperceptiblement mais il intima l'ordre à ses compagnons de préparer notre départ, sans que l'un d'entre eux ne se permit la moindre remarque.

Je pris place à l'avant, sans un regard pour les marins affairés à la manœuvre. Je

Georges  
Bernay

Nennius

restai debout, les yeux fixés sur l'horizon blafard qui semblait s'épaissir au fil des minutes. Après quelques échanges de paroles entre les hommes concernant la navigation, le silence s'installa, pesant comme le ciel d'encre qui commençait à s'étendre au-dessus de nous.

J'aime le silence. Je suis moi-même le silence. Silence et immobilité. Toute ma force, tous mes pouvoirs ne prennent leur source que dans ce silence, dans cette solitude volontaire que je crée autour de moi d'un seul regard.

J'étais toujours debout, insensible au tangage de notre esquif, toisant l'horizon si épais et si sombre que l'on croyait pouvoir le toucher de la main. Une lanterne misérable ne créait qu'un halo dérisoire d'une couleur jaunâtre. L'air était calme. Pas un souffle. Pas un bruit. Pas un cri. Nous glissions sur des flots apaisés et insondables.

— Nous allons avoir de l'orage, glissa le capitaine.

Cette constatation, tellement évidente pour moi depuis des heures... depuis des lustres, déclencha une sorte de sourire sans joie, sur mon visage tourmenté.

— Contentez-vous de me mener à bon port, je n'ai que faire de vos remarques. Et puis, éteignez ce fanal ridicule ; je n'en ai nul besoin.

Je ressentis physiquement, tout contre mes épaules, la naissance d'une haine farouche, ainsi qu'une peur tenace prendre possession de la barque. La lumière disparut et seul le crachat d'un des hommes du bord rompit le calme qui s'était de nouveau installé.

Nous voguions toujours, écartant doucement de notre étrave la brume rampante qui couvrait les flots morts au-dessous. Et, au travers de toute cette obscurité, volant au-delà des brouillards et de la nuit, mon esprit retrouvait notre future escale, mes yeux devinaient l'île...

Une brise légère, comme une caresse, effleura mon visage. Cela fut très bref, presque imperceptible, mais suffit à mettre mes sens en éveil. La tempête annoncée approchait.

— Quelle que soit la fureur des éléments et la puissance de votre peur, maintenez le cap. Cela suffira à vous sauver.

Je ne sais pas s'ils remarquèrent le «vous», mais nul ne releva cette nuance dans ma phrase. Quant à me sauver moi-même, cette subtilité du langage de mes frères ne reposait sur rien qui puisse apporter quelque repos à ma quête tourmentée. Sauvé, disparu, mort, naissance, survie... Autant de mots vides de sens qui n'éveillaient en moi aucune émotion particulière.

Bientôt, le vent se leva, fier et vif comme savent l'être les vents de nos contrées. Sa froideur piquante me lacérait le visage de milles flagellations tandis que ma chevelure flottait autour de moi. Une houle légère commença à balancer notre esquif avant que des vagues plus franches ne viennent battre contre ses flancs.

— Capitaine, tu restes à pleine voile.

— Je sais, Seigneur.

Le tremblement de sa voix démentit l'assurance de son propos, mais son intelligence me plut. Allons, une fois encore, la force qui guide mes pas et qui conduit mes actions m'a aidé à faire le bon choix !

Alors, je laissai les éléments se déchaîner.

Ce fut assurément la plus belle tempête que connut le Lac. La colère des vents le disputait à la violence du tonnerre. Les blanches zébrures qui illuminaient le ciel répondaient aux cinglements de la pluie, de la grêle, bientôt mêlées de neige qui s'abattaient sur nous.

Je restai à mon poste, imperturbable, ne ressentant nullement dans ma station les écarts

et le balancement terrible que la tempête imprimait au bateau. Sans même me retourner, je savais que mon capitaine était accroché désespérément à la barre, aidé d'un autre marin. Les autres écopaient sans plus se soucier de la voile qui, tantôt gonflée à l'extrême nous entraînait en une course folle aux flancs de vagues monstrueuses, ou bien claquait dans un bruit terrible, menaçant à chaque instant de se déchirer de bas en haut.

Pour les hommes qui m'accompagnaient, ce fut une terrible épreuve. Les fureurs du ciel durèrent une éternité. Quant à moi, ceci ne constitua qu'une infime péripétie comparé au destin qui m'était assigné.

Toujours planté à la proue de notre embarcation désemparée, la neige me couvrit instantanément d'un blanc suaire. Elle voila mon crâne, s'accrocha à mes cheveux et, en gelant, forma une sorte de carapace immaculée sur ma poitrine offerte aux vents. Ces derniers se calmèrent quelque peu et les montagnes liquides qui déferlaient sur nous me parurent moins impressionnantes.

Bientôt, une trouée lumineuse dans cet enfer de ténèbres, s'insinua face à nous. Les roulements du tonnerre et les rafales giffantes décreurent et le Lac s'apaisa soudain. Nous glissâmes alors sur une eau plate comme un miroir qui ne reflétait que les flocons de neige en ordre de bataille qui tombaient droits et serrés comme une douce mitraille.

Et le froid s'abattit sans pitié. La lumière renforça sa présence et nous servit de fanal guidant notre navigation.

Quelques chocs sourds se répercutèrent sur les flancs de notre esquif, suivis par un craquement sinistre sous notre étrave. Le Lac s'était transformé en un univers glacé au travers duquel nous nous frayions difficilement un chemin. La lumière se fit plus visible et ressembla bientôt à une sorte de colonne issue d'un lieu précis, s'élançant vers le ciel. Elle était teintée d'un bleu laiteux, transparent et froid comme les glaces des contrées du nord.

J'aperçus alors nettement les côtes.

— Capitaine, nous allons accoster. Je débarquerai seul. Vous m'attendrez ici, quoiqu'il arrive.

Je l'entendis murmurer faiblement :

— Mais, il n'y a pas d'île sur le Lac !

Me retournant, j'ignorai sa remarque et, le fixant du regard, j'ajoutai :

— Nul ne doit me suivre.

Ma voix, que j'avais faite grave et autoritaire, flotta quelque temps au-dessus des glaces environnantes, mais je devinai à ses yeux braqués sur moi au travers de la neige qui tombait toujours, que mon ordre ne serait pas respecté.

Je mis pied à terre, ou tout au moins, je marchai sur la glace du Lac, avant d'atteindre la rive. Ma progression fut alors difficile mais non point pénible car je suis doué d'une constitution peu commune et rien ne peut m'arrêter sur les voies qui m'ont été tracées.

La température remontait et, bientôt, toute trace de gel eut disparu. Il continuait de neiger inlassablement et je dus m'ébrouer plus d'une fois pour me défaire de la pelisse blanche qui s'accrochait à moi. La colonne de lumière me servait de repère et j'en atteignis rapidement la source.

Une clairière s'ouvrait devant moi, recouverte de son tapis blanc. Au centre, un arbre de forme étrange, rayonnait. Son tronc, formé d'un entrelacement compliqué, s'élançait droit et lisse vers le ciel, sans une branche perpendiculaire. Cette lumière vive et bleutée qui le

suivait, qui était guidée par lui, provenait d'une forme humaine plaquée à sa base.

Je m'approchai lentement. Mes pas s'enfonçaient dans la neige épaisse et leurs traces disparaissaient au fur et à mesure de ma progression. La forme que j'avais devinée faisait corps avec l'arbre et dévoilait peu à peu ses origines réelles. Mon instinct, ma science de la divination m'avaient déjà dévoilé ce que j'allais trouver. Mais ce que je découvris dépassait largement les images de beauté, de sensualité et d'irrationnel que j'attendais.

L'être vivant qui dispensait une telle lumière était ligoté au tronc, jambes écartées les bras élevés et attachés en arrière. C'était une femme.

Et quelle femme !

Totalement nue et offerte, sa beauté me coupa le souffle à tel point que je tombai à genoux à quelques pas d'elle. Une harmonie parfaite unissait le galbe de ce corps, la lourdeur merveilleuse des seins, la fierté du regard et la douce lumière, sorte d'aura, qui émanait d'elle et se prolongeait, via le tronc, jusqu'au ciel. Sachant le sort qui m'était réservé, j'avançai quelque peu, à genoux, encore brisé par l'émotion. Elle m'encouragea alors d'une voix grave et chaude comme le souffle d'un volcan.

— Allons, Nennius, un peu de courage. Aurais-tu peur de moi ? Tes mérites me sont connus, le sais-tu ? Je te croyais plus impénétrable aux émotions.

Un rire, caressant comme les vents chauds des soirs d'été, parcourut la forêt et, face à mes dernières hésitations, elle poursuivit :

— Approche, Nennius, approche. Approche aussi tes mains et caresse mon corps. Tu ne peux pas savoir comme j'aime ces sensations, cette chair brûlante qui glisse sur ma peau, ces doigts qui fourmillent de ci, de là. Oui ! Comme cela ! Ah, quel bonheur !

Et de fait, j'avais repris empire sur moi-même et suivais ses instructions autant que mon propre désir décuplé par cette folle rencontre. Son corps était froid comme le marbre. Ses seins, aux formes généreuses, luisaient plus blancs que le marbre et veinés comme le marbre. Sa taille avait la dureté du marbre et ses cuisses, entre lesquelles je m'avançai me glacèrent comme le marbre. Cette femme, la déesse Etain, ressemblait à une statue, mais d'une pierre vivante, animée et tellement attirante, tellement provocante que je me sentis perdre pied dans un univers parallèle et fantastique.

— Nennius, mon ami, débarrasse-toi de cet horrible drap qui m'empêche de ressentir la chaleur de ton corps.

Puis, elle ajouta dans un sourire canaille :

— Et de découvrir l'objet dont la nature t'a pourvu et dont les mérites m'ont été rapportés depuis des lustres.

Je m'exécutai et constatai que son regard, brillant de gourmandise, s'attardait sur l'objet en question.

Le bleu de ses yeux se fit plus profond, plus pur, et elle me chuchota d'une voix brisée, puis, de plus en plus fort, scandant ces mots comme une plainte, comme une prière :

— Prends-moi Nennius, prends-moi, prends-moi, prends-moi...

Je m'approchai d'elle et m'enfonçai d'un coup. Son cri strident me fit croire que je l'avais blessée, mais le déhanchement de ses reins, le mouvement qu'elle calqua sur les miens, ne ralentirent pas mon ardeur.

Bientôt, les deux mains appuyées au tronc, je labourai ses entrailles avec acharnement. Chaque coup de butoir était ponctué de brames profonds qui ébranlaient la quiétude de

l'île. Je remarquai qu'elle portait au front une sorte de pierre. Enchâssée dans un lien de cuir lui enserrant la tête et retenant sa longue chevelure brune en arrière, elle ressemblait à un éclat de roche gris, sans reflets. Mais, petit à petit, je constatai que cette pierre prenait une teinte violacée, se distordait, enflait, battait comme un pouls minéral. Soudain, elle se partagea en une multitude d'éclats, laissant apparaître un bijou couleur de sang. Cette pierre précieuse se mit à briller, irradiant une lumière de feu de ses multiples facettes.

Mon plaisir venait, lentement, et j'assistai éberlué à la montée du sien. Ses cris se faisaient plus brefs, plus saccadés. La pierre resplendissait en rythme comme mon cœur qui s'emballait jusqu'à l'explosion finale. Je crus que ses liens allaient céder lorsqu'elle se cabra brutalement, m'enfonçant au plus profond de son corps somptueux. Dans une sorte de délire mystique, je me saisis brutalement du bijou que j'arrachai à son front et que je gardai au creux de ma paume.

Je retombai en arrière, terrassé par le plaisir intense qui m'avait ébloui. Je m'enfonçai dans la neige de tout le poids de mon corps, mais j'étais bien, détendu, en parfaite harmonie avec la nature.

La lumière bleutée avait disparu et ses cheveux, libres maintenant, masquaient en partie son visage. Un mince sourire l'éclairait et mon orgueil naturel y reconnut une sorte de gratitude. Bientôt, elle se défit adroitement de ses liens et fit quelques pas dans ma direction. Mais une métamorphose inattendue s'opéra en elle. Son visage se mua en museau, ses bras et jambes en pattes et son corps se couvrit d'un fin duvet de poils gris. Je n'eus bientôt plus, devant mon regard subjugué, qu'un fantastique cheval aux reflets argentés qui, s'approchant de moi, glissa ses naseaux au creux de mon épaule et laissa échapper une larme brûlante qui coula sur ma poitrine comme un trait de feu. Puis, ma belle jument s'éloigna d'un galop fougueux et se perdit dans la nuit au sein de la végétation de l'île.

Comme dans un rêve, je me revêtis et repris le chemin des berges du lac. La neige fondait maintenant et lorsque j'arrivai enfin en bordure d'une plage minuscule où les marins avaient ancré le bateau, il ne restait plus trace de cette blanche étoffe.

Le capitaine attendait, allongé à même le sol, la tête appuyée au flanc du navire. Il m'avait suivi, bien sûr, je le compris aussitôt à la fuite rapide de son regard et au tremblement saccadé de sa main droite. Lorsque enfin, mes yeux accrochèrent les siens, j'y découvris une sorte de défi mêlé d'admiration. Celui-là ferait mon affaire en temps voulu.

Nous reprîmes place en silence sur notre embarcation et fendîmes bientôt les flots agités du lac. Malgré la fin de la tempête, un vent puissant soufflait encore sa colère et maintenait une succession de vagues imposantes qui secouaient ferme. Toujours posté à la proue, le cœur empli d'une sorte de légèreté, d'une sérénité étrange et d'une force de conviction irréaliste. Cette légèreté me poussait à penser que rien, désormais, ne pouvait m'arriver. Cruelle illusion qui, je le savais bien, ne durerait qu'un temps.

Notre capitaine osa enfin rompre le silence.

— Rentrons-nous maintenant ?

— Les Dieux, seuls, décident du destin des hommes.

— Les Dieux nous indiqueront-ils aussi notre route ?

L'impertinence de ce drôle m'irrita quelque peu, mais connaissant l'avenir qui lui était assigné, je préfèrai éluder sa question et plonger plus avant mon regard au travers de l'univers sombre et liquide qui nous entourait. Je tenais toujours la pierre au creux de ma

paume et la crispation de mes doigts engourdissait ma main, mais je n'en avais cure.

Notre navigation dura plusieurs heures. Rien ne changeait autour de nous. Ni le souffle du vent, ni la force, ni l'odeur entêtante des vagues, doux effluves d'herbes et de roseaux coupés. Je restai immobile et silencieux en attente de notre prochaine escale. Je la devinai enfin, plus que je ne la vis. Une sorte de château en ruine, perché sur son éperon rocheux, surplombant une sorte de crique, l'estuaire sans doute d'une rivière inconnue. J'indiquai de mon bras la direction à suivre pour accoster, et sautai prestement à terre avant que les hommes du bateau n'eussent compris ce qui se passait.

Je m'adressai alors à leur capitaine qui leva vers moi un regard clair d'intelligence respectueuse.

— Rentrez maintenant et laissez-moi. Vous suivrez cette lumière, là-haut, dans le ciel. Elle vous ramènera à bon port. Adieux !

Et je partis, sans un regard pour ces hommes qui, sauf un, n'existaient déjà plus pour moi.

La pente était rude, mais ni la fatigue de cette longue nuit, ni les efforts prodigués ne ralentirent mon ascension. Je me présentai bientôt aux pieds d'un rempart percé d'une gigantesque ouverture barrée d'une herse infranchissable. Cet accueil dérisoire m'amusa, sachant que tout le reste ne tenait debout que par un prodige inexplicable.

Je me frayai un passage tant bien que mal au travers d'un fouillis végétal de ronces, lierre et autres plantes obstinées et pénétrai enfin dans une cour aux dimensions modestes, surplombée d'un donjon épais et court, planté en son centre.

Après avoir renversé une porte vermoulue, je grimpai rapidement au sommet, atteignant une sorte de pièce ronde, à ciel ouvert, meublée d'une table et d'une chaise de bois à l'état neuf. Ce mobilier insolite ne me surprit pas et je déposai aussitôt la pierre de la déesse Etain qui n'avait pas quitté ma main.

Jetant un coup d'œil à l'est, je m'aperçus qu'il n'était que temps d'achever cette nuit de quête et de toucher enfin aux portes de la destinée.

J'aperçus, face à moi, une pierre en saillie que je parvins à extraire de son logement sans effort. Derrière, une sorte de vide recelait un parchemin roulé et lié d'une corde de lin pourpre.

Je revins vers la table, défis le lien et déroulai le document précieux, découvrant une succession d'enluminures d'une rare beauté qui décorait le texte que je recherchais. Après un dernier regard au ciel qui commençait de prendre une teinte blafarde aux cimes boisées de l'horizon, je m'attelai à la rude tâche qui m'attendait.

*A peine entamé le chemin du retour, les marins délièrent leurs langues et interrogèrent leur chef, cherchant une explication à cette succession de phénomènes étranges. Ce dernier, les yeux fixés sur l'étoile qui leur servait de guide, se contenta de hocher la tête.*

*— Plus tard. Plus tard. Rentrons d'abord. Je ne me sentirai tranquille que lorsque nous foulerons à nouveau le sol de notre terre.*

*Comme c'était un homme de bon sens, les marins opinèrent et reprirent leur dure besogne.*

*L'inquiétude du capitaine était fondée. Une seconde tempête, encore plus terrible que la précédente, s'abattit sur la frêle embarcation. Et cette fois, Nennius n'était plus à la proue du*

navire pour les protéger de sa haute stature et de sa magie.

Les éléments furent impitoyables. Tous les marins périrent sauf Pixain Mac Callum, le capitaine trop curieux. Au sortir de cette douloureuse épreuve, lui et son navire furent brutalement jetés sur le rivage, au pied du château où Nennius avait trouvé refuge. Le soleil se levait et la tempête cessa aussi brutalement qu'elle avait débutée.

A bout de forces et quelque peu traumatisé par tout ce qui lui était arrivé, Pixain gravit à son tour le pic rocheux, buta sur la herse et s'introduisit dans la cour, suivant pas à pas, sans le savoir, le chemin emprunté par le druide. Il pénétra dans le donjon et grimpa à son sommet.

A l'entrée de la pièce du haut, épargnée par le temps, il se figea.

Une pierre tombée du mur gisait au sol. Sur une table vermoulue, un petit amas de cendre virevoltait sous une légère brise.

Plus loin, une sorte d'éclat de rocher, terne et effrité était enserré entre deux os longs et blancs.

Ces os étaient rattachés à une main, partie extrême du squelette qui gisait à moitié assis, à moitié effondré sur la table.

Pixain, réprimant sa peur, s'approcha et, desserrant les doigts, s'empara de la pierre.

Puis, après un dernier regard autour de lui, il s'enfuit. Il reprit le chemin de la berge, poussa son bateau à l'eau et, toutes voiles dehors, s'éloigna face au soleil levant.

Il ne vit pas, parmi les ruines pâles, dressé au sommet d'un rocher tout couvert de mousse et de lichens, un renard fauve le suivre du regard, un sourire amusé au coin de la gueule.

...

# Slaine



Chronique de l'oeuvre par **Guy-François Evrard**



Par Guy-François Evrard



Guy-François Evrard

Slaine

*« Au cœur des âges oubliés où la magie régnait, où la légende était réalité, où les armes faisaient la loi... Les Celtes cherchaient un roi... »*

*Fils du soleil et de la terre, guerrier maudit aux forces monstrueuses, gardien de puissances que lui-même ne peut contrôler, ce fut Slaine, un héros comme le monde n'en a plus connu. Barbare mais civilisé, jouisseur mais intraitable, audacieux mais pas imprudent, un champion non dénué de faiblesses. Son histoire est celle du monde exubérant et cruel qui l'enfanta... »*

Mais qui est Slaine allez-vous me dire ?

...

### **Un héros Celte**

Je crois qu'en tout premier lieu, il est nécessaire de présenter ce personnage haut en couleurs. Slaine Mac Roth, guerrier Celte du clan des Sessair est un héros de bande dessinée qui fut créé par Pat mills et son épouse Angela Kincaid. Les aventures épiques de ce jeune héros Celte prennent place dans les territoires qui auraient autrefois été situés à la place de l'Irlande et de l'Angleterre, lorsque le continent était encore relié aux îles. Dans un passé héroïque, à une époque où les dieux marchaient encore aux côtés des hommes sur les plaines de la terre des jeunes, Slaine combat pour l'humanité et la foi dans la déesse terre dont il est le champion.

C'est Simon Bisley, Mike Mac Mahon et Glenn Fabry qui ont donné ses lettres de noblesse au barbare Celte. Slaine est l'une des oeuvres-phares de l'Heroic Fantasy de ces vingt dernières années, digne des plus grands classiques du genre. De Conan en passant par le Cycle des Epées, Pat Mills a réussi à forger un mythe romanesque aussi beau que barbare.

Dans cet article, je vais principalement parler des quatre premiers albums de la série, ceux qui à mon avis sont le plus digne d'intérêt, tant par la dimension fabuleuse qui les imprègne que l'adaptation des mythes Celtes qu'ils véhiculent. L'histoire, comme tout bon récit d'Heroic Fantasy regroupe tous les éléments essentiels à placer un décor extraordinaire

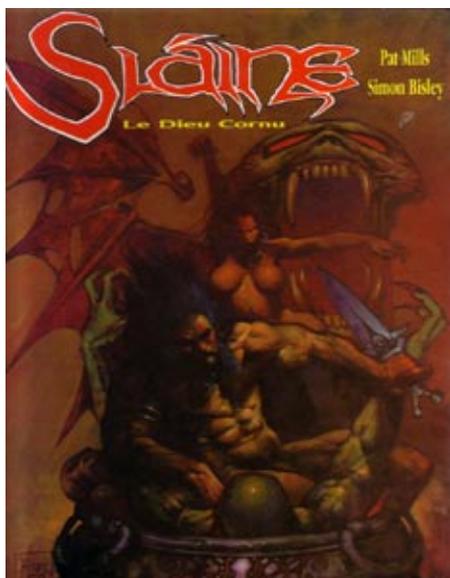
et une ambiance à vous faire frémir de bonheur. Combats titanesques opposant des créatures effroyables et invincibles, armes enchantées, femmes pulpeuses aux courbes enchanteresses, farouches guerriers barbares mais aussi quêtes aventureuses et mystiques sont au rendez-vous. Ne vous y trompez pas, si vous êtes passionnés d'Heroic Fantasy, vous ne serez pas déçus, ici nous renouons avec la tradition qui fit de Conan le Cimmérien ce héros tant apprécié par tant de générations de lecteurs.

L'histoire de Slaine, bien qu'elle soit ponctuée de nombreuses scènes de batailles ne tourne pas seulement autour du carnage et de la destruction, c'est réellement un morceau de notre acquis culturel. La saga de Slaine est une adaptation du mythe celtique de la déesse de la terre et du cycle de la vie, de la mort et de la renaissance qui est essentielle à la croyance celtique.

■ ■ ■

### L'histoire

Dans le premier album, « **le Dieu Cornu** », nous entrons de plain pied dans l'histoire de la saga de Slaine par le biais du récit fait par Ukko, le nain qui n'est autre que son inséparable compagnon d'aventure. Dans la forteresse des immortels, invisible aux humains, Ukko sous la surveillance de Nest la Druidesse consigne les aventures du héros.



Ainsi, nous apprenons comment, dans le but de former une alliance entre les tribus de la Déesse Terre, pour vaincre définitivement les démons Formoirés, Slaine a entrepris de rassembler les armes interdites d'Atlantis. Cathbad son Druide l'a averti que ses actes pourraient restaurer le pouvoir du Dieu Cornu et précipiter le monde vers un nouvel âge de la sorcellerie et de cultes démoniaques. Cependant Danu, la Déesse Terre a convaincu Slaine de la bonté du Dieu Cornu, et l'a persuadé qu'il doit devenir lui-même le nouveau Dieu Cornu.

Medb la drunesse (sous la forme de Megrim, l'épouse du défunt roi Ragall, le prédécesseur de Slaine) est déterminée à empêcher Slaine de mener à bien sa quête. Sous l'égide du Seigneur Etrange Slough Fegh, vieillard sénile et ancien Dieu Cornu, elle manigance pour causer la destruction de Slaine.

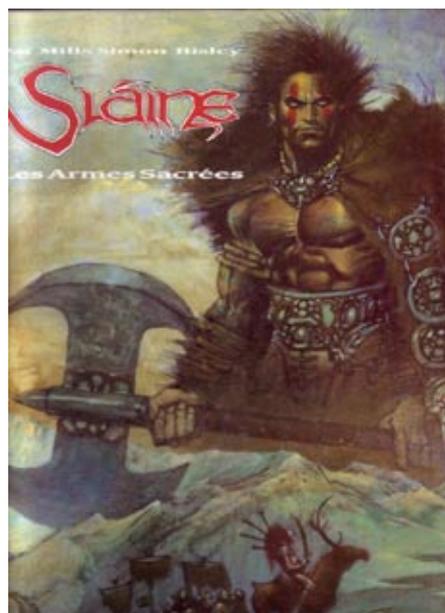
Ukko, le nain loyal mais perfide qui sert Slaine, continue son récit au moment où Niamh, ancienne amante de Slaine et mère de son fils Kai, arrive dans la tribu des Sessair avec son mari le roi Rudraige.



Guy-François  
Evrard

Slaine

Dans le second album, « **les armes sacrées** », Slaine qui détient le Chaudron de sang, l'un des quatre trésors des Atlantes, va proposer à Rudraige, le maître de l'épée de lune, une alliance visant à partager les trésors de la Déesse Terre contre l'ennemi commun qui asservit les humains : les Formoirés. Après avoir combattu Avagdu le fils de la Déesse Terre représentant la face obscure du pouvoir terrestre qui était tapi au fond du Chaudron, que Medb avait invoqué pour dévorer Niamh, Slaine se rend en la cité de Finias. Là-bas, il couronne d'un pacte de sang la nouvelle alliance qu'il a négocié avec le roi Gann qui possède la lance incandescente de la lumière de Lugh.

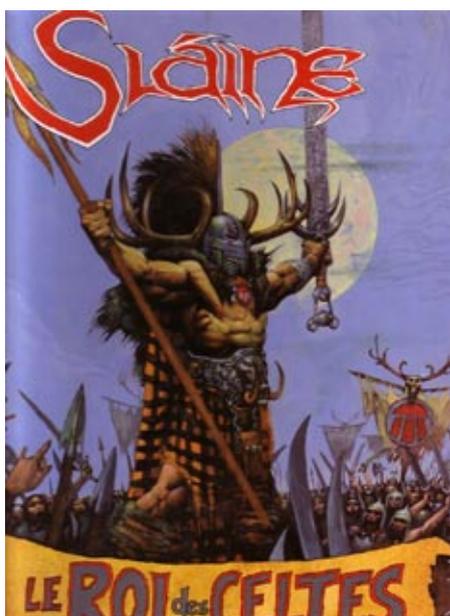


Guy-François Evrard

Slaine

En gage de sa sincérité, et aussi pour montrer son prestige, Slaine offre sa tribu en don.

Sachant que Slaine tentait d'arranger une telle alliance avec le roi Gann, Medb poursuit son œuvre de sape et invoque un dragon fantôme de l'outre monde pour l'en empêcher. Le Dragon est pris pour « Cognéur » la monture ailée de Slaine, ce dernier doit encore une fois prouver sa bonne fois et combat l'animal. Une fois son innocence établie, notre héros quitte Gann pour se rendre à Falias, la capitale insulaire de la tribu des Ombres, là où réside le dernier trésor des Atlantes, la Lia Fail, la pierre du destin. Malheureusement, une autre créature est aussi à la recherche de la pierre. L'Avanc, dernier descendant du peuple Castor est bien déterminé à récupérer l'artefact qui fut dérobé aux siens par le roi Sengann, souverain de Falias. La triste créature après un carnage effroyable réussit dans sa tentative et emporte la pierre du destin dans son repaire, au fond de l'océan.

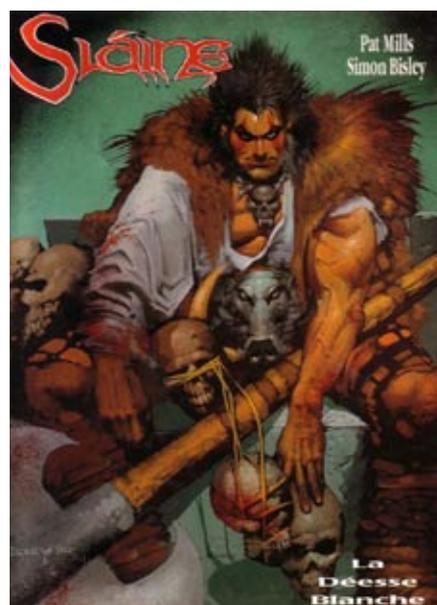


Dans le troisième album, « **le roi des Celtes** », Slaine, après de multiples péripéties est parvenu à reprendre la Lia Fail et à tuer l'Avanc. Ayant réuni tous les objets les plus sacrés de la Déesse Terre, il s'est fait proclamer légitime Haut Roi des tribus unifiées. Avancant à la tête des armées jointes des quatre autres rois Celtes, il livre la première bataille contre l'immense troupe des Formoirés, guidés par Balor à l'œil Mauvais et le Seigneur Etrange Slough Fegh, l'ancien Dieu Cornu. Sorti victorieux de ce combat titanesque grâce à son légendaire spasme de furie, Slaine réunit ses forces pour l'affrontement final.

Mais un danger plus grand que les sortilèges de Medb la Sorcière, son ennemie jurée, dévouée au culte de Slough Fegh menace le Haut Roi et son peuple : La Mer Intérieur menace de noyer sous ses flots tout Tir Nan Og, la Terre des Jeunes. Déjà les cités de Murias, Gorias, Finias et Falias ont été englouties.

Tandis que sa santé décline rapidement le nain Ukko, biographe fidèle mais retors de Slaine reprend sa narration des événements à l'aube de l'ultime bataille entre les Tribus fidèles à Danu la Déesse Blanche et les monstrueux démons des mondes élémentaires alliés à Slough Fegh. Le duel décisif entre Slaine, le Nouveau Dieu Cornu et l'Ancien s'annonce.

Dans le quatrième album, « **la Déesse Blanche** », Slaine après un combat éprouvant qui le voit triompher de l'Ancien Dieu Cornu, avalé par Crom Cruach, une divinité Chtonienne, se voit confronté à la colère de Medb. Pour venger la mort de son amant, Slough Fegh, la sorcière invoque toute la fureur des mondes, déchaînant le chaos et la destruction. S'en suit un combat mêlant toutes les forces occultes et les puissances de la sorcellerie que déclenchent Slaine et son adversaire en furie. Cette dernière périt mais on ne sait si elle subit le sort de son armée spectrale.



L'histoire s'achève en laissant le doute sur les circonstances de la mort de Slaine, mais en indiquant que les tribus de la Déesse Danu entamèrent un voyage sur leurs étranges navires volants... Un voyage entrepris par les tribus composées de très notables magiciens qui accomplirent moult choses merveilleuses par la sorcellerie et d'autres arts diaboliques. Un périple sur leurs vaisseaux volants à travers la côte d'Irlande, masqués par un nuage noir, qui jeta un voile obscur sur le soleil pour trois jours et trois nuits...

Ce fut dans la brume que les Tuatha De Danann, les tribus de la Déesse Danu, les hommes de la Triple Déesse, vinrent des hauts cieux vers l'Irlande. Ils arrivèrent par le Nord, de quatre cités passées maîtres dans l'art de la magie : Falias la Grande, Gorias l'Étincelante, Finias et aussi la Riche Murias. De ces quatre cités ils apportèrent les trésors les plus sacrés et les plus précieux : Une pierre de vertu qu'ils appelaient la Lia Fail. Une épée infailible qui portait des coups dont nul ne pouvait se remettre. Une lance de victoire qui était vivante et assoiffée de sang, et le quatrième trésor, le chaudron qui jamais ne laissait partir la compagnie insatisfaite...

Cinq chefs de clan qui étaient également frères atteignirent l'Irlande. Ils la trouvèrent inhabitée et la divisèrent entre eux en cinq parts égales. Quand ces cinq frères nommés Gann, Sengann, Genann, Rudraige et Slaine eurent partagé l'île, chacune des portions avait une partie commune, la Pierre de Meath, décrétée le nombril de l'Irlande, et qui l'était car elle se dressait au centre exact des terres.



Guy-François Evrard

Slaine



Guy-François Evvard

Slaine

## Les personnages

### Slaine

Slaine est le héros de cette histoire digne des plus grandes légendes. Lorsqu'il n'était qu'un jeune homme, il a été banni de sa tribu pour avoir fait l'amour à la promise de son roi, Niamh. Depuis cet instant, il a arpenté le monde, accompagné de son nain Ukko, armé de sa fidèle hache de guerre : «Brainbiter». De retour de son exil, Slaine essaye d'unifier les tribus de la Déesse Terre pour débarrasser la terre des Drunes et des démons Formoirés. Il deviendra Ard Ri, ce qui signifie Haut Roi

Hormis sa hache défonceuse de crânes, Slaine utilise aussi tout ce qui tranche, pique, défonce, arrache, enfin il sait faire mal avec tout ce qu'il manipule le bougre ! Mais ce n'est pas tout. Car Slaine a aussi une particularité, lorsqu'il est soumis à une émotion intense, il est pris de spasmes de furie qui le font se transformer en une brute sanguinaire bestiale. Ce sont les pouvoirs de la Terre qui lui fournissent ces attributs particuliers.

«Kiss my axe !» Telle est la devise de Slaine qui aime ainsi déclarer à ses adversaires qu'ils ne vont pas tarder à rejoindre leurs ancêtres.

### Ukko

Mais comme tout héros qui se respecte, Slaine est également accompagné d'un nain. Un nain, disons plutôt un boulet qui lui cause bien souvent des soucis inimaginables. Avouons que le brave Ukko est un fainéant de la pire espèce, un ivrogne et qui plus est un obsédé comme il en existe peu. Toutefois, c'est le chroniqueur du Celte et il consigne en Ogham des dizaines et des dizaines de pages sur les hauts faits de son maître. Ukko est un vicieux, doublé d'un crétin, disons que les gifles qu'il récolte, il les mérite souvent. Il peut aussi

remercier le Celte de l'avoir sauvé plus qu'à son tour. Malgré cela, Ukko est un compagnon fidèle qui l'aide beaucoup dans sa quête des trésors sacrés.

### **Niamh (prononcer Neeve)**

C'est la femme que Slaine n'a jamais cessé d'aimer. Niamh était reine en devenant des Sessair, mais elle est tombée en disgrâce lorsque avec Slaine ils ont fait l'amour. Leur rapport leur a donné un fils, Kai. Slaine n'apprit l'existence de ce fils que de nombreuses années après, lorsque sa mère le conduisit au séminaire druidique où il devrait suivre l'enseignement sacré des hommes de la Connaissance. Entre temps, Niamh a épousé le Roi Rudraige, un peu pour faire face à l'épreuve vécue. Finalement, par la suite elle retourne de nouveau dans les bras de Slaine. Niamh est une guerrière furieuse et un excellent forgeron, créant sans cesse de nouvelles inventions. Notons pour exemple la prothèse qui remplacera le bras de Rudraige.

### **Danu, la Déesse Terre**

Danu est à l'origine la Déesse unique des hommes, finalement, elle sera remplacée par des dieux masculins, par les Druides. Slaine, en entrant dans le Chaudron, changera à nouveau tout cela, afin de rétablir le pouvoir de la déesse à qui il a fait allégeance. Mais Danu est la représentation de la nature et les croyances des hommes les en éloignent, car en cette religion, ils ne voient qu'un retour en arrière, une régression. Dans l'acte final des aventures de Slaine, Danu inonde les cités humaines car elles n'ont plus aucun lien avec la nature, les tribus des hommes ayant définitivement perdu leurs racines avec la terre.

### **Cathbad, l'archi druide**

Au commencement, il y avait les femmes, elles régnaient sur la terre, les sorcières, les reines et la déesse étaient alors toutes puissantes. Par la suite elles ont été remplacées par des divinités masculines qui ont essayé d'effacer l'existence des anciennes lois féminines. Ce fut principalement l'oeuvre des Druides ; Cathbad était l'un d'entre eux. Par conséquent il essaye d'arrêter Slaine lorsque celui-ci décide d'entrer dans le chaudron, il tente de le convaincre que son choix est mauvais et ne pourrait que conduire l'humanité à sa perte. Ses conseils n'ont que peu d'influence et malgré les malédictions et les prophéties qu'il fait, Slaine plonge dans le chaudron de sang.

### **Le roi Rudraige**

Le garçon roi, il doit porter le fardeau de la royauté à l'âge de seize ans. Rudraige règne sur la tribu des Boucliers qui grognent dans la ville de Gorias. Rudraige a en sa possession l'Épée argentée de la lune. L'une des armes sacrées des Atlantes. Pendant une courte période il est marié à Niamh, mais après un temps d'essai (les femmes ont le droit chez les Celtes de se marier à l'essai, pendant une période donnée.), Niamh choisit Slaine. Rudraige se voit refuser la fonction de Haut Roi car sa main est amputée et que seuls les individus non mutilés peuvent y accéder.

### **Le roi Gann**

Le Roi Gann règne dans la ville de Finias. Gann est le propriétaire de la Lance flamboyante du soleil avec laquelle il protège sa ville. Les tentatives de Slaine pour persuader Gann de



Guy-François Evrard

Slaine

s'allier à lui pour unir les quatre trésors furent laborieuses et Slaine a accepté de donner à Gann sa tribu entière s'il lui-même étaient proclamé Haut Roi. Il est connu comme un grand guerrier, mais aussi pour être un souverain honnête et juste.

### **Le Roi Sengann**

Le Roi Sengann est fou, il est hanté par les hurlements du Peuple Castor que sa tribu, la tribu des Ombres, a exécuté pour s'approprier la Pierre du destin. Falias est leur capital et c'est là qu'ils conservent la Lia Fail. En raison de cet acte horrible le roi est devenu fou et ne peut plus dormir la nuit. Sengann ne sera pas élu Haut Roi pour des raisons plus qu'évidentes.

### **Nest, la Druidesse**

Nest n'est pas une héroïne ou un personnage principal de l'aventure. Son rôle se situe bien après la mort de Slaine, afin de pousser Ukko à finir l'histoire du héros. Nest est un membre de la guilde des Druides. Elle pense, à juste titre qu'Ukko est un fainéant doublé d'un imbécile trop surestimé dans ses capacités à raconter correctement l'histoire de Slaine. Elle doit d'ailleurs souvent intervenir pour censurer Ukko, lorsqu'il part dans ses délires vicieux et s'attarde sur des descriptions évocatrices et outrageantes sur les femmes. Bien qu'ils passent une majeure partie de leur temps à se disputer, Ukko et Nest semblent s'apprécier l'un l'autre ; enfin toujours est-il que c'est le cas pour Ukko.

## ***Les trésors sacrés des tribus de la Déesse Terre***

### **Le Chaudron de sang**

Il s'agit là du premier des quatre présents que Slaine possèdera en luttant contre les dieux sombres. Celui qui s'y alimente bénéficie des pouvoirs de la Déesse Terre et jouit d'une inspiration extraordinaire. Le Chaudron est également une entrée vers l'Eld monde, l'au-delà Celte. Lors des combats, le Chaudron est utilisé comme puits de guérison visant à régénérer la vitalité des guerriers tombés sous les coups. Selon la tradition Celtique, ce chaudron fabuleux est le Chaudron de Dagda, l'un des plus importants dieux Celtes. Dagda est un dieu de la connaissance. Le Chaudron représente l'élément de l'eau.

### **L'Épée argentée de la lune**

Elle était en possession du Roi Rudraige en la cité de Gorias. Elle est dotée du pouvoir lunaire et peut couper tous les matériaux. Cette épée réputée inégalable a toutefois une faiblesse, elle n'a pas d'effet contre les créatures de l'au-delà, ce que l'on constate lors du combat contre Avagdu. Dans la tradition celtique, cette arme est appelée Épée de Nuada à la main d'argent. L'Épée argentée de la lune représente l'élément du vent.

### **La Lance flamboyante du soleil**

La Lance repose en la cité de Finias, droguée et attachée à un mur par des lanières de cuir, afin de maîtriser sa furie dévastatrice et sa soif de sang. Cette arme fabuleuse est réellement vivante et son fer est décoré du visage d'une femme. Pour qu'elle trouve sa cible,



Guy-François  
Evrard

**Slaine**

le Roi Gann qui en est le propriétaire crie Ibar. Pour qu'elle revienne, il ordonne Athibar. Dans les sagas Celtiques, cette lance est connue comme la Lance de Lugh. Lugh est le dieu polytechnicien, maîtrisant toutes les techniques et dépositaire de tous les savoirs. La Lance représente l'élément de Feu.

### **La Pierre du Destin**

Cette pierre appartenait au peuple Castor, avant que le peuple des Ombres ne s'en empare comme trophée de guerre, après avoir tué tous les membres de cette tribu, sauf un : l'Avanc. Cette Pierre a transformé les vainqueurs en tribu de la lune alors qu'ils étaient auparavant des adorateurs du soleil. De ce fait, ils ont peint leurs corps de couleurs sombres et ont adapté leurs vêtements à la nuit et aux ténèbres. Cette Pierre se met à crier lorsqu'un Haut Roi vient s'asseoir sur elle. Elle est traditionnellement connue sous le nom de Lia Fail chez les Celtes, c'est la pierre originelle de la Déesse Terre. La Pierre du destin représente l'élément de Terre.

### **Les méchants.**

#### **Le Seigneur Etrange, Slough Fegh**

«...Yeux sans vie, têtes tranchées, carcasses empilées, ce sont là des mots qui me sont doux...» ; voici l'expression favorite de cette créature qui n'est autre que le vieux Dieu Cornu. Slough Fegh a refusé de mourir après un règne de sept années, comme la tradition l'exige. Depuis, il a repoussé sa mort à vingt mille ans, car il a mangé les œufs du grand ver, Crom Cruach. Slough Fegh a tourné son culte vers une croyance défiant la mort, la putréfaction et l'horreur. Il est le chef des Druens qui sont adorateurs de Balor à l'œil Mauvais et des Formoirés.

#### **Medb, la jeune épouse de Crom Cruach**

Medb est l'une des prêtresses du culte de mort du Seigneur Etrange. Sa fascination pour la mort et la destruction l'ont aidée à endosser cette fonction de prêtresse pour servir au mieux les intérêts du grand ver, Crom Cruach, dont elle devait devenir l'épouse lors d'un sacrifice durant laquelle elle lui aurait été offerte. C'est Slaine qui lui a sauvé la vie en la libérant de la tête d'un géant d'osier qui devait être brûlé pour consacrer cette union divine. Depuis ce moment, Medb voue une haine sans pareil au Sessair pour l'avoir empêchée d'atteindre son but, devenir une déesse. Medb est cruelle et vicieuse, par bien des aspects elle est plus malicieuse et mauvaise que Slough Fegh.

#### **Balor à l'œil Mauvais**

Balor est le commandant en chef des démons Formoirés provenant de l'océan auxquels sont alliés les Druens. Balor est un grand guerrier et un combattant redoutable dont le regard brûle tout ce qu'il croise. Toutefois, Balor trouve en Slaine un adversaire farouche. Suite à un spasme de furie, Slaine détruit une partie de l'armée des Formoirés et fait fuir Balor ainsi que les survivants.



Guy-François  
Evrard

Slaine

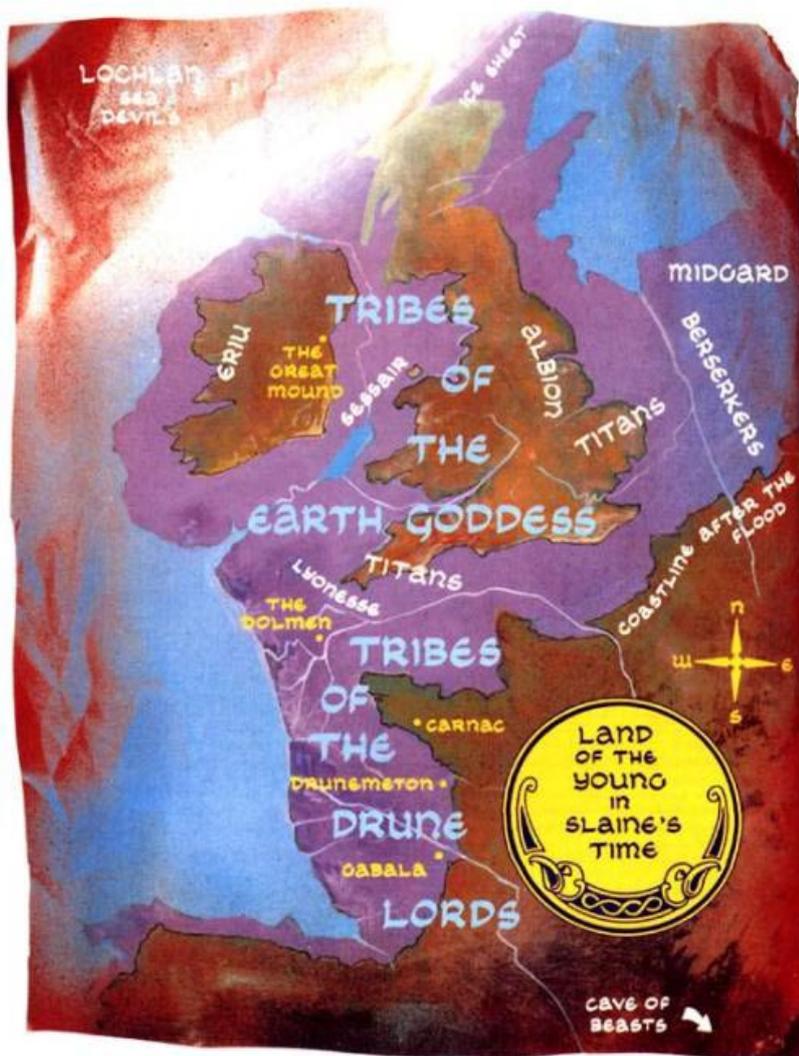
### Avagdu, le fils de la Déesse Terre

Avagdu est décrit comme étant la créature la plus stupide, laide et fétide qui a jamais existé... Avagdu représente le côté obscur de la puissance de la terre, il est la mort et l'affaiblissement personnifié. Il demeure dans l'au-delà mais peut sortir dans le monde humain par le Chaudron de sang lorsqu'il le désire. Séduit par Medb qui l'a invoqué pour dévorer Niamh, Avagdu accepte et sort du Chaudron. Sa stupidité est tellement grande qu'elle le pousse à se dévorer lui-même.

### D'un point de vue historique.

Slaine est un personnage fictif basé sur un individu qui aurait existé au moyen âge, en Irlande, et qui pour les besoins de l'histoire a été adapté au récit du livre des Invasions. Il existe encore en Irlande des traces de Slaine, notamment Inber Slaine près de la rivière Slaney mais aussi Baile Shiaine, sa ville et également la colline de Slaine proche de l'endroit où il aurait été inhumé. C'est d'autant plus drôle que ce héros païen serait inhumé à deux pas de ce mamelon où dit-on les Druides affrontaient Saint Patrick à l'occasion d'un concours de magie.

...



Guy-François Evrard

Slaine

**Armand-Hubert Croqueplume, Baron de Castelfiel, reçoit Guy-François Evrard...**

A l'heure où des voiles de ténèbres enchâssaient la fermette bretonne dans sa moire bordée de brume languide, G. F. «Geoff» Evrard, alias Helgui le gris, abandonnait sa couche sous la pulsion dévorante commune aux aimants mots. Sans bruit aucun, il quitta sa chambre et rejoignit la cuisine muni de quelques feuilles de papier. Bientôt, celles-ci furent noircies jusqu'à la lie de phrases sentencieuses, de verbe envolé en l'honneur de ces héros plus mythiques que chimériques.

Son exultation fiévreuse fut soudainement interrompue par des pas lourds dans les escaliers. Armand Hubert parut alors, portant une longue robe de chambre safranée et dorée qui rehaussait la teinte à la fois bilieuse et rougeaude de sa carnation. À proprement parler, le Baron aurait pu trouver place sur l'égal d'un charcutier victime d'une trop grande affection pour ses saucisses de strasbourg. Sans compter que pour l'instant, Armand Hubert dédaignait d'avoir plus de vocabulaire qu'une pièce de viande froide. Il grognait, allait, venait dans la cuisine, hésitant entre un verre d'eau et un verre de lait, et ignorait totalement notre auteur. Gêné par le malotru, Geoff décida de le conseiller. D'une main leste, il lui servit une rasade de lambic et déclara :

— Accompagnez-moi Baron ! Il n'y a pas meilleur remède pour les insomnies.

— Vous croyez ? Hum... Je me méfie de ce genre d'alcool frelaté qui vous fait rendre tripes à peine avalé...

— Vous n'osez pas ? Peut-être que votre fin palais préfère les boissons de fillette, s'amusa Geoff.

— Peuh ! Loin s'en faut !

Et le Baron vida d'une traite le contenu du verre, se vautrant par là même sur le banc de l'autre côté de la table. Il changea de couleur trois fois puis, finalement, retendit son verre en demandant d'une voix gauchie :

— Que faites-vous donc à cette heure ?

— J'écris, répondit simplement Geoff en s'allongeant lui aussi d'une bonne rasade. Et vous ?

— Marie-Angélique ronfle horriblement ! Je ne parviens pas à dormir. En notre château de Castelfiel, bien sûr, nous faisons chambres à part mais ici... Qu'écrivez-vous, au juste ? demanda le Baron comme pour éviter de s'étendre plus avant sur ses soucis matrimoniaux devant un homme du commun. Encore un article sur ce « Slaine », cet espèce de personnage barbare de bandes dessinées, relique celtique pour une populace bêtifiant devant ce qui a plein de muscles ?

— Non, sourit narquoisement Geoff, mais cela ne vous plaira pas plus. Il s'agit d'un premier jet du début d'une nouvelle... ou peut-être d'un roman.

— Pouah ! Comme votre Geste de « je ne sais plus quoi » ?

— Peut-être... Ou bien pas. *La Geste de Fianna* est la version romancée du jeu de rôle *Némédia* sorti aux éditions BAP, je ne sais pas si...

— Servez-moi donc, au lieu d'ergoter sur vos « jeux drôles » ! Drôle, ah ! Manquerait plus qu'ils fassent pleurer... marmonna le Baron en buvant encore cul sec le verre à peine servi.

— Peut-être en avez-vous eu assez pour ce soir, lui conseilla Geoff en buvant lui aussi mais à une allure plus raisonnable et maître de ses mots comme de ses mouvements.

— Non, nan, nan... Si vous, vous buvez, moi je bois. Sur n'importe quel terrain, le Baron de Castelfiel est celui qui remporte le défi !

— Comme il vous plaira, répondit Geoff les yeux pleins de malice. Et il remplit à nouveau les verres de lambic.



Guy-François Evrard

Slaine

— Croyez pas que j'ai pas lu votre fiche, monsieur G. F.... de...ne Vvard, dit Helgui le gris, tsss... prendre comme pseudonyme le nom de l'un de vos personnages, c'est un manque d'originalité flagrant ! Je sais bien que vous avez trente-six ans, que vous êtes marié à une Anglaise... Peuh ! Pactiser avec la perfide Albion ! Vous avez déjà un fils mais attendez prochainement non pas un mais deux heureux évènements... Quel bel exemple vous allez leur donner en vous complaisant dans des histoires pleines de bonhommes velus, de femmes dénudées et de guerriers ivres de sang ! Votre intérêt pour la culture celte et la fantasy barbare vire à l'obsession c'est rien de le dire, très prochainement sortira chez Eons, *Les enfants de Conan* le troisième tome d'une série d'étude de l'œuvre de Robert E. Howard, dirigée par Emmanuel Collot, auquel vous avez participé avec une nouvelle intitulée **Lochlain des Ulaid**, mais c'est un nom à dormir debout ça encore ! Diantre ! mon verre est vide ! s'exclama le Baron !

Geoff le lui remplit sans mot dire, analysant d'un regard d'aigle ce sacré personnage, cette antiquité vivante, et déjà, il l'imaginait dans la peau d'un kobold voire d'un moine à l'esprit aussi étriqué qu'aux mœurs douteuses !

Le Baron avala son lambic d'un trait, comme s'il avait peur qu'on ne le lui prenne, puis dans un verbiage incompréhensible il se lança dans ce qui ressemblait à une chanson... Un instant Geoff eut peur que l'énergumène ne réveillât toute la maisonnée. Cela dura peu. Philosophe, il répondit dans un sourire au vieil aristocrate :

— La noblesse de cœur, la grandeur véritable, qu'on les nomme fierté ou honneur n'ont pas grand-chose à voir avec le rang, la condition ou l'éducation.

Mais il venait là de parler pour lui-même ; le Baron, ayant roulé de la table puis du banc, ronflait bruyamment à même le sol, saucissonné dans sa robe de chambre. C'est ainsi, et dans le même état proche du coma éthylique que son épouse offusquée le découvrit le lendemain. Et il fallut bien deux jours au Baron pour se trouver rescapé de cette mémorable cuite.

Elie Darco et Cyril Carau

<http://nemediamedia.blogspot.com/>



Guy-François  
Evrard

Slaine

# Loitena la maudite

Vainqueur de l'AT «La Gaule celtique»



Texte : Sébastien Clarac

Illustration : Magali Villeneuve

**Marie-Angélique Croqueplume, Baronne de Castelfiel, reçoit Sébastien Clarac...**

Marie-Angélique comptait bien profiter de l'aliétement de son mari pour s'amuser un peu, et c'est sur le pauvre Sébastien, alias Alaric, qu'elle jeta son dévolu. Sous le prétexte fallacieux de recevoir ses lumières concernant les traditions celtes, elle l'entraîna dans le bois attendant à la ferme. Là, au centre d'une petite clairière, un menhir se dressait en hommage des siècles passés. Feuilletant le livre qu'elle avait à la main, Marie-Angélique déclara :

— Voilà ! C'est ici, quelle chance nous avons de disposer tout près d'un lieu adéquat pour le rituel !

— Le rituel ? reprit Sébastien.

— Mais oui ! Allons, ne faites pas semblant de ne pas comprendre le pourquoi de votre présence ici, commença-t-elle dans un sourire qu'elle voulait aguicheur. Vous êtes historien de formation mais il n'y a pas que les faits qui vous occupent. Lorsque votre plume vous chatouille, vous aimez appréhender l'homme derrière les chiffres, vous laissez aller au Fantastique. Vos nombreuses publications en sont la preuve... Des nouvelles de Science Fiction : *Cauchemar*, parue dans Brins d'Éternité n°2 (Québec 2004). *Ligne de vie*, une nouvelle Fantastique dans Pandémonium n°2, (Québec 2004). *Micha*, in Matière Grise, collectif Zirst-Pawedit (2004), à paraître prochainement dans un nouveau collectif du Cercle Mauv d'Auteurs. Mais aussi, votre conte : *La mare au reflet magique*, dans Instant du Conte (2004). *Le pacte de pierre*, une nouvelle à la fois Fantastique et Historique qui a reçu le troisième prix de la nouvelle historique de Tournai en 2004 et publié dans Croyance et Magie aux éditions Ixcéa en 2005. Sans parler de votre hommage à Rimbaud *Le naufrage de la destinée*, publié dans le Cahier de l'Alba en 2005. Et je crois qu'une nouvelle publication vous attend dans Nocturne n°6, *Entre-nous* qui mêle le Fantastique et l'Horreur...

La Baronne avait parlé sans même respirer et Sébastien songea qu'en plus d'en avoir le tour de taille, elle possédait la mémoire d'un éléphant. Il hochait la tête intrigué, ne comprenant toujours pas dans quel but elle l'avait mené là.

— C'est pourquoi j'ai tout de suite pensé à vous, lorsque j'ai découvert, par hasard, ce manuel dans une boutique d'ésotérisme, reprit-elle. Il n'y en a pas dix exemplaires en France, je l'ai eu à prix d'or, mais cela vaut la peine, vous en conviendrez dans un instant...

Elle exhiba l'ouvrage, un drôle de livre, à peine relié et mal imprimé. Sébastien sourit, il s'agissait sans doute d'un attrape-nigaud. Il voulut s'en ouvrir à elle, mais elle le coupa aussitôt :

— Vous allez voir. Je vais parler aux dieux comme les druides jadis et le résultat sera très excitant pour vous comme pour moi, mon cher Sébastien.

Elle lui avait à nouveau pris le bras et notre auteur ne put s'empêcher d'imaginer avoir à faire à une incube.

— Madame la Baronne, je pense que le commerçant s'est joué de vous. Et vous savez, ce menhir n'est qu'un héritage muet des mythes celtes. Tout cela appartient à l'Histoire, la magie c'est...

— La magie, c'est vous et moi rassemblés autour de ce symbole phallique, lui répondit la Baronne de plus en plus proche, de plus en plus rouge, de plus en plus repoussante pour le pauvre Sébastien gêné.

— Vous vous trompez madame de Castelfiel, les menhirs étaient...

— Allons, ne vous inquiétez pas. Cela sera bien plus bouleversant que de sauter en parachute ou d'écrire tous ces merveilleux récits, nous allons vivre ensemble l'un d'entre eux ! Vous allez



Sébastien Clarac

Liténa la maudite



Sébastien  
Clarac

**Litena la  
maudite**

réellement entrevoir l'humain, ce dont il est capable, derrière l'Histoire. C'est votre vœu n'est-ce pas ? Vous allez même vous en saisir ! ajouta-t-elle en s'emparant de la main de Sébastien et en la posant sur son énorme sein.

Ebahi et dégoûté, Sébastien se demanda un instant si, de la ferme, on l'entendrait s'il venait à appeler à l'aide. Puis il se reprit, repoussa la Baronne et lui dit :

— Livrez-vous à toutes les incantations que vous voulez, mais je suis bien certain qu'il ne se passera rien. Comme j'essayais de vous le dire, ce menhir n'est pas un symbole phallique.

— Ne faites pas votre timide, mon tout beau. Allons regardez et écoutez plutôt...

Et elle se mit à ahaner des mots qui n'avaient ni queue ni sens et que notre auteur, même avec la meilleure des volontés, ne reconnut aucunement. La Baronne, au pied du menhir qu'elle caressait lascivement, lui tournait le dos, et Sébastien n'attendit pas davantage pour décamper.

Soudain, il fut rattrapé par l'hystérique aristocrate ; à ses troussees, deux chiens de chasse l'avaient pris en grippe. La course-poursuite dura peu. Rappelé par leur maître, les chiens firent rapidement demi-tour mais Marie-Angélique ne s'en égosilla pas moins et lança à Sébastien au passage :

— Vous voyez bien la puissance du rut ; l'instinct animal habite ce bois !

A ce moment-là, comble de malchance, la Baronne trébucha sur une racine et s'écala de tout son long dans une grosse touffe d'orties.

Pour Marie-Angélique, son coûteux parfum habituel se transforma en relents de vinaigre et de crème apaisante, et son ardeur à conquérir les jeunes hommes se dissipa dans les bleus et les cloques. Finalement Sébastien, lui, ne s'en était pas si mal tiré.

*Elie Darco et Cyril Carau*

<http://thorismond.club-blog.fr/>

## Litena la maudite

Sébastien Clarac

La Gaule était riche et l'ambition de Rome démesurée. Aucun obstacle ne saurait ralentir la marche des légions. Le consul Postumius incarnait à lui seul cette vision. Il avait foi en ses Dieux, foi en la grandeur en devenir de son peuple et de sa nation. Car Rome était bien plus, bien mieux qu'une cité parmi d'autres. Rome portait une vision, un projet... Un rêve.

Hélas, entre elle et son grand dessein se dressait un obstacle, contrarié par l'opiniâtreté de son peuple : La Gaule ! Postumius, impatient, rêvait de graver dans le marbre l'empreinte de son consulat par la victoire initiale qui offrirait le monde à Rome !

Là, au pied des montagnes, juste derrière la plaine du Pô, les Boïens, ces rustres gaulois, gardaient les passes vers l'autre Gaule, et les narguaient en les privant de la destinée choisie. La gloire n'attend pas ! Postumius menait ses légions vers le domaine des Gaulois avec la ferme intention de prendre le destin par la main. Janus veillerait à lui offrir les lauriers de la victoire baignée du sang des barbares. Nul ne saurait s'interposer impunément à leur marche inexorable.

La première bataille fut de bon augure. Les Boïens avaient certes montré beaucoup de courage... en vain. Le sort était scellé, Postumius, grisé par le rêve, fit camper ses vingt cinq milles hommes devant la forêt de Litena. Demain, à l'aube, il pénétrerait le cœur du domaine inviolable et rapporterait en Triomphe, jusqu'au Forum, un trophée inégalé. Demain...

Assis sous un chêne vénérable le druide soupira. Le récit des combats de la journée, déclamé avec des larmes de colère par le jeune Bern, ne lui laissait peu d'espoir. « *Hélas ! comme les hommes, les dieux sont parfois cupides, mon ami* », pensa le druide en caressant l'écorce ridée du chêne. Ils avaient, toujours, cette mauvaise tendance à n'intervenir qu'en échange de *quelque chose*... Retiré, aussi loin que son grand âge le lui permettait, vers le cœur de cette forêt que l'ennemi tenterait de traverser le lendemain, il méditait. Là, il espérait que quelques esprits compatissant l'écoutent et transmettent sa détresse aux Dieux.

Le murmure du vent dans les branchages cessa.

Une nuée d'étourneaux, alarmée par une mystérieuse menace, s'envola.

Une brume rosâtre s'éleva du sol humide.

Un silence lugubre de mauvais augure s'imposa.

Le vieux druide reconnu les signes. Il tenta de se redresser...

« *Reste assis mon ami.* »

Surgi de la brume fantasmagorique, un majestueux cerf blanc à la ramure dorée s'avança.

« Kernunos ? » s'étonna le druide.

Le grand cerf blanc agita sa tête pour que le tintement de cette chaînette en or qui courait de son oreille à sa bouche, symbole unique de son identité, parvienne jusqu'au mortel.



Sébastien Clarac

Litena la maudite

« *Les affaires de ton peuple sont mal engagées, dit le dieu.*

– Nous aiderez-vous ?

– *Que nous offrirez-vous ?*

– Nous enfouirons tout le butin sous un tumulus sacré.

– *L'intégralité ?*

– Oui.

– *Soit... »*

Kernunos ne finit pas sa phrase. Le sol trembla sous les pas lourds d'une nouvelle créature issue de la pénombre et dont la silhouette se dessina peu à peu.

« *Laisse-nous ! hurla le nouveau venu. Ceci est Mon Domaine, ceci est Mon Affaire ! Hors de ma vue ! »*

Kernunos, grand Dieu de la sagesse et de la tradition, gardien des trésors, trembla. Avant que la silhouette informe ne se précise dans la brume épaisse, il s'évanouit dans l'invisible.

Le druide resta pétrifié de terreur.

La créature grogna quand sa forme terrifiante se révéla enfin. Mi-ours, mi-homme, d'une taille gigantesque, dressée sur ses postérieurs, il avait la hauteur d'un arbre. Ses yeux brillaient de flammes rougeoyantes à l'ardeur maléfique. Il tenait dans ses mains une immense hache au double tranchant.

« *Ésus ? s' alarma le druide.*

– *Lui-même ! »*

Le Bern versa le liquide ambré dans la coupe du druide. Or le vieillard semblait indifférent aux attentions des gens à son égard. Tous attendaient que le prêtre s'exprime. Leur destin dépendait de sa rencontre avec les Esprits...

Avec une douceur peu coutumière, le Bern demanda :

« Vous ont-ils parlé ?

– Oui.

– Les Dryades ? s'enquit une voix inconnue dans leur dos.

– Non.

– Un Dieu ?

– Kernunos est venu... - les voix s'excitèrent à l'annonce du nom du Dieu dont la sagesse fondait les valeurs de leur culture, puis le silence s'imposa lorsque le druide précisa- ... le premier.

– Qui d'autre ? demanda le Bern. »

Le vieux prêtre ne répondit pas immédiatement. Il trempa ses lèvres dans sa coupe, s'éclaircit la voix et murmura :

« *Ésus. »*

Postumius scruta la forêt avec un air de défi. Les Boïens lui préparaient une embuscade. « Sans importance », jugea-t-il, la bataille du jour avait affaibli l'ennemi ... en toute logique la victoire serait acquise.

Cette idée le fit sourire. Bien que les barbares n'eussent plus aucune chance, ils se battraient tout de même car il en allait ainsi à la guerre : le moyen irrationnel de contrarier l'inéluctable. L'homme n'était pas seulement constitué de la Raison, hélas ! il portait aussi



Sébastien  
Clarac

**Litena la  
maudite**

ce masque chaotique d'émotions, de sentiments et de volonté qui l'amenait souvent à l'imprévisible... Quiconque avait connu le champ de bataille pouvait en témoigner.

Or, ici, le déséquilibre était tel que le résultat de l'affrontement à venir ne serait en rien altéré par l'inconstance humaine...

Côte à côte, le Bern et le druide contemplèrent avec frayeur les préparatifs du *rituel*. La longue et lugubre colonne des jeunes hommes, tous volontaires, pour le *sacrifice* exigé par Ésus. Parmi les autres druides venus des villages alentours pour *célébrer* l'inadmissible, l'un d'eux, escorté de ses deux novices, s'avança.

« Nous sommes prêts.

– Bien, soupira le vieux druide. Occupe-toi de bénir les guerriers, moi... Je vais *officier*. »

Les trois hommes échangèrent des regards tristes et déterminés. Il s'écarta de ses compagnons et réunit autour de lui les jeunes hommes. Chacun portait une brindille de son arbre favori, comme il leur avait été demandé par le Dieu. C'était encore des gamins, le plus âgé ne devait pas avoir quinze ans. Ils étaient cent. Ils allaient mourir.

Le Bern guida d'un pas lent le nouveau druide vers les rares survivants de son armée. Moins d'un millier d'hommes encore valides. Les seuls à accepter... l'inacceptable.

Le druide les fit se déshabiller et les réunit par petits groupes autour des foyers. Puis il s'attacha à confectionner la *mixture*. Il convia chaque guerrier à rester debout et à chanter... Penché sur son chaudron, il pria pour ne rien oublier d'important car cette *potion* n'avait encore jamais été concoctée, à sa connaissance. Il regarda la longue colonne des *sacrifiés* s'engager dans la forêt sous la conduite de son malheureux confrère. Sachant, qu'aucun ne reviendrait, pas même celui-ci.

« Postumius ?

– Oui ?

– On a un prisonnier !

– Amenez-le moi. »

Le légionnaire souleva l'ouverture de la tente pour laisser passer un barbare de grande taille encadré de ses geôliers. Le consul constata que l'homme ne portait aucune trace de blessure...

« Où l'avez-vous trouvé ? demanda-t-il.

– Il sortait de la forêt, il n'a pas résisté quand nous l'avons capturé. »

C'était étonnant ; les Gaulois étaient assez fanatiques pour ne pas se rendre vivant.

« Ton nom ? demanda le Consul.

– Si je te le donne cela suffira-t-il à te dissuader d'entrer dans cette forêt ?

– Non, dit Postumius après un instant de réflexion.

– Alors peu importe mon nom.

– Crois-tu que j'ignore que les tiens me préparent une embuscade ?

– Les miens... Oui, sans aucun doute.

– Connais-tu cette forêt ? demanda le Consul.

– Mieux que quiconque.

– Si tu tiens à la vie tu nous guideras ! menaça Postumius.



Sébastien Clarac

Litena la maudite

– Tu dois savoir, c’est un bois sacré et le maître des lieux est d’une cruauté sans égal. Tu dois savoir...

– Je ne crains pas les dieux barbares, ils ne sont rien !

– Ils ne te craignent pas non plus... Je te guiderai. Rien que pour te le présenter. »

Ils s’étaient assoupis. Le breuvage était efficace. Les cent jeunes hommes dormaient dans la clairière et formaient un cercle parfait autour du dolmen. Chacun tenait encore leur brindille... *Ésus, que me demandes-tu là !* Le vieux druide sortit son poignard. S’approcha d’un des garçons. Lui trancha la gorge. Il s’empara de sa brindille de chêne qu’il rompit en deux et trempa le morceau qu’il conserva dans le sang de la victime. Avec un gobelet, il recueillit le liquide rouge et visqueux du supplicé. Il broya le bois poisseux avec un petit pilon d’argent. Puis il versa le gobelet et la pâte brunâtre dans le chaudron.

Au suivant...

Les guerriers chantaient une prière grave et triste. Nus, à peine réchauffés par le timide foyer, ils démontraient par la veille et la force de leur chant leur dépit envers la mort. Les druides, accourus des environs, circulaient parmi les groupes épars et dessinaient sur les corps glacés des glyphes mystérieux avec cette étrange *liqueur* blanche.

Le Bern sentit les doigts de l’un des druides courir sur son torse et *graver* dans sa peau sa malédiction. C’était comme une brûlure glaciale. Il ne put s’empêcher de penser à cette fille, à la ferme... *Domage, pensa-t-il. Un autre profitera de sa douceur.*

Ils étaient tous morts. Tous tués de sa main. Pour la première fois le vieux druide sentit sa foi défaillir. Le chaudron bouillait sur cette flamme noire, mêlant l’essence des arbres, leur sang et ses larmes. La nuit s’avançait et le rituel s’accomplissait. Le reste n’était plus entre ses mains. Il se souvenait des paroles de cette prière murmurée par le Dieu effroyable, une seule fois. Les mots, gravés dans sa mémoire, comme au fer chauffé à blanc.

Il s’entailla la paume, liant son propre sang à la substance poisseuse. Sa voix, timide, commença à entonner la prière. Sa main plongea dans le liquide grisâtre. Il contempla à la lueur de la lune fugitive le reflet lugubre du fluide sur ses doigts. Puis il dessina le glyphe enseigné par Ésus sur le premier arbre qu’il trouva, un bouleau... Il continuerait ainsi jusqu’à ce que la malédiction s’accomplisse.

« Consul, venez voir ! »

Irrité d’être tiré de sa couche aussi tard dans la nuit, Postumius s’enveloppa de sa toge et grogna. Nul n’oserait troubler son repos sans raison. Alors, il sortit de la tente et fut saisi de stupeur.

La forêt s’embrasait d’un immense incendie qui illuminait la nuit d’un rouge sanguin. L’odeur de la fumée piquait les narines et l’on entendait le bois craquer sous l’intense chaleur. Le spectacle impressionnait par son incroyable ampleur. Toute la forêt semblait la proie des flammes...

Son regard tomba sur le Gaulois captif, ligoté à un poteau, dont les yeux reflétaient les éclats flamboyant de l’incendie.

« Les tiens viennent de commettre une grave erreur », dit-il.



Sébastien Clarac

Litena la maudite

Le Gaulois ne répondit pas et se contenta d'un sourire.

Le Consul trouva l'arrogance du barbare déplacé et jugea utile de le rabaisser.

« La forêt constituait la meilleure protection des tiens, en la brûlant vous perdez votre ultime avantage.

– Consul, déclara le captif, quoi qu'il advienne à l'aube et quels que soient les augures, promets-tu de me suivre à la rencontre du maître de cette forêt ?

– Le Maître de ce domaine se tient devant toi ! »

Il sentit les flammes avides s'enhardir et lécher son dos. Le rituel restait inachevé. Le druide résista au désir de s'enfuir, puis à celui de se livrer au brasier pour se purifier de ses crimes. Entacher de lâcheté le peu qu'il lui subsistait d'honneur lui parut intolérable. Quoi qu'il en soit, il savait ne plus avoir longtemps à attendre. Cette étape achevée le conduirait à la suivante. Il n'y avait presque plus de potion à badigeonner sur les arbres. Or, jusqu'à la dernière goutte il poursuivrait sa tâche.

Plus aucun des milles guerriers ne tressaillait encore du froid. La chaleur dégagée par l'incendie s'insinuait dans leurs corps jusqu'à nourrir leurs âmes d'une énergie incommensurable. Tout brûlait autour d'eux. Pourtant les flammes les léchaient sans les consumer, telles de douces caresses...

Les druides qui officiaient n'eurent pas la chance de bénéficier de la même clémence divine. Leurs cris de douleur troubla la quiétude morbide de la forêt jusqu'à l'embrasement total. Jusqu'à ce que le silence ne fut plus souillé que par les plaintes des arbres torturés par la chaleur infernale, le crépitement des flammes avides et le souffle torride d'une brise incandescente.

Au cœur même de l'indicible brasier, les guerriers consacrés entonnaient un chant qu'ils ignoraient une heure auparavant et inspiré par un Dieu clément.

Le Consul crut entendre des voix... provenant de l'incendie. Pensant être le jouet de son imagination, il opta pour la sagesse du repos, et retourna se coucher.

Le sommeil se fit fuyant et récalcitrant à obéir au Consul. Et, lorsque enfin, il y sombra, celui-ci se peupla d'une myriade d'entités cauchemardesques. Le combat qu'il leur livra durant tout son songe ne lui apporta aucun repos. Cent fois il tomba sous les coups des esprits furieux et cent fois il se releva. Sa détermination y puisa une force inflexible qui scellerait son destin à l'aube. En attendant, pour Rome et surtout pour sa gloire personnelle, il lutta, en vain, contre des puissances amusées par les tourments qu'elles lui opposaient.

À l'orée de la forêt, du côté des Provinces Celtes, un village ceinturé d'une modeste barrière, assistait à l'inimaginable manifestation divine.

Tous les villageois, rassemblés sur la place centrale, contemplaient la forêt embrasée avec des sentiments partagés entre l'admiration face à la puissance divine à l'œuvre et l'effroi de sa cruauté. Nul n'ignorait la présence des Légions derrière la forêt et nombre des guerriers du village comptaient parmi les victimes de la bataille. Or, ce à quoi ils assistaient s'imprégnait d'une aura terrifiante...

Un dieu, et un seul, pouvait choisir de démontrer ainsi sa puissance et s'engager dans un



Sébastien Clarac

Liténa la maudite

combat dont les hommes, qu'ils fussent Celtes ou Romains, ne pouvaient espérer survivre.

Ses doigts fouillèrent le fond de son chaudron et ne trouvèrent plus de mixture à étaler sur les arbres. Presque parvenu à la lisière, il aperçut le campement des légions romaines avec ses alignements caractéristiques de tentes et de foyers. Trop loin cependant pour distinguer avec précision l'ennemi.

Pourtant, assis dans la boue, ligoté à son piquet, le guide Gaulois n'eut aucun mal à discerner la silhouette furtive du druide. Il eut un sourire avant de détourner son regard vers la tente du Consul et de se satisfaire des effluves de ses cauchemars.

Le druide fit face au brasier qui s'interposait désormais entre lui et la clairière où reposaient les corps des sacrifiés. Il ne restait plus qu'un infime détail à accomplir pour sanctifier le rituel révélé par la divinité. L'idée le fit frémir.

Avec hésitation il fit un pas vers les flammes.

Elles s'écartèrent.

L'heure de dévorer leur serviteur n'avait pas encore sonné.

Les clameurs des guerriers recouverts de glyphes s'élevaient parmi les flammes. Pas un seul n'en sentit la redoutable morsure. Aucun ne perdit pour autant la maîtrise de sa conscience.

Seuls quelques-uns se laissèrent distraire du chant par leur incrédulité. Il ne leur fallut que cet instant pour devenir les proies du brasier avide.

Le Bern vit son voisin se consumer en quelques minutes. L'odeur infecte de la chair carbonisée s'insinua jusqu'à ses narines et le terrifia. Il douta... Sa détermination à affronter, à l'aube, l'adversaire le ramena sur la voie de la Foi aveugle et inconditionnelle. Il força sa voix et récita avec puissance les couplets inconnus d'une mélodie interdite qui se révélait à lui au fur et à mesure qu'il les proclamait...

L'haruspice dont le talent résidait dans la science de la perception et de l'interprétation des signes divins, contemplait avec une grimace malsaine l'incendie. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher de lire dans les flammes de sombres présages. Sans qu'il puisse déterminer avec clairvoyance la source exacte de cette émanation surnaturelle, il en percevait toute la cruelle résolution.

Comme nombre des Romains, les crépitements de l'incendie et les souffles incandescents qui en provenaient lui interdisaient de trouver un sommeil nécessaire. À première vue, et pour le commun des mortels, le brasier ne présentait rien d'exceptionnel. Le malaise qui s'empara de lui, le figea dans une torpeur douloureuse.

Les Dieux du Capitole s'exprimaient dans le vol des oiseaux, le souffle du vent et le murmure des vagues. Ils transmettaient leurs messages et leurs bénédictions dans les entrailles des victimes. Parfois, murmuraient-ils ou apparaissaient-ils dans un songe.

Nul ne clamait sa volonté au travers du brasier.

Lentement, et bien que cela lui parut inconcevable, reconnaître l'origine de la manifestation surnaturelle à une divinité barbare s'imposa à sa conscience. Ce qui acheva de terrasser sa volonté fut d'en mesurer l'indescriptible ire et l'absence de réponse des maîtres du Capitole, voir, leur indifférence.



Sébastien  
Clarac

**Litena la  
maudite**

L'immense nuage de fumée du brasier gigantesque voilait la lune et transforma une nuit pourtant claire en impasse ténébreuse.

Le druide pouvait sentir le souffle chaud jouer avec sa robe. La morsure des flammes l'épargna jusqu'à son retour dans la clairière où reposaient les corps des sacrifiés. Il abandonna son chaudron désormais inutile, à jamais imprégné d'une essence au parfum de malédiction.

L'accomplissement final résidait en des gestes d'une simplicité désarmante. Hésiter et renoncer ne lui effleura pas l'esprit. Il avait bénéficié de tout le trajet au travers des flammes pour se convaincre de l'absolue nécessité de parachever l'inimaginable rituel.

De sa lame d'obsidienne il éventa le garçon le plus proche. S'empara du reste de la brindille tenue encore dans sa main glacée, et planta celle-ci dans le cœur du jeune homme. Les flammes avides se précipitèrent aussitôt sur la victime accomplir la volonté d'Ésus.

Il recommença le même geste pour chacun des quatre-vingt-dix-neuf autres corps allongés. Lorsqu'il officia pour le dernier, l'incendie le poussa vers le dolmen et ne laissa plus aucun être vivant respirer en son sein.

Irrité, courbaturé et épuisé par sa nuit agitée, Postumius quitta sa couche de bien méchante humeur. Le brouillard qu'il découvrit au sortir de sa tente n'améliora pas son caractère. De surcroît, l'approche furtive de l'haruspice le surprit et provoqua une éruption de colère. Jusqu'à ce qu'il croise son regard et puisse y lire une profonde terreur.

« Les signes sont défavorables, Consul. »

Postumius se figea. Cela ne se pouvait, hier encore Victoire chantait son nom et déjà il préparait son Triomphe dans les rues de Rome. Comment, en une seule nuit, Fortuna avait bien pu céder à un caprice aussi sournois ?

« Regarde ! »

Le Consul suivit des yeux la direction indiquée par le doigt tendu du prêtre. La forêt, noyée dans la brume, s'offrait intacte au regard. Confondre la nuée avec les vestiges enfumés de l'incendie fut sa première réaction. Puis, force lui fut de constater que l'air ne renfermait aucun effluve témoignant du brasier et que la masse forestière n'avait subi aucun dégât.

Il refusa de croire ses yeux. Tout cela devenait insensé. Absurde !

Ces mystères restaient le privilège des Dieux... Les ignorer devenait toujours une erreur fatale. C'était tellement illogique ! L'ennemi en déroute ne saurait offrir de résistance pour traverser une vulgaire forêt ?

« Consul, prends garde à l'orgueil, les auspices sont...

– Je sais ! » gronda Postumius avec rage.

Nul magistrat n'oserait aller contre les augures, l'aval des divinités pour chaque action engageant la Cité restait prépondérante. Lui, plus qu'un autre, se devait d'en tenir compte. Or... cela prenait une tournure si amère !

« Tu as dû te tromper ! affirma le Consul.

– Tu connais la vérité au fond de ton cœur. Les Dieux, eux-mêmes, t'ont parlé dans le songe. Le choix de les écouter n'appartient qu'à toi. »

Postumius toisa l'haruspice d'un regard furieux. Janus ne pouvait pas bénir un homme un jour et, par caprice, le maudire le lendemain ! Sa décision resta cependant indécise...



Sébastien Clarac

Litena la maudite



Sébastien  
Clarac

Litena la  
maudite

Attaché à son piquet le captif gaulois s'agita et attira l'attention du Consul.

« Tu dois avoir raison, commenta le barbare. Tes Dieux ne peuvent pas te combler pour t'abandonner ensuite ! Maintenant... est-il impossible de croire que cette forêt appartienne à des divinités contre lesquelles ceux que tu pries sont impuissants ?

– L'influence de nos Dieux est sans limite ! grogna Postumius.

– Cette forêt échappe à leur pouvoir. Remarque, il te suffit de la conquérir pour la leur consacrer. Reste à espérer que son légitime propriétaire ne s'en offusquera pas. »

Le Consul resta songeur un moment puis se tourna vers le prêtre :

« Le barbare a raison, les augures ne sont pas favorables car ils n'expriment pas la volonté de Nos Dieux ! Arrachons-leur ce domaine et offrons-le aux nôtres ! »

Les guerriers consacrés s'étiraient en une ligne continue sur la crête d'un petit vallon boisé au cœur de la forêt. Le murmure du vent leur porta la rumeur des légions en branle. Nus, couverts des glyphes magiques, ils attendirent.

L'armée romaine, forte de sa puissance, s'engagea dans la brume à la lisière de la forêt sans véritable crainte. Les étendards de chaque légion, les protégeaient. Sur trois colonnes les soldats disciplinés progressaient en toute quiétude. Cependant, les rumeurs au sujet des mauvais augures coururent dans les rangs et bien vite chacun finit par percevoir derrière les silhouettes noires des arbres un ennemi mystérieux. Tous s'attendaient à une embuscade des Gaulois. Une escarmouche pour sauver l'honneur, rien de plus, qui toutefois prendrait certaines de leur vie au passage.

Le captif marchait devant la monture de Postumius et guidait le Consul là où il avait promis. Ils arrivèrent à destination après quelques heures car la vitesse de la tête se calquait au rythme lent des bagages lourds qu'elle traînait.

Lorsque Postumius déboucha dans une vaste clairière il crut atteindre l'autre côté de la forêt. Puis, il constata avec regret son erreur... à plusieurs titres.

Une centaine de cadavres gisaient dans l'herbe souillée du sang des victimes disposées en cercle autour d'un dolmen où finissait de se consumer un corps carbonisé.

« Qu'est-ce que ceci ? s'étonna-t-il.

– La Tanière du Maître de Litena. Tu voulais lui disputer la propriété de la forêt me semble-t-il... arrange-toi avec lui. Moi, je vous laisse ! »

Aussitôt le Gaulois prit ses jambes à son cou et fila droit dans la forêt et abandonna les Romains à la contemplation horrifiée des corps allongés sur le sol.

« Par Janus et Mars ! s'exclama le Consul désespéré.

– Fuyons ! » commanda l'haruspice en talonnant sa monture pour l'amener à accomplir une volte maladroite.

« Ainsi donc tu désires t'approprier mon domaine ? »

La voix grave ne sembla provenir de nulle part en particulier et tous les hommes furent tétanisés de frayeur car son origine surnaturelle ne fit aucun doute.

Puis, le corps carbonisé et méconnaissable déposé sur le dolmen s'anima avec lenteur. Telle une vision cauchemardesque il abandonna son support maudit et fit quelques pas en direction du Consul hébété.

« Celui qui survivra possédera cette forêt », proclama la voix avec une fermeté emprunte

d'une aura épouvantable.

« *Debout mes enfants ! Protégez ma Terre !* »

L'un après l'autre les corps éventrés s'animent. Le spectacle de cette armée de morts-vivants bouleversa l'ensemble des témoins. Le Consul lui-même peina à rester sur sa monture.

Les « choses » entreprirent de marcher à la rencontre de l'ennemi en semant leurs viscères dans leurs pas.

Alors, le corps carbonisé et poussa un long et lugubre grognement...

L'air vibra et porta l'écho d'un rugissement dans toute la forêt. La brume se chargea d'un parfum amer et putride. Un décurion porta, par instinct, la main à son arme et scruta avec inquiétude les profondeurs insondables des bois.

Le Bern entendit l'appel. Les guerriers consacrés échangèrent des regards complices. Dans le creux du vallon boisé s'étirait une longue colonne ignorante du verdict fatal proclamé par un Dieu en colère.

Il leva son arme et chacun l'imita.

Les paroles de la prière maudite leur furent à nouveau soufflées dans le bruissement du vent et tous l'entonnèrent en chœur.

Épouvantés et soumis aux ordres du Consul, les premiers légionnaires se ruèrent sur les dépouilles macabres en marche vers eux. Leur nombre permit de submerger et de démembrer les adversaires sans grandes difficultés. Or, aux aguets, les soldats contemplaient les restes épars qui s'évertuaient à poursuivre une agression vaine.

L'horreur de ce qu'ils observaient leur laissa des émotions confuses.

Puis, l'impensable se produisit...

*Mes enfants... debout !*

Chaque corps s'embrassa d'une puissante flamme verdâtre issue de cette brindille insignifiante plantée dans leurs cœurs. Au début informe, une silhouette se dessina dans la danse chaloupée des corps devenus flambeaux.

Les légionnaires reculèrent face à la manifestation surnaturelle.

Puis, les flammes cessèrent et du nuage de fumée jaillirent les Hommes-Arbres, Gardiens et Fils d'Ésus. Hauts comme les arbres qu'ils étaient, forts et solides comme les essences qu'ils représentaient, mobiles et déterminés à combattre comme tout autre guerrier.

Les Romains prirent la fuite, l'inimaginable à leur trousses.

Le décurion entendit le chant et donna l'alarme à sa petite troupe. La provenance des voix restait indistincte, ainsi que leur nombre. L'embuscade ennemie commença...

Les silhouettes rapides glissèrent dans la brume et les premiers cris des sauvages accompagnèrent les premières luttes. Impossible dans cette forêt dense d'ordonner à ses hommes de prendre une formation. La force des Légions Romaines ne reposait pas sur la qualité individuelle de ses soldats, mais bel et bien dans sa capacité à manœuvrer de concert. Dans la brume les archers devenaient inutiles, les cavaliers offraient des cibles privilégiées.



Sébastien Clarac

Litena la maudite

Il ne vit pas la lame celte le transpercer.

Postumius guidait sa monture emballée dans les bois sans avoir la moindre idée de l'endroit où il se trouvait. Un puissant éclat lumineux terrassa son cheval qui s'écroula sous lui.

Étourdi par sa chute, le Consul se releva. Son guide gaulois lui faisait face, armé d'une grande hache à double tranchant.

« Toi ! Tu vas me le payer ! » grogna le Consul en libérant son glaive.

« À nous deux, insolent mortel ! »

Postumius Megellus se figea au son éthéré de la voix. Son regard découvrit les flammes noires dans des yeux de son adversaire. Son ignorance du panthéon celte ne lui permit pas d'identifier l'entité dressée devant lui. Cette connaissance ne lui aurait été d'aucun secours : Esus ne se laissait jamais attendrir par quoi que ce soit, ni qui que ce fut... Sauf peut-être quelques Dryades, et encore.

Le centurion para l'attaque non sans difficultés. Expérimenté, il lança son pilum dans la poitrine du guerrier nu. L'homme s'écroula et écuma son sang par les lèvres. Le Romain reprit son souffle, aux aguets.

Puis il assista à ce qu'il ne comprit pas...

De la plaie dans la poitrine de son adversaire, le sang coula et pénétra l'étrange glyphe blanchâtre. Le corps convulsa, le Romain crut avoir affaire à ces soubresauts *post-mortem* habituels... Puis il vit les yeux vitreux du cadavre s'animer d'une flamme ténébreuse. Le mort se dressa. La main glacée glissa jusqu'à son arme et, tout en se redressant, frappa.

Le Bern assista à la transformation innommable d'un homme, la veille encore un habile forgeron, en cette créature indifférente à la mort comme à la vie. Cela n'avait plus beaucoup d'importance, ils se battaient à un contre vingt-cinq.

Il décida de se livrer sans compter, quitte à subir pareille transformation, cependant bien déterminé à éviter la caresse de la mort pour échapper à ce sort cruel...

Le Consul, essoufflé, épuisé, égratigné, tentait encore en vain de distancer la chose qui le poursuivait avec calme et détermination. Il respira profondément. Puis reprit sa course.

Il déboucha, à sa surprise, dans la clairière maudite.

La silhouette calcinée lui fit face. La créature abominable l'enserra dans ses bras...

Aucune douleur ne lui fut épargnée alors que les flammes le dévoraient avec lenteur et patience, indifférentes à ses cris.

Au crépuscule, d'un côté de la forêt une poignée de soldats, désarmés et à jamais déments, jaillirent de la lisière tel des spectres. Ils ne devaient pas être plus d'une centaine et bientôt Rome les pleurerait.

De l'autre côté, ils furent moins nombreux que les doigts d'une main à rejoindre un village terrifié par les échos d'une bataille invisible.

Le Bern accepta l'outre d'eau qu'on lui tendit. Abreuvé, il commença le récit le plus effroyable que content encore certains bardes.



Sébastien Clarac

Litena la maudite

*Il existe près de la Méditerranée, au sud de la Gaule, un bois sacré où personne ne pénètre plus depuis des temps immémoriaux. Les bêtes sauvages elles-mêmes l'ont déserté et les oiseaux ne se posent plus sur ses arbres qu'aucun vent ne vient jamais agiter. Les rayons du soleil ne peuvent percer les épais feuillages et une obscurité glaciale règne en permanence dans cette forêt où, dit-on, chaque arbre a été arrosé par des flots de sang humain... des ombres glissent entre les troncs moisis, des serpents monstrueux s'enroulent autour des branches, une eau noirâtre s'écoule des fontaines... parfois, tandis que la terre tremble, d'horribles mugissements sortent des cavernes ; des ifs penchés depuis toujours se redressent subitement... Certaines nuits, on aperçoit d'étranges lueurs montant au-dessus du bois, comme celles de gigantesques incendies, mais au matin, la forêt est toujours là, inchangée... Aucun chemin ne passe près de cet endroit redoutable car on prédit les pires maux aux infortunés qui rencontreraient sur leur route le « Maître » de ce lieu maudit !*

Lucain, auteur latin... (39 à 65 AJC)

...



Sébastien  
Clarac

Liténa la  
maudite

# Les Barbares

Vainqueur de l'AT «La Gaule celtique»



Texte : **Zali F. Falcam**

Illustration : **Tiger-222**

**Marie-Angélique Croqueplume, Baronne de Castelfiel, reçoit Zali F. Falcam...**

Décidément, rien ne pouvait arrêter les appétits charnels de la Baronne. A peine remise de ses démangeaisons, elle s'habilla de voilages roses et mauves, à la mode antique croyait-elle et ainsi indécemment vêtue, elle se faufila jusque dans l'arrière-cour de la ferme qu'elle pensait à juste titre, dénuée de toute caméra. Près de la mare, elle s'assit aussi gracieusement qu'un lamantin sur un banc de sable et héla Zali qui, pauvre de lui, passait par là.

— Ah mon cher ! Voyez, je me suis foulée la cheville, je crois. Je souffre terriblement.

Notre auteur au grand cœur, mais pas tout à fait naïf, se garda bien d'approcher à plus d'un mètre et lui répondit qu'il allait chercher de l'aide. Comprenez bien que c'est lui-même qu'il songeait d'abord à secourir... Mais la Baronne anticipa en disant :

— Non, non. Il ne sert à rien de déranger les autres, j'ai juste besoin de votre bras. Vous êtes parmi les auteurs de l'*Univers III*, mon préféré voyez-vous. A vingt-deux ans ! quel talent que le vôtre. Il y a dans votre texte *Les Barbares* tant de poésie, de douceur... sans compter l'apport que vous y faites en tant qu'étudiant en histoire en Lorraine. Et cette chute ! ah ! Je sais aussi de vous que vous n'êtes pas dénué d'humour, il suffit de pagayer jusque sur votre blog ou lire votre web-série interactive et...

— Euh, on dit surfer, madame la Baronne.

— ... Oui, surfer, c'est idem. On sent de suite, que c'est l'œuvre d'un esprit vif, prometteur et des plus sérieux !

— Vous êtes sûr d'avoir bien lu ? s'amusa Zali en songeant à ce qu'il nommait lui-même des « inepties sous-culturelles ».

Croyant à un sourire engageant, Marie-Angélique se releva aussitôt sans mimer le moindre mal et déclara :

— Parfaitement ! Je lis en vous comme dans un livre ouvert. Ce texte que vous avez écrit pour l'*Univers III* d'OutreMonde, et les autres publiés dans Coprophanaeus, Jaade And Co. et l'*Univers 1* d'Azimut, sans parler de vos nombreux projets en cours... des nouvelles et des romans de tous genres mais avec une préférence pour l'Urban Fantasy, le Post-Apocalyptique et le Fantastique. Tout ceci parle de vous intensément ! Vous lancez un appel à la société, à la vie, à la beauté, à la fantaisie des mots et des idées, à l'ivresse des sens ! Ah vous m'enivrez Zali ! Votre plume m'a charmée. Laissez-moi être votre muse, votre princesse celte marchant dans les eaux.

Et ce disant, la Baronne lui crocheta la main et recula doucement vers la mare. Sentant le piège se refermer sur lui et visant d'un œil dégoûtée les eaux marécageuses, nauséabondes, infestées de moustiques et certainement de sangsues bien que la pire d'entre toutes fut certainement la Baronne, Zali F. Falcam cria la première chose qui lui passa par la tête :

— Je ne peux ! Je ne sais pas nager.

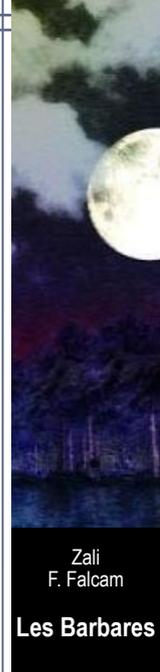
— Allons, ce n'est pas grave, je vais vous apprendre... Je peux vous apprendre beaucoup de choses, badina Marie-Angélique d'un ton terriblement lubrique.

— Non, vraiment ! Je ne peux pas, j'ai une phobie de l'eau. Je préfère vous regarder, enchaîna Zali habilement.

— Oh ! Petit coquin. Seriez-vous un peu voyeur ? J'aurais dû m'en douter...

Et la Baronne lui lâcha la main pour gambader dans les eaux. Là, l'effarante impudeur de son vêtement prit tout son sens et, bien qu'il eut fermé les yeux précipitamment, il fallut bien du courage à Zali pour ne pas renier le beau sexe dans l'instant.

— Et bien ! On a pied ! Venez donc, mon cher ! Je... Mais ! Ah ! Aidez-moi voulez-vous, j'ai les



Zali  
F. Falcam

Les Barbares

pieds coincés dans la vase !

C'était certainement dû à sa pesante personne et à un effet de succion mais croyant à une nouvelle ruse, Zali fit volte-face et cria de loin :

— Ne craignez rien, je reviens avec de l'aide.

Mais lorsqu'il revînt effectivement, fendu de deux garde du corps, il ne restait nulle trace de la Baronne.

Ou plutôt si. Ah bien y regarder, parmi les porcs, les truies et les porcelets qui avaient reconquis leur domaine, la Baronne couverte de vase et de déjections grognait, vociférait, appelait à l'aide en repoussant les cochons qui la reconnaissaient des leurs, en sagaces animaux qu'ils étaient. Et ils ne furent pas trop de trois, pouffant sans pouvoir s'en empêcher pour l'extirper de la mare.

Après cette terrible déconvenue, la Baronne, à la joie de tous, garda la chambre pendant le reste du séjour. Elle en venait à s'inquiéter d'être la risée de la société mondaine, personne ne prit la peine de lui expliquer à nouveau que vraiment aucune caméra n'avait pu la surprendre dans cet état là.

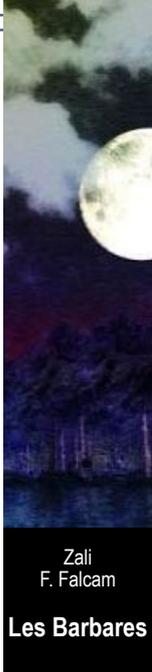
*Elie Darco et Cyril Carau*

<http://zalifalcam.canalblog.com/>

<http://shinwa.free.fr/EMGOH/index.htm/>

## Les Barbares

Zali. F. Falcam



Zali  
F. Falcam

Les Barbares

Schella et Brenoss marchaient en silence dans la nuit d'été. Elle portait une robe très légère, presque transparente, sur laquelle flottaient ses longs cheveux roux. Lui, l'escortant quelques pas derrière elle, engoncé dans son armure de cuir, la hache dans une main et une torche dans l'autre, il scrutait l'obscurité du bois.

Les animaux et le vent soulignaient leur marche dans une subtile et naturelle symphonie. Les oiseaux répondaient aux insectes, et tous écoutaient la partition du léger vent chaud qui balayait ces provinces encore à demi sauvages.

— Nulle chouette ne viendra déranger notre nuit, Brenoss, finit par murmurer la femme à l'attention de son garde du corps. Tu peux cesser de te crispier sur ta hache.

Une moue se dessina sous la barbe volumineuse de l'homme.

— Ce n'est point tant les chouettes que je crains, Dame. Vous savez bien que le pays n'est plus sûr pour nous.

— Ne laisse pas l'air du temps te troubler. Les Dieux nous protègent.

— Comme ils ont protégé les chefs de nos tribus, Dame, maugréa Brenoss.

— Oh, Brenoss ! quitte ce ton outrageant, soupira la femme en se retournant, le visage soucieux. Tes impudences perturbent la Nature.

— Eh bien, Dame, je m'excuse auprès d'elle...

Schella reprit sa marche en silence. Brenoss tâcha de lui faire confiance en se calmant un peu et finit par remettre sa hache à sa ceinture. De manière imperceptible, les feuilles et les bruissements des rongeurs dans les fourrés vinrent saluer avec contentement cet acte de paix. Bientôt, alors que la lune en était au point culminant de sa course nocturne, ils parvinrent à destination.

Ils étaient arrivés au cœur d'une vaste clairière occupée en grande partie par un étang, noir d'encre, où se reflétaient la beauté du ciel et de la lune, ronde comme jamais. Des nénuphars en recouvraient la moitié de la surface, et sur certains d'entre eux devisaient des escadrons de grenouilles bavardes. Partout à la surface de l'eau, des insectes glissaient de manière insouciant. De temps à autre, on entendait le clapotis d'une carpe qui venait compléter son repas en se délectant d'un de ces patineurs de fortune.

— Ô combien magnifique, aujourd'hui, Dame, dit d'une voix admirative Brenoss, toujours subjugué par la vue de ces tableaux nocturnes.

Elle ne répondit pas, tant ce constat allait de lui-même.

Schella s'avança jusqu'au bord de l'eau. Le vent glissait entre les feuilles des chênes et des saules qui composaient l'hétéroclite forêt de Vicus. A son approche, elles se mirent à chanter en rythme, un air qui semblait uniquement composé pour souligner sa beauté de jeune princesse.

Schella pénétra jusqu'à mi-mollets dans la mare dans l'eau, jusqu'à ce que le tissu délicat de sa robe vienne effleurer avec délicatesse la surface de l'étang. Elle sentit avec délice ses pieds s'enfoncer légèrement dans la vase. Glissant ses mains blanches et fines sur ses épaules, elle fit choir la robe dans l'eau tiède, se retrouvant nue et admirée comme une divine apparition par toutes les créatures du lac et du bois alentour. Pour ne point troubler la communion entre Schella et la

nature, Brenoss se retira en silence dans les ombres du bois.

Ses mains s'accolant devant sa poitrine parcourue de légers frissons, conséquence de sa nudité et du vent qui venait la flatter elle marcha avec une lenteur gracieuse jusqu'à ce que l'eau vienne la ceindre jusqu'à la taille. Elle s'avavançait dans les volutes ocre de la terre qui tapissait le fond de l'étang. Chaque pas la faisait entrer en communication avec la forêt entière, et une lueur se mit à poindre, presque invisible d'abord, puis de plus en plus brillante au creux de ses mains.

Bientôt, dans cette source de lumière surnaturelle, on put distinguer un petit être asexué, muni d'ailes bariolées, qui dansait dans l'espace formé par le creuset de ses paumes. Une danse joviale, faite de pirouettes, de saltos et de pointes, au rythme de la mélodie entonnée par la Nature.

Autour de Schella, l'eau commençait à remuer, à clapoter. Des jets d'eau fins s'élevèrent autour d'elle, formant des manières de fontaines qui se mirent rapidement à s'assembler en de complexes figures aquatiques au dessus du lac, des arceaux, des symboles runiques, des dessins. A ce spectacle de sons et de lumière vint bientôt s'ajouter celui des animaux du bois, entonnant un concert où les cuivres étaient joués par les hurlements aigus des loups, où les percussions étaient l'apanage des sabots des sangliers et des cochons sauvages, où les cordes étaient les subtils glapissements des renards et les cris des rongeurs, en communion exceptionnelle pour cette nuit d'ode aux forces de la forêt.

Alors que Schella continuait d'avancer jusqu'au milieu de l'étang, la terre sous elle se souleva afin qu'elle ne fut pas engloutie par les eaux. Son corps s'éleva sur un polder artificiel alors que, tout autour, l'eau était prise d'une folie créatrice, que les arbres contaient milles histoires entre leurs feuilles et que des esprits de toute forme et de toute taille venaient danser sur les eaux désormais multicolores.

La voix des ancêtres, en général discrète, bourrue et timide, se fit bientôt entendre à son tour. Les druides qui avaient arpentés ces bois des siècles durant étaient assis au bord du lac, lissant leurs barbes folles en se racontant des histoires croustillantes, chacun rivalisant d'anecdotes pour prouver que sa génération était la plus farouche et la plus sage. Les âmes des guerriers, de leurs femmes, de tous les clans formaient entre ciel et terre un banquet où les guerres de tribus n'avaient plus cours et où, dans cette grande fête de l'invisible, on célébrait désormais l'hommage de tout un peuple rendu à la nature qui le faisait vivre.

Quand fantômes, lutins, animaux, végétaux et esprits furent repus, tous vinrent se poser aux abords, au-dessus ou au-dessous du lac. La foule formée par toute cette faune était immense, et les esprits s'entremêlaient les uns aux autres. Parfois éthérées, parfois bien réelles, les discussions fusaient, les rires et les chants se confondaient avec les contes et les histoires de batailles. Puis ce fut le silence. Schella se tourna vers l'assemblée. Les interminables silhouettes des Dieux la surplombaient, flottant dans l'air de la nuit. Leurs visages paisibles embrassaient tout l'espace derrière Schella. La Nature étendit une main infinie, un nuage de paix et d'harmonie, pour la passer sur les convives. Traversés par cette vapeur divine, tous les esprits poussaient de grands soupirs d'aise, les animaux s'étiraient ou lançaient des grognements satisfaits. Les Dieux souriaient, eux qui n'avaient eu que trop d'occasions de pleurer ces derniers temps...

Et puis ils s'évaporèrent brutalement.

Et la terre se déroba sous Schella qui tomba dans l'eau d'un coup.

Et les arbres devinrent aussi muets que des souches pourries.

Et les animaux détalèrent.

Et les lutins illuminés cessèrent leurs danses, s'éteignirent et disparurent.

Et les eaux reprirent leurs qualités silencieuses et noires.

Et tout ce qui vivait dans la clairière fit semblant d'être mort.

— Ne pénétrez pas ici, Deccus ! hurla la voix de Brenoss quelque distance plus loin, dans le bois.

— Place, Gaulois, place ! tonna un timbre balourd.

On entendit le bruit d'une brève passe d'armes, quelques cris. Une poignée de secondes plus tard, un décurion obèse pénétrait, en armure, dans la clairière, suivi de sa troupe de sbires à l'air à peine réveillés. Les deux derniers de la colonne tenaient fermement Brenoss, lequel avait manifestement été roué de coups. Schella regagna la rive de l'étang à la nage, et lança un regard dur au décurion. Celui-ci l'admonesta sans ménagement.

— Hors de l'eau, femme !

Elle s'exécuta, et l'homme lui jeta sa cape.

— Couvre-toi. Les sujets de Rome ne se conduisent pas comme des sauvages.

— Je ne suis pas une sujette de Rome, rétorqua-t-elle en se parant de la cape, souhaitant par là éviter de trop dures représailles sur son garde du corps.

— Toute la région de Vicus Bodatius est sujette de Rome, de même que Divodorum et tous les autres villages de rustaude du coin. Il va falloir que vous commenciez à vous y faire et que vous vous y adaptiez un minimum. (Il regarda les environs d'un air particulièrement aigre et mauvais.) Qu'est-ce que vous trafiquiez encore ? On entendait un formidable vacarme jusqu'à la garnison.

— Rien qui concerne un Romain, cingla Schella.

— Je dois encore te rappeler que Rome et la Gaule, désormais, c'est la même chose ! Vos cultes barbares sont désormais proscrits. Rome c'est la Gaule, la Gaule c'est Rome. Je sais que tu t'adonnais encore à ces... Ce druidisme pathétique qui ne vint pas une seule fois à votre secours contre nos armées. Un druidisme que vous n'aurez jamais pu imposer comme une force tandis que votre peuple ployait sous nos légions... Vos dieux vous ont abandonnés.

— Imposer, ça vous l'avez dit, Deccus. Mais rassurez-vous, je crois bien que cette fois, c'était la dernière.

— Il vaudrait mieux. Parce qu'un beau jour, ça sera un officier moins patient que moi, ou même mon centurion qui viendra se mêler de vos cultes sans vigueur. Je ne donne pas cher du village de ton père, s'il réalise que vous vous adonnez encore à ces petites cérémonies nocturnes.

— Je vous répète de ne pas vous en faire, dit-elle d'une voix pleine de langueur. Cette fois-ci, ils ont bien compris. Vous les avez faits fuir. A jamais.

Deccus ne répondit rien, et ordonna à ses hommes de ramener Schella et Brennos au village voisin. En partant, il jeta un dernier regard sur la clairière. Elle était aussi morte que possible.

— Que Mars maudisse ces lieux, grommela-t-il, fermant la marche des hommes qu'il commandait.

L'étang resta calme, à compter de cette nuit. La nuit où les Dieux et les forces vives de la nature comprirent que leurs temps étaient à présent révolus. Maintenant était venu le temps de Mars, de Mercure, de Jupiter, des routes et des aqueducs. La nature se retira de Vicus comme elle se retirait de toute la Gaule. Le temps des barbares commençait.

*Pax Romana.*

■ ■ ■



Zali  
F. Falcam

Les Barbares

**Armand-Hubert Croqueplume, Baron de Castelfiel, reçoit Tiger-222...**

— Recrue Tiger-222, debout ! hurla une voix sur le pas de la porte de la chambre.

D'un œil ensommeillé, déniait même lever la tête de l'oreiller, Tiger-222 regarda le Baron. Puis machinalement, il prit sa montre sur le chevet et jugea de l'heure induue à laquelle Armand Hubert tentait de le réveiller. Il était 2h30 du matin.

— Il est trop tôt monsieur le Baron, revenez demain, répondit Tiger-222 dans un bâillement.

— Certainement pas ! Demain est jour de départ, j'aurai bien d'autres choses à penser. Faire l'état des lieux notamment, c'est maintenant que je peux vous présenter, alors levez-vous !

Et Tiger-222 s'exécuta, davantage pour préserver le sommeil de ses compagnons que pour donner satisfaction à l'impossible Baron. Ils rejoignirent donc la bibliothèque plutôt que la cuisine, ce lieu de débauche étant proscrit pour Armand Hubert depuis sa dernière cuite et s'installèrent dans des fauteuils se faisant face. Au dehors, le vent mugissait dans des tonalités sourdes et inquiétantes. Et le Baron n'eut pas même le temps d'ouvrir la bouche pour le questionner, que Tiger-222 se lança aussitôt dans sa présentation, désireux de rejoindre les draps au plus vite.

— J'ai toujours été attiré par les arts visuels, la peinture, la sculpture, le cinéma et surtout la 3D ! J'ai plongé fin 2004 dans le grand bassin des arts numériques ; autodidacte, l'apprentissage n'est pas facile, surtout que je ne me suis pas encore défini un domaine particulier où percer. J'exerce aussi bien dans la 2D que la 3D, ayant une légère préférence pour la peinture digitale.

Tiger-222 s'apprêtait à se lever, mais le Baron le retint.

— Pas si vite, jeune homme ! Vous ne vous en sortirez pas avec une galipette, surtout en usant de tout un verbiage barbare abscons pour les bonnes gens ! Et ne tentez pas de me faire croire que vos bidouillages informatiques constituent une forme d'art, ni que c'est dans les arts nobles comme la sculpture et la peinture que vous puisez votre inspiration ! Quelle prétention, ah ! Vous êtes jeune, et tout n'est pas perdu pour vous, heureusement... Vous pouvez revenir dans le droit chemin et faire vos armes dans les courants du néo-classicisme, du Vrai, du Beau... j'entends ! Pas vos infâmes gribouillis !

Tiger-222 bailla positivement ennuyé et se demanda combien de temps encore durerait sa présentation. Il acquiesça à tout et promit d'y réfléchir. Mais le Baron ne parut pas s'en contenter et reprit dans le même élan :

— Il faut vous purger de toutes mauvaises influences... Vous dites vous-mêmes trouver source d'inspiration dans les réalisations de mangakas comme ceux de *Yukito Kishiro*, créateur de *Gunnm*, et dans le cinéma avec des films comme *Backdraft*, *Gladiator* ou *Final Fantasy*. Evidemment, pour ce qui est des lectures, vous avez comme vos comparses OutreMondiens, une nette préférence pour la SF, la Fantasy et l'Horreur-Policier. Dernièrement, vous avez illustré des poèmes de Kaliom Lud, vous travaillez sur un portrait 3D d'un personnage de *Backdraft*, sur une illustration de carte virtuelle sur le thème de l'anniversaire, sur une autre pour un Challenge en équipe et enfin sur un mélange 2D/3D pour un concours touchant aux *Fables* de La Fontaine. Tout ceci est bien joli, et sans nul doute, pourrez-vous bientôt travailler selon votre souhait en tant qu'infographiste dans l'illustration ou la publicité et le design. Mais j'ai davantage à vous proposer ! L'art ! L'art, pour une grande cause, vous allez faire mon portrait ! Vous dites vous-même que l'image a une telle puissance d'impact, que passer un message est presque facile. Alors voilà le message que vous allez devoir faire passer : ma noblesse et ma gloire ! Exalter ce qui est le plus important sur cette terre, le digne représentant d'une lignée d'aristocrates conquérants, ce qui fut le sang et l'âme de notre Patrie !

Tiger-222, bien évidemment, ne désirait point faire le portrait de cet individu mégalomane et médiocre, d'autant qu'il devait faire celui de son épouse ; il n'avait pas trop eu le choix : c'était la peindre ou passer à la casserole ! Mais il était prêt à acquiescer à n'importe quoi pour retourner au plus vite dans son lit (le sien, pas celui de la Baronne, nous vous rassurons.)

Dehors les éléments redoublaient de violence... le vent frémissait sur les branches et les feuillages, les animaux, réveillés pour la plupart, ajoutaient leurs beuglements à ce vacarme apocalyptique. Des volets claquaient et soudain le tonnerre explosa, après qu'un éclair vint illuminer de feu cette nuit d'angoisse. De partout on entendait des bruits inquiétants. Le Baron, pourtant personnification du courage (à l'en croire), avait changé de couleur et s'était rapproché du jeune Tiger-222. L'aristocrate n'en menait pas large.

— Dîtes mon ami, parvint-il à prononcer, vous avez entendu ? C'était comme des bruits de pas qui fouleraient à peine le sol, non ?

— Je n'ai pas trop fait attention, répondit Tiger-222 à moitié endormi.

Squiiiz ! Ouuuuh !

— Et là ! s'exclama le Baron en se levant promptement ! Ne me dites pas que vous n'avez pas entendu ?!

Le tonnerre éclata de nouveau, ajoutant aux bruits mystérieux une teneur d'effroi qui sortit tiger-222 de sa torpeur.

— En effet, Monsieur le Baron, j'ai entendu. C'est très bizarre, dit-il. D'autant que nous sommes en terres bretonnes, pays des légendes celtiques, des korriganes, des fantômes, de l'Ankou, précisa Tiger-222 (presque) innocemment.

Le Baron s'apprêtait-il à nier ? Nous n'en saurons jamais rien car subitement son visage se figea en une expression de terreur pure, livide, la bouche grande ouverte, les yeux exorbités, les cheveux droits sur sa tête, s'écriant : « Là ! là ! là ! » en pointant du doigt le seuil de la bibliothèque.

En effet devant la porte se trouvait l'Ankou, une créature immonde, sorte de cadavre contrefait énorme et grotesque, telle une gorgone d'un autre âge. Face à l'insupportable, le Baron s'évanouit dans les bras de Tiger-222.

Aussitôt la Baronne (car c'était elle son visage couvert d'une crème de beauté, ses cheveux « embigoudinés » et portant une nuisette qui laissait dégouliner ses formes adipeuses) s'élança vers son pauvre mari. Notre jeune illustrateur s'empressa de se débarrasser de ce fardeau pour le remettre à la Baronne éplorée.

Ainsi naissent les grandes inspirations : devant cet homme et cette femme enlacés, à la laideur expressionniste, Tiger-222 venait de saisir l'essence du portrait qu'il réalisera pour les époux Castelfiel.

*Elie Darco et Cyril Carau*

<http://xpression.123.fr/>



Zali  
F. Falcam

Les Barbares

# Roland C. Wagner



Interview menée par **Thierry Santander**

## Interview de Roland Wagner

Thierry Santander



Dans ce numéro trois d'OutreMonde, nous avons le privilège de recevoir l'un des auteurs les plus prolifiques et passionnés du panorama de la Science-Fiction française : Roland C. Wagner.

Prix Rosny Aîné, prix Bob Morane, prix Ozone, grand prix de l'Imaginaire, sa carrière littéraire a été ponctuée par l'obtention de nombreux hommages issus de la critique et des lecteurs. A maintenant 46 ans, il continue avec une imagination et une verve intactes à évoquer ses visions du futur et de l'humanité, tout en menant en parallèle une carrière de parolier et chanteur au sein du groupe rock Brain Damage.

**Thierry Santander :** Bonjour Roland Wagner, et merci d'avoir accepté de répondre à nos questions. En premier lieu, voudriez vous nous évoquer votre actualité ?

**Roland Wagner :** L'année a commencé par la publication de *L.G.M.* aux éditions du Béalial'. Les deux premières parties du roman étaient parues en 2001 sous forme de deux fascicules chez un petit éditeur qui a mis la clef sous la porte avant de sortir la suite. On peut donc considérer que c'est un inédit. Il s'agit d'une uchronie où l'on a découvert des Martiens sur Mars en 1967, et où l'URSS s'est démocratisée sous Gorbatchev tandis que les États-Unis se délitaient peu à peu. Ensuite, il y a eu en avril la publication du neuvième volume des *Futurs Mystères de Paris*, *Mine de rien*, couplée avec la réédition du cinquième, *Tekrock*. *Mine de rien* marque une étape importante, non seulement dans le cadre de la série, mais aussi dans celui, plus vaste, de l'*Histoire d'un Futur* que je développe depuis une vingtaine d'années. Quant à *Tekrock*, c'est peut-être mon *Futur Mystère* préféré. Puis j'ai lu a réédité en juillet *Le Chant du Cosmos* et *La saison de la Sorcière*, et, aux dernières nouvelles, le deuxième marcherait très bien. Enfin, ActuSF doit publier ces jours-ci une petite plaquette avec les versions française et anglaise de « *H.P.L. (1890-1991)* », une nouvelle uchronique où Lovecraft vit jusqu'à cent un ans. Sinon, avec Brain Damage, nous venons de sortir notre deuxième album, *Visages sur l'écran* disponible uniquement par téléchargement — notamment sur le site de Jamendo: <http://www.jamendo.com/fr/album/2869/>

**T.S. :** Votre œuvre littéraire a commencé par une évocation extrêmement sombre d'un futur proche, quasi apocalyptique, pour se trouver ensuite un pendant et une suite dans la série des *Futurs Mystères de Paris*. Le ton de vos romans a changé pour devenir plus léger, moins sombre. Les notions d'espoir et d'optimisme sont-elles apparues dans vos œuvres par un hasard du style ou par volonté délibérée ?

**R.W. :** Par volonté délibérée. J'en avais assez d'entendre dire autour de moi que la SF française était noire, désespérée, dépressive, etc. Alors, j'ai décidé de prendre le contre-pied de tout ça. Je m'étais déjà bien entraîné en écrivant quelques aventures de *Blade & Baker* pour la collection SF



Thierry  
Santander  
Interview  
de Roland  
Wagner

Jimmy Guieu, mais c'est avec les *Futurs Mystères de Paris* que ma veine « optimiste » a vraiment décollé. J'ai mis mes inquiétudes de côté et j'ai décidé d'avoir foi dans l'avenir. Après tout, il y a un demi-siècle, beaucoup de gens craignaient que l'humanité allait s'autodétruire à coups de bombes nucléaires, et ce n'est toujours pas arrivé. La SF est un excellent outil de dénonciation des dangers qui nous menacent, mais elle peut également emprunter des voies plus utopiques, et décrire des univers futurs... disons « positifs », ou en tout cas pas forcément négatifs. D'ailleurs, mon optimisme est loin d'être béat, il suffit de lire *La Saison de la Sorcière* pour s'en rendre compte. Je continue à me préoccuper des menaces qui pèsent sur la liberté d'expression et l'avenir de l'humanité, mais il me semble que les traiter sur un mode plus léger est au moins aussi efficace que de donner dans la noirceur et le pessimisme.

**T.S. : Votre univers s'est façonné petit à petit, mais on voit se dessiner clairement l'architecture passionnante qui relit la plupart de vos œuvres, que ce soit temporellement ou à coup de personnages récurrents. L'avez-vous eu en tête dès le début de votre carrière ou est-ce une construction encore en cours ?**

**R.W. :** Le projet a changé en cours de route, pendant la période où ce n'étaient pas mes livres que j'écrivais. Et il continue à évoluer. J'ai saisi un fil il y a un quart de siècle et je le suis depuis. Je verrai bien où il va me mener.

**T.S. : Avez vous peur du mois de mai 2013<sup>1</sup> ou l'attendez vous avec impatience ?**

**R.W. :** Ni l'un, ni l'autre. J'aimerais bien que *Les Derniers Jours de mai* soit réédité à ce moment-là — de préférence au début du mois, on ne sait jamais...

**T.S. : Votre passé vous amène à des réflexions sur l'Algérie, que vous aviez le projet de concrétiser par une uchronie sur la période de ce qui est appelée pudiquement « événements » plutôt que « guerre » dans les livres d'Histoire. Une histoire qui continue d'ailleurs à toucher nos populations, et dont les cicatrices ne sont pas encore refermées. Où en est ce projet ?**

**R.W. :** Le projet est lancé et j'ai commencé à y travailler tout à fait sérieusement, après des lustres passés à le bricoler sans vraiment avancer. J'espérais obtenir une subvention du CNL<sup>2</sup>, mais celui-ci est désormais aux mains de l'UMP, qui ne veut bien évidemment pas entendre parler d'un projet aussi sulfureux. J'ai donc demandé à mes lecteurs de m'aider financièrement à écrire le roman. Ça n'a pas trop mal marché, puisque j'ai récolté 850 euros en trois mois. J'espère pouvoir publier le roman à l'automne prochain — chez L'Atalante, qui me semble le meilleur éditeur possible pour un tel projet.

**T.S. : La musique a une part importante dans votre vie, vous êtes chanteur dans un groupe depuis des années. Quelles réflexions vous inspirent les phénomènes actuels d'émissions télévisées mélangeant télé réalité, musique, radio crochet, et d'autres usages destinés à**

<sup>1</sup> Correspond à la date d'une forme d'apocalypse qui frappe la planète, et provoque par contre coup un renouveau au sein de l'humanité, dans l'œuvre de Roland Wagner.

<sup>2</sup> Centre National du Livre



Thierry  
Santander

Interview  
de Roland  
Wagner

**façonner des stars de A à Z ?**

**R.W. :** Je n'en pense pas grand chose, puisque je ne les regarde pas. Cela dit, il me semble que cette pseudo-culture de masse voulue par les grands médias et les majors de l'industrie culturelle est totalement déconnectée des réalités du moment. Certes, elle concerne encore beaucoup de gens, mais c'est avant tout un effet d'inertie. Il suffit par exemple de voir à quelle vitesse se développe la nébuleuse de la musique dite « libre » — c'est à dire non affiliée à la SACEM<sup>3</sup>.

**T.S. :** Vous avez fait vos premières armes dans le Fandom, et dans la défunte collection Fleuve Noir Anticipation dont votre plume a signé le dernier ouvrage. Ce monument de la SF avait une place unique dans le panorama littéraire français. Sa disparition a-t-elle laissé un vide dans la littérature populaire fantastique ?

**R.W. :** Je pense que oui. Anticipation était une institution. La plupart des auteurs qui ont marqué le genre en France - à l'exception de Philippe Curval et d'Emmanuel Jouanne - y ont publié au moins un livre. Le Fleuve Noir permettait aussi aux auteurs de publier beaucoup et d'avoir des revenus réguliers. Il suffit de voir comment le nombre de livres de SF française publiés chaque année a baissé depuis la mort d'Anticipation. Et puis, c'était du poche, pas cher, idéal pour faire ses premières armes. Aujourd'hui, les nouveaux auteurs commencent directement en grand format, avec des livres chers. Naturellement, les ventes s'en ressentent. Au Fleuve Noir, à la fin des années 1980, un premier roman se vendait sans problème entre 5000 et 8000 exemplaires. Très rares sont les premiers romans à atteindre de tels chiffres de nos jours. Cela dit, il me semble qu'Anticipation ne pouvait que disparaître car le mouvement qui a conduit à la diminution du nombre d'inédits en poche était inéluctable, puisque lié à des conditions socio-économiques qui dépassent de loin le marché de la SF.

**T.S. :** Regrettez-vous ce genre de collection ou pensez-vous que la multitude d'éditeurs actuels en sont les héritiers ?

**R.C.W. :** Je regrette Anticipation, oui, parce que, sans cette collection, je ne serais sans doute pas en train de répondre à cette interview. Maintenant, quant à savoir si les éditeurs actuels en sont les héritiers... J'ai bien envie de répondre non.

**T.S. :** Votre vision du monde présent est transcrite dans vos univers si proches du nôtre et pourtant si différents. Quand vous anéantissez le rêve américain, vous offrez une vision effrayante de l'effondrement du système en place pour laisser place à la terreur. Les changements sociaux et politiques, pour vous, doivent-ils systématiquement être douloureux ?

**R.W. :** Quand on change la société, il y a toujours des gens qui souffrent. En ce moment, ce sont les pauvres, les marginaux, les gens qui ne peuvent pas se défendre, qui s'en prennent plein la gueule pendant que les classes dirigeantes s'enrichissent comme elles ne se sont jamais enrichies au cours de l'Histoire humaine. Il y a donc clairement un problème de redistribution des richesses,

<sup>3</sup> Société des Auteurs, Compositeurs et Auteurs de Musique



Thierry Santander  
Interview de Roland Wagner

tant à l'intérieur de notre pays ou de l'Europe qu'au niveau mondial. Si ce problème n'est pas - au moins en partie - réglé par les différents pouvoirs en place dans les années à venir... eh bien, oui, ça sera douloureux ! Mais j'ai encore espoir que quelques personnes responsables sauront prendre les bonnes décisions à temps, plutôt que de faire plaisir à tel ou tel groupe de pression ou d'intérêts sans se soucier des conséquences sociales, environnementales, etc. ou de pression ou d'intérêts sans se soucier des conséquences sociales, environnementales, etc.

**T.S. : Dans un registre moins dramatique, vous n'avez jamais eu envie de vous tourner vers l'écriture de scénario pour le cinéma ou la télé? Manque de temps, de contacts, d'envie?**

**R.W. :** Ça ne me tente pas trop. Je sais que c'est nettement plus lucratif que d'écrire des romans, mais la nature même du travail, et les aléas annexes, me dissuadent d'essayer. Je ne dis pas que je ne collaborerais pas à un projet précis s'il s'en présentait un qui me branche. Le problème, c'est que je suis trop attaché au fait de pouvoir exercer un contrôle maximal sur mes créations. Quand un roman sort, c'est sous la forme exacte que j'ai voulue. Alors qu'un scénario constitue une base sur laquelle d'autres vont construire quelque chose. Or je suis un solitaire, je n'ai pas l'habitude de collaborer — à part pour la musique, mais c'est différent : avec les autres membres de Brain Damage, nous sommes sur la même longueur d'ondes.

**T.S. :** L'arrivée et la démocratisation d'Internet ont bouleversé de nombreux usages dans la société, et son espace fait l'objet de nombreuses luttes dont les enjeux sont souvent économiques. Une des conséquences de ces luttes a été le vote de la loi DADVSI<sup>4</sup>, si controversée, ainsi que le débat sur la licence globale, et tout cela dans des conditions assez atypiques. C'est aussi désormais un enjeu électoral vu le positionnement de certains candidats à la présidentielle. Vous êtes artiste et auteur, et vivez des revenus issus de la commercialisation de vos œuvres, vous êtes donc forcément concerné. Qui plus est, vous êtes un internaute impliqué dans de nombreux forums, blogs, et sites, et vous avez mis à disposition certaines de vos premières œuvres sur le net gracieusement. Que vous inspire tout cela ? Quelle est votre position dans ce débat ?

**R.W. :** Les industriels du disque et la SACEM refusent de voir que leur modèle économique est condamné, ou du moins qu'il ne régnera plus jamais sans partage sur l'industrie de la musique. Il y a bien plus à gagner en laissant les gens télécharger tout ce qu'ils veulent qu'à leur envoyer la police. Cela dit, il est clair que ce qui inquiète les majors, c'est que le public ne télécharge pas les « bons » artistes, ceux dont elles ont décidé qu'ils devaient être mis en avant. Elles craignent que la culture puisse circuler librement sur toute la planète, et d'en perdre le contrôle au niveau des masses. Aujourd'hui, n'importe qui peut réaliser un album, le mettre en ligne et aller à la rencontre du public — ou, du moins, d'une partie du public. C'était impensable il y a vingt ans. Ça explique pourquoi la SACEM continue à interdire à ses sociétaires de diffuser librement leur musique, sinon sur leur propre site et en assortissant cette diffusion de conditions si draconiennes que ça en devient risible. Pendant ce temps, les artistes « libres » profitent pleinement des nouvelles possibilités offertes par le web pour se faire connaître. Bon, d'accord, ces derniers ne roulent pas sur l'or, loin de là. Mais il faut bien avoir conscience que la plupart des gens qui sont à la SACEM ne touchent que des clopinettes, puisque tout ce qui rapporte du fric, des passages en radio au produit des taxes sur les

4 *Projet de loi relatif au Droit d'Auteur et aux Droits Voisins dans la Société de l'Information*



Thierry  
Santander

Interview  
de Roland  
Wagner

CD, DVD, disques durs, baladeurs numériques, etc., est trusté par les gros vendeurs. Ça me fout franchement les boules de penser que, si j'achète un nouveau disque dur, je vais indirectement filer du fric à Johnny ou à Barbelivien. Je préférerais que ce pognon aille à de jeunes artistes inconnus, ou à des petits groupes pleins de talent, mais je n'ai pas voix au chapitre, pas plus que les autres « consommateurs ».

**T.S. : Que pensez vous des web revues comme OutreMonde ?**

**R.W. :** Qu'elles ont pris le relais des fanzines de naguère et que c'est très bien.

**T.S. :** Merci d'avoir répondu à nos questions, Roland, et à bientôt au détour d'un livre ou du net.

\*\*\*



Thierry  
Santander  
Interview  
de Roland  
Wagner

## Bibliographie de Roland C. Wagner :

### Romans

- *Le serpent d'angoisse* [Prix Rosny Aîné 1988], Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n°1585, octobre 1987
- *Un ange s'est pendu*, Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n°1614, mars 1988
- *Poupée aux yeux morts* [Prix Rosny Aîné 1989],  
Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n°s 1649, 1654 & 1659, octobre, novembre & décembre 1988  
Ed. Fleuve Noir, coll. «SF Métal» n° 38, avril 1998  
Ed. Livre de poche, coll. «SF» n°7239, mars 2002
- *Le paysage déchiré*, Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n°1678, mars 1989
- *Les derniers jours de mai*, Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n°1695 & 1702, juin & juillet 1989
- *Les Psychopompes de Klash*  
Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n°1733, janvier 1990 (sous le pseudonyme de Red Deff)  
Ed. Mnémos, coll. «Science-Fiction» n°23, septembre 1997  
Ed. Mnémos, coll. «Icares Science-fiction», février 2004 (in «Aventuriers des étoiles»)
- *Images rémanentes*, Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n° 1770 & 1787, juillet & novembre 1990
- *La Sinsé gravite au 21*  
Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n° 1806 & 1825, février & juin 1991 (sous le pseudonyme de Red Deff)  
Ed. Nestiveqnen, coll. «Horizons Futurs» n° 1, décembre 1998
- *Cette crédille qui nous ronge*, Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n° 1847, novembre 1991
- *La Balle du Néant* [Grand Prix de l'Imaginaire 1999],  
Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n° 1988, septembre 1996  
Ed. Fleuve Noir, novembre 1998 [couplé avec Les Ravisseurs Quantiques]  
Ed. de L'Atalante, mai 2002 [suivi de «S'il n'était vivant»]
- *Les Ravisseurs Quantiques* [Grand Prix de l'Imaginaire 1999],  
Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation» n° 1998, décembre 1996  
Ed. Fleuve Noir, novembre 1998 [couplé avec La Balle du Néant]  
Ed. de L'Atalante, mai 2002 [suivi de «Le réveil du parasite»]
- *Le Nombriel du Monde*,  
DLM Éditions, coll. «Agence Arkham» n° 2, janvier 1997  
Ed. Naturellement, 2000
- *L'Odyssée de l'Espèce* [Prix Rosny Aîné 1998, Prix Ozone 1998, Grand Prix de l'Imaginaire 1999],  
Ed. Fleuve Noir, coll. «Anticipation», n° 2001, février 1997  
Ed. Fleuve Noir, novembre 1998. Couverture  
Ed. de L'Atalante, mai 2002 [suivi de «Recristallisation»]
- *L'Aube incertaine* [Grand Prix de l'Imaginaire 1999],  
Ed. Fleuve Noir, coll. «SF Métal» n° 15, septembre 1997  
Ed. Fleuve Noir, novembre 1998  
Ed. de L'Atalante, avril 2003 [suivi de «Honoré a disparu»]
- *Le Chant du Cosmos*,  
Librairie l'Atalante, coll. «Bibliothèque de l'Évasion», février 1999  
Ed. J'ai lu, coll. «Science-Fiction» n° 8069, juillet 2006
- *Par la noirceur des étoiles brisées*,  
En feuilleton in : Bifrost à partir du n° 13 (mai 1999).  
Ed. Mnémos, coll. «Icares Science-fiction», février 2004 (In «Aventuriers des étoiles»)
- *Tekrock*,  
Ed. Fleuve Noir, juin 1999  
Ed. de l'Atalante, avril 2006. [suivi de «Pot smokers from outer space»]
- *Le Pacte des esclavagistes* (MACNO), Ed. Baleine, janvier 2000 [En collaboration avec Rémy Gallart]
- *Tøøns* Prix Ozone 2001], Ed. Fleuve Noir, avril 2000

- *L.G.M.*,  
Onyx, juin à décembre 2001  
Ed. du Béalial', février 2006
- *Babaluma*, Ed. de l'Atalante, mai 2002
- *Kali Yuga*, Ed. de l'Atalante, avril 2003
- *La Saison de la Sorcière* [Prix Bob Morane 2004],  
Ed. J' Ai Lu, coll. «Millénaires» n° 6080, octobre 2003  
Ed. J' Ai Lu, coll. «Science-Fiction» n° 8071, juillet 2006
- *Le temps du voyage*, Ed. de l'Atalante, février 2005
- *Pax Americana*, Ed. du Rocher, novembre 2005
- *Mine de rien*, Ed. de l'Atalante, avril 2006
- *H.P.L. (1890-1991)*, Ed. Les Trois Souhaits, juillet 2006

**Rendez-vous sur la page officielle de Roland C. Wagner pour consulter la liste de ses :**

- Recueils, anthologies & omnibus
- Nouvelles
- Pastiches, parodies & texticules
- Traductions

<http://www.noosfere.com/heberg/rcw/biblio.htm/>

■ ■ ■



Thierry  
Santander

Interview  
de Roland  
Wagner

# La dernière chevauchée des immortels



Texte : **Eric Gilard**  
Illustration : **Bernie**

### Armand-Hubert Croqueplume, Baron de Castelfiel, reçoit Eric Gilard...

Eric Gilard, au sommet du promontoire qui dominait la ferme, étudiait, avec des jumelles, le remue-ménage ubuesque auquel un certain Baron n'était pas étranger.

Agé de trente-six ans, patron d'une petite entreprise de conseil en informatique, il était précautionneux et n'aimait pas se lancer dans une quelconque aventure sans en avoir pesé les tenants et les aboutissants. C'est pour cela qu'avant d'accepter l'invitation des époux Castelfiel, il prenait soin d'observer dans quel guêpier il risquait de tomber.

Vénération des écrivains comme Zola, Flaubert, Laclos, Baudelaire, Gracq, Dostoïevski, Herbert, Tolkien, Howard, Moorcock, Banks, Ayerthal, Mauméjean, Mac Master Bujold et Mac Caffrey, Eric avait depuis toujours éprouvé le désir de devenir écrivain. Si au début il écrivait de façon compulsive, frénétique, il avait fini par en perdre le goût.

Pourtant son besoin de coucher des histoires sur papier reste fort à ce jour. Souvent la trame lui vient en dormant : il se réveille, comme illuminé, note ses idées et se rendort. Dès son réveil, il écrit la chute et y avance pas à pas.

Mais ce qu'il voyait se dérouler sous ses yeux n'avait rien d'un rêve pour ses confrères auteurs et illustrateurs participants à l'*Univers III* d'OutreMonde.

Devant lui le Baron se livrait à de nouvelles humiliations envers ses invités. Il jouait du sifflet, agitant ses bras en tout sens et beuglant des ordres. Quant à la Baronne, tout à son délire télévisuel, lorsqu'elle ne se livrait pas à de nouveaux essais de séduction auprès des jeunes auteurs, semblait prendre plaisir à maltraiter les animaux de la ferme qu'elle avait libéré de leur enclos.

Eric vit rouge soudain... il ne lui en fallut guère plus pour jauger de la situation et se décider. Car cet auteur, également connu sous le pseudonyme d'Esau Cairn sur le Web, supportait difficilement la bêtise, l'injustice et surtout le manque d'humour. Il posa d'un geste précis les jumelles au sol, enfourna sa peau « *d'homme le plus fort du monde* » et descendit vers la ferme pour aller expliquer un minimum de savoir-vivre au Baron. Ses poings énormes semblaient frémir de plaisir à l'idée de tâter d'une mâchoire aristocratique.

Lorsqu'il parvint en vue de la cour où s'étaient rassemblés les participants et les époux Castelfiel pour faire une photo de groupe avant leur départ, le Baron le vit et scandant sa réplique de nombreux coups de sifflets, il lui lança :

— Tiens donc ! Mais voici monsieur Gilard qui nous fait enfin l'honneur de répondre à l'invitation ! Il semblerait qu'après avoir du retard vous poursuivez depuis vos premiers essais de publication !

Eric gronda, l'œil froid, marchant à grands pas, mais le Baron n'en continua pas moins :

— Je n'ai plus le temps de m'occuper de vous, de toute façon il n'y a pas grand-chose à dire... Vous avez achevé un roman en 1996 et après avoir essuyé nombres de refus auprès des maisons d'éditions, vous êtes parvenus à en faire publier un extrait dans *Comme ça et autrement*, puis un an plus tard dans *Le jardin d'essai* numéro 7, mais ça vous ne le saviez pas même ! Quant à votre dernier ouvrage, vous avez tenté de faire éditer le prologue mais il était trop proche de l'actualité et « trop ambitieux comme projet » selon vos propres mots. Si avec tout cela, il reste encore des gens soucieux de vos écrits, ils iront sur Argemnios (section partage/clin d'œil et fan-fic) pour lire *Le Lai de Finnellil*, mais je ne leur conseille pas de...

De façon surprenante, Armand Hubert s'arrêta soudain. Eric s'était placé face à lui et le regardait d'une manière qui fit frissonner le Baron imbu de sa personne. Une cruelle détermination, un abîme de violence se reflétait dans les yeux d'Eric. Et c'était bien de la peur que ressentait



Eric Gilard

La dernière chevauchée des immortels



Eric  
Gilard

La dernière  
chevauchée  
des immortels

Castelfiel. L'instant se mua en silence et en attente palpable et Eric n'aurait eut qu'un geste à faire pour que le Baron déguerpisse aussitôt. Lentement, il articula :

— Faites leur des excuses.

D'un coup de tête, il désigna les participants à l'*Univers III*. Contre toute attente, le Baron se montra regonflé d'orgueil et répondit :

— Allons ! Non ! Je n'ai rien à me faire pardonner, il est encore trop beau que...

Mais la fin de sa phrase se changea en râle alors que Eric le saisissait par le col et d'une force surhumaine lui faisait quitter le sol.

Si jusqu'à présent le Baron avait survécu à une foule en délire, une horde d'huissiers, un sanglier libidineux et même un iceberg ivre, face à Eric «Esau Cairn» Gilard, il connaissait l'instant suprême de sa vie ; les poings d'Esau lui martelèrent son aristocratique profil avec une sorte de tendresse révolutionnaire, celle qui animait Marat ou Robespierre à l'encontre du gros Capet !

Et le Baron perdit connaissance...

*Elie Darco et Cyril Carau*

## La dernière chevauchée des immortels

Eric Gilard

Les deux soleils jouaient à cache-cache derrière la chaîne montagneuse. Sous leurs lumières rasantes, celle-ci se teintait d'orange à une extrémité, et de pourpre à l'autre, les deux nuances se fondant agréablement à l'œil, au centre du croissant neigeux. Les versants abrupts jetaient le feu mordoré de leurs facettes glacées, engloutis dans leur immuable sommeil reptilien. Au pied du monstre endormi, les contreforts escarpés se mouchetaient de bulles éphémères, comme gonflées, puis balayées par le vent. Elles s'épanouissaient en rangs serrés, avant de s'évanouir, et de refleurir, toujours plus loin des premières pentes.

Les explosions se rapprochaient, trop vite. L'artillerie ne parvenait pas à enrayer l'assaut. Cyrus risqua un regard hors de son trou. Ni réflexe ni panique, son acte était seulement stupide, mais il ne se fiait plus qu'à moitié aux données tactiques affichées sur la visière semi-opaque de son neurocasque. Il savait, comme les autres vétérans, que les blancs-becs de l'état-major n'hésiteraient pas à censurer les informations en provenance de tous les postes de combat, au mépris des vies ainsi risquées, pour ne pas compromettre leur foutue stratégie.

La situation n'était pas brillante ; les troupes shadivariennes s'ancraient fermement sur leurs positions, pourtant les bastions avancés ne pourraient plus résister bien longtemps à la vigueur de l'assaut. Les phalanges héraclides enfonçaient leurs coins de flammes incandescentes dans la muraille défensive. *Erreur ! erreur !* pesta intérieurement Cyrus en armant ses cyberprothèses. Les imposants manchons articulés enveloppèrent ses poings serrés, tandis que des canons aux formes variées mais sinistres, se déployaient en corolles autour de ses avant-bras. Il maudit une dernière fois le général-héréditaire obtus, responsable de ce monumental gâchis, serra les dents à la pensée de la médaille qui sanctionnerait son inaptitude au commandement, abaissa sa visière, regretta le bon petit bombardement au plasma qui aurait sauvé la vie de beaucoup de valeureux Immortels et jaillit en hurlant. Il traversa la ligne de front, poings dressés vers l'ennemi, crachant la mort à une cadence infernale. Le niveau de ses réserves d'énergie s'affichait en dessous de son champ de vision, ses probabilités de survie également, en chute vertigineuse. Il obliqua, réduisit de moitié sa puissance de feu, et ordonna aux troupes de se replier sous un déluge de plasma.

Comme un seul homme, les Immortels surgirent, et la terre s'embrasa. La chaleur, perceptible malgré leur armure de ténèbres, était suffocante. Cyrus contrôlait la retraite des unités. Il avait anticipé le mouvement en trident-glaive des Hoplites héraclides. Les premiers centaures incendiaient les avant-postes fortifiés, arasant la plaine, avant le déferlement brutal des phalanges. S'il n'y prenait garde, il serait calciné par les traits ardents. Cyrus se replia, à l'abri d'une structure défensive abandonnée, souleva un mantelet, jaugea l'avancée



Eric Gilard

La dernière chevauchée des immortels

ennemie, et requit le soutien des scorpions. Il fallait couvrir la retraite, de crainte qu'elle ne se muât en débâcle.

Les dards mortels le survolèrent en sifflant, érigeant un rempart de feu entre les deux armées. Les premières lignes héraclides furent vaporisées, malgré leurs cuirasses. Cyrus pulvérisa les survivants, épuisant ses réserves de nanogrenades à pulsion. Les Immortels avaient toujours prélevé un lourd tribut, quel que soit le sort des armes ; les héraclides pleureraient amèrement leur victoire du jour. Nombreux seraient les braves qui reviendraient sur leur hoplon.

Cyrus quitta son refuge, à reculons, fauchant les combattants éblouis qui perçaient le rideau de feu. Il dut renoncer, faute de munition, et sous la contrainte du nombre. Il se dirigeait par bonds vers la forteresse retranchée défendue par les troupes régulières, lorsqu'un Hoplite, le pectoral lacéré d'un glacis de zébrures fumantes, tête nue, défiguré par un rictus de haine et de souffrance, se rua sur lui, le plaquant au sol. Cyrus se cambra, tentant de briser l'étau qui le broyait inexorablement. Il abattit ses poings, tels deux marteaux inutiles. L'héraclide enivré par le combat, mû par les lambeaux de son armure qui lui injectait des stimulants contre la douleur, étranglait, avec une joie démente, l'Immortel impuissant. Doucement, luttant contre l'engourdissement, sourd au sang qui lui martelait les tempes, Cyrus dégagea sa vibrolame. Un effort ultime, et il transperça le thorax de son ennemi, répandant ses entrailles. Il repoussa le cadavre et reprit son souffle. Massant sa gorge endolorie, Cyrus vérifia sur son écran que l'assaillant avait été seul. Un autre duel lui eût été fatal.



Cyrus franchit la première enceinte des fortifications. Les Immortels s'étaient regroupés à l'écart, trop peu nombreux. Peu coutumiers des retraites, ils avaient épuisé leurs réserves énergétiques avant d'abandonner le champ de bataille. Engagés dans un combat de terrain contre un adversaire puissamment armé, les Immortels, ces fugitifs fantômes, francs-tireurs redoutés, n'avaient pu manœuvrer comme à leur habitude, servants insaisissables des coups de main assassins. Si l'incurie du commandement les avait décimés aussi sûrement

Eric Gilard  
La dernière chevauchée des immortels



Eric  
Gilard

La dernière  
chevauchée  
des immortels

que les pièces lourdes des Hoplites, il leur avait épargné l'anéantissement total, leur ayant refusé l'équipement supplémentaire, sollicité pour tenir leurs positions. Les Immortels rongeaient leur frein, allongés nonchalamment ; leur indolence uniquement démentie par les tisons rougeoyants de leurs regards embrasés. Honteux de leur défaite, ulcérés par les ordres mesurés et cauteleux qui les avaient sacrifiés sous le feu brûlant des héraclides, leur rancœur s'envenimait, alimentée par les dépouilles des absents. Cyrus les vit et comprit. L'honneur bafoué des guerriers hurlait sa rage. L'orgueil des Immortels se révoltait. Il repoussait la boue, les palissades, les remparts des casemates. Il clamait sa soif de combat, sa frustration. Cyrus entendit ce cri, et sut, qu'inextinguible, il ne s'apaiserait que dans le sang, leur sang outragé, versé pour le royaume. Les commandos de la mort du Shadivar exigeaient leur privilège, l'héroïsme.

Les Immortels se dirigèrent vers l'armurerie, indifférents aux explosions qui éclosaient dans la citadelle. Nul ne tenta de les arrêter, ou de s'enquérir de leurs intentions. Vaincus, ils traversèrent la cour d'honneur, ombres perdues dans les fumerolles des incendies. Les visières baissées réfléchissaient les gerbes de flammes. Ils changèrent les chargeurs vides de leurs cyberprothèses, remplacèrent les éléments endommagés de leurs équipements. Cyrus inspecta les drones d'assaut, les sphinx, vérifiant l'alimentation des sustenseurs de vol, la charge des canons, l'armement des missiles. Son regard caressa amoureusement les encolures puissantes, les crinières d'or rutilant, les gueules de lions farouches ouvertes sur des redoutables lasers à impulsion. Les machines resplendissaient, parant d'éclatants atours les faux acérées de leur arsenal funeste.



Deux par sphinx, les Immortels prirent leur envol, émergeant lentement de la pénombre des magasins. Cyrus vérifia que les scorpions pilonnaient toujours les positions avancées de l'ennemi. Le fracas de l'artillerie couvrirait leur approche foudroyante. Cent cinquante monstres de métal hérissé, bardés de champs de force destructeurs, chevauchés par trois cents guerriers avides de vengeance, jaillirent des murs en une vague compacte. Ils fondirent sur les Hoplites incrédules, disséminés sur la plaine, rassemblant leurs morts ; trois cents

héros indomptables, et de leur équipée sanglante, au crépuscule, un seul revint, solitaire, l'âme brisée en autant de fragments qu'il avait perdu de compagnons.

Ainsi réapparut Cyrus, le Dernier des Immortels. Chancelant, harassé, il se présenta devant les portes pesantes de la citadelle, et, d'un pas mesuré mais martial, le combattant indomptable offrit le spectacle de la bravoure de ses pairs, aux premiers rayons des soleils levants, absorbés par les débris de son armure de nuit. Les troupes régulières du Shadivar lui offrirent spontanément le triomphe d'une double haie d'honneur, car Cyrus, l'atman des Immortels, premier parmi les guerriers, portait fièrement, tête haute, poitrine gonflée, l'orgueil des siens, les souvenirs des hauts faits, lui, le Dernier des Immortels. Cyrus reçut les honneurs militaires pour les morts, gisant derrière lui dans une dernière étreinte avec la camarade. Il parvint au pied du pavois sous lequel l'attendait le général-héréditaire, commandant la place.

— Salut à toi, Cyrus, atman des Immortels. Pourquoi reviens-tu seul ? l'interrogea le chef d'état-major, alarmé par l'éclat sombre des prunelles du héros et l'accueil respectueux de ses propres troupes.

— Salut à toi, Meptûr, général-héréditaire, fils d'Enkil. Le Lumineux fut notre guide, et en vérité, nous fûmes son bras, entama sentencieusement Cyrus, campant fermement ses pieds dans le sol meuble.

Chacun comprit qu'il commençait un long discours, et les plus avertis frissonnèrent involontairement ; les présages étaient inquiétants.

— Hier, les soleils se sont couchés sur notre déshonneur. Des valeureux Immortels, la multitude avait ruisselé en perles de chair sur les plaines de ce monde étranger. L'un après l'autre, ils ont été vaincus, ni par un adversaire plus vaillant, ni par un courage supérieur, mais par des ordres ineptes. Tes ordres ! Meptûr ! cracha Cyrus, dressant son bras justicier vers le général-héréditaire, épouvanté par ces prémices. Trois cents franchirent ces murs, après une honteuse retraite dont leur ferveur guerrière n'a pu amoindrir la souillure. Tous ! vous n'osiez nous regarder, rugit Cyrus, balayant de son poing armé la foule muette, dont les premiers rangs reculèrent instinctivement, bousculant leurs voisins. Nous, les Immortels, nous étions remisés à l'ombre des courtines, raila amèrement Cyrus. Glorieux, nous étions encensés, défaits, vous nous ignoriez. Alors, nous partîmes laver l'affront, à notre manière, avec nos armes cette fois.

Cyrus, s'abîma dans un songe, le bras toujours dressé, la masse des soldats n'osait briser sa douleur.

— Nous atteignîmes le champ de notre martyr. L'armée héraclide dispersée ne put reformer les phalanges, nous l'avons exterminée, ravagé son camp, détruit son équipage, atomisé son artillerie ! N'entendez-vous pas le silence des canons ? Il n'y a plus aucun Hoplite sur ce monde ; les Immortels ont sauvé cette misérable colonie. Le Shadivar peut louer notre courage, les héros sont morts. Tous ont péri, moi seul, leur atman, ai survécu, car notre honneur, s'il est sans tâche, n'a pas encore recouvert son éclat insolent.

La lassitude et l'amertume semblèrent, l'ombre d'un battement de cœur, avoir raison de Cyrus. Il haussa les épaules, chassant les nausées qui l'assaillaient, et dévisagea Meptûr, le général-héréditaire.

— Meptûr, les Immortels ne connaîtront point le repos ; leurs spectres erreront sur la

Eric  
Gilard  
La dernière  
chevauchée  
des immortels

plaine tant que tu vivras, ta mort seule apaisera leurs âmes, avertit sentencieusement Cyrus, avant que la tête du général-héréditaire ne roule dans la poussière, au pied de sa garde ébahie.

Cyrus profita de la confusion. Il figea d'un geste péremptoire le mouvement des soldats les plus vifs qui abaissaient leurs armes dans sa direction. Il tomba à genoux et, se précipitant sur sa vibrolame nue, s'écria :

— Hors du fracas des batailles, seul un Immortel peut tuer un Immortel !

...



Eric  
Gilard

La dernière  
chevauchée  
des immortels

**Armand-Hubert Croqueplume, Baron de Castelfiel, reçoit Bernie...**

Quelque part près de Nantes... Abandonnant un moment la réalisation de ses opus graphiques 3D, Bernie s'assit dans un fauteuil et déplaça l'*Ouest France*. Entre les actualités nationales et celles de sa région, il s'attarda un instant aux rubriques art et spectacle. Il était né à Paris où il vécut longtemps. Et pendant plus de quarante ans, Bernie avait œuvré dans le monde du spectacle tour à tour décorateur, éclairagiste, régisseur, avant d'être scénographe. S'il n'avait pas eu l'occasion de tenter l'expérience d'être metteur en scène, à présent c'était bien la démarche qu'il suivait au moment de créer une illustration.

Il lut quelques articles. Puis alors qu'il jetait un œil rapide à la rubrique des faits divers, le téléphone sonna. Grognant à l'adresse de l'élément perturbateur, ne faisant ainsi pas mentir son entourage qui voyait dans son prénom signifiant « ours » en allemand l'image même de son caractère, il décrocha. Au bout du fil, une voix sifflante entrecoupée de râles et de bip de machines en fonction, lui parlait mais il n'en discerna que quelques mots :

— ...Pas même venu !... Honteux !... Juste à côté... faire un effort... à votre âge... dessiner des bonhommes... frayer avec des auteurs naïfs sans talent... Peuh ! ... visiter votre site Internet... modélisation... architecture... spolier Monnet... outils 3D... Honteux !

Croyant à quelques farces ou œuvres de détraqués, Bernie n'écouta pas plus et raccrocha au nez de l'inconnu avant de reprendre sa lecture. Pourtant, il en avait saisi assez pour qu'en un instant ses yeux s'arrêtent sur l'un des articles des faits divers. Partant d'un grand éclat de rire, jetant un œil sur le téléphone et riant à nouveau, Bernie en fit lecture à voix haute, pour goûter davantage à la plaisanterie :

— *« Vendredi dernier, une petite ferme isolée de Bretagne servant de gîte et de location de vacances fut le théâtre de bien étranges événements. Selon les habitants du plus proche village, il émanait sans cesse de la ferme des bruits de disputes, des hurlements, des coups de sifflets et si certains, soucieux de l'ordre public, s'étaient avancés pour juger de toute cette agitation, ils avaient été refoulés aux portes de celle-ci par un étrange aristocrate menaçant. L'homme n'était pas connu des forces de polices mais le retranchement apparent des occupants de la ferme inquiétait les villageois et les paysans des alentours. Monsieur René Dantec, chasseur, a notamment rapporté avoir surpris près d'un menhir dans les bois communaux, un insolite rituel qu'il juge maintenant satanique à la manière dont ses chiens ont réagi à l'encontre de l'instigatrice du rituel, une imposante femme parlant une langue étrangère.*

» Pourtant le plus étonnant, fut encore l'épilogue de ces faits, vendredi donc, la gendarmerie et le SAMU, prévenus par un appel anonyme, se sont rendus sur les lieux pour secourir, le loueur de la ferme. Celui-ci avait semble-t-il été grandement molesté, ayant perdu de nombreuses dents, portant des traces de coups au visage, des marques sur le cou et lorsque les gendarmes interrogèrent les autres occupants de la ferme, ils ne parvinrent qu'à obtenir une description sommaire de l'agresseur que ceux-là appelaient « Esau Cairn, l'homme le plus fort du monde ». Peu convaincus, les gendarmes, s'apprêtaient à conduire l'ensemble des occupants de la ferme pour interrogatoire, lorsque soudain une horde d'huissiers, d'avocats et de messieurs inquiétants prit la ferme d'assaut, réclamant la tête du « Baron ». Ce Baron, n'était autre que la victime, Armand Hubert Croqueplume, Baron de Castelfiel, qui fut conduit sous bonne escorte à l'hôpital. L'établissement hospitalier a dû doubler la surveillance de sa chambre, mais il semble que nombre de créanciers ont tout de même réussi à venir troubler son rétablissement. Ni le Baron ni son épouse n'ont donné d'indication sur l'identité de l'agresseur et celui-ci court donc toujours.

Eric  
Gilard  
La dernière  
chevauchée  
des immortels

Quant aux autres occupants de la ferme, ils ont rapidement quitté les lieux et les gendarmes demandent instamment à toute personne ayant des informations sur la secte « OutreMonde » de se faire connaître dans les plus bref délais... »

C'était donc le Baron qui venait de l'appeler au téléphone ! Et Bernie marmonna en ricanant :  
— J'ai bien fait de rester tranquillement chez moi plutôt que d'accepter l'invitation ! Mais rien que pour le baisser de rideau de cette drôle d'aventure j'aurais aimé être là... Quel diable d'homme ce Castelfiel. Il n'en démord jamais. Quoique maintenant qu'il a perdu toutes ses dents...

*Elie Darco et Cyril Carau*

<http://bm3d.free.fr/>



Eric  
Gilard

La dernière  
chevauchée  
des immortels



# L'en-deça



Texte : Cyril Carac  
Illustration : Alain Mathiot

## L'en-deça

Cyril Carau

à Elodie,

La désolation dégoulinait de tous les pores de l'abîme.

Conséquence d'un infini malade qui dégueulait les maux de tous les univers, la corruption suintait miasmes, crachats, sanie, bubons éclatés. D'atmosphère point, sinon un bouillonnement permanent. Là, repos, respiration, espoir n'avaient plus de sens. Plissures sur toute lumière, le paysage s'étendait en un entremêlement de spirales. Aucune logique ne semblait gouverner l'architecture visible. Les mouvements ne suivaient aucune rythmique. Aucun centre de rotation, aucune source aux rivières en fusion, aucune intelligence organisatrice, sinon celle d'une géométrie spectrale — le chaos seul orchestrait l'horreur s'ajoutant à l'horreur.

Parfois, une explosion perçait le concert ininterrompu des hurlements, du fracas des éléments. De près comme de loin, dans une continuité fractale, aux échelles différentes, les contrées s'offraient à ce bouleversement. Toutes les laideurs ; un environnement fait d'agressions constantes où la fange se répandait en un rayonnement de noirceur. Pourtant, dans ce chancellement permanent, on pouvait observer quelque chose de fixe. Enkysté ou cloué importait peu. Du tréfonds au firmament, par morceaux empilés, dans une algèbre qui perdait son latin, une racine transperçait de ses ramifications vermiformes l'immensité de ce pandémonium. En amplifiant l'observation, on remarquait que des points noirs bourdonnaient tout autour et semblaient lui assurer sa cohésion. Ce qui la constituait, en avançant d'autant plus près, finissait par glacer d'effroi. Des silhouettes, des échos, des visages parfois, comme un cimetière qui prendrait subitement vie... mais une vie mortifère, amputée, putride, traîtresse, douloureuse. Cette *racine* était l'âme de tous les damnés.

En cet absolu gris cendre ou flamme sang, noir d'épouvante ou blanc de néant, pas de rémission ; chacun y était le phénix de sa propre agonie. La vérité des corps n'avait plus cours ; les poumons carbonisés ne respiraient pas... les organes martyrisés ne fonctionnaient pas... le sperme était stérile et les ovaires moisis... les yeux ne voyaient pas, les tympanes n'entendaient pas, l'épiderme ne ressentait pas : tout n'était qu'une seule et même vision, une seule et même audition, une seule et même odeur, enrobés dans le même et unique toucher — l'Enfer, l'éternel châtement.

Parfois, dans une anfractuosité de cette *racine* démente croupissait un Tantale. Damné pareil à une statue de pierre broyée, de stagnation de nuit. Les bras en avant vers une impossible rédemption. Dans la confusion des brûlures éclatées, des morceaux de seins perçaient à la surface. Comme un lac de supplices. Immense. Démesuré dans tous les excès. En lequel flottait l'empreinte d'un astre souillé... et dont l'éclat morne accentuait le pathétique du cercle des maux.



Cyril  
Carau

L'en-deça



Cyril  
Carau

L'en-deça

Ainsi l'En-deça résonnait comme le point de superposition de tous les mondes. Le chaos foisonnant où hybrides et mixités, mélange et asservissement se recoupaient dans la violence. Point de normalité aux faits de l'horreur. La chute des âmes apparaissait consécutive au trop-plein d'une « noirceur » provoquée avant le temps, avant la mort.

Quand une tumeur commençait à se décoller, assez rapidement, un des points noirs, gardien obscur, l'enfonçait d'un coup de lance ou de griffes. Pour le malheureux, nulle liberté ou différenciation n'était permise.

Continuellement.

La damnation.

■ ■ ■

Les spasmes le déchiraient en morceaux, réduisaient en bouillie sa chair, le propulsaient dans une douleur glacée, le balançait dans une cuve d'acide, consumant ses nerfs à vif ! Une bile noire s'expulsait de sa bouche, attaquait ses gencives, emportait ses dents, lui maquillant le visage d'une croûte infecte... son odeur ! Chaque expectoration, perçant cet antre de monstruosité, était suivie d'un semblant de conscience ; le damné s'apercevait qu'il vomissait de la sanie — le sang de son corps avançant dans la décomposition ! Il pourrissait de l'intérieur de cette fausse vie, tandis que des tourments implacables engloutissaient cette réminiscence de raison... abolissant toute réflexion... ne le distanciant plus du monde des Affres, des autres damnés en lui ! Car il s'agissait bien d'un mensonge de plus qui le submergeait dans les indicibles ténèbres. Envahi par cet oubli de la séparation, son être tout entier était concassé dans le Mal... le Mal Inimaginable, Absolu, Infernal !

Et le temps - Chronos impitoyable -, se réifiant dans ce cycle de destruction, lui faisait le don d'une impossibilité physique : une torture lancinante qui ne lancinait pas, mais transperçait sans s'arrêter... un écartèlement qui s'étendait au-delà des membres arrachés !

Pas même un corps entier, à peine une déjection de souffrance, le damné n'était rien d'autre. Et pourtant...

*John Mortain. Je suis John Mortain.*

Quelque part dans le marasme de ses maux, après une insondable durée, une pensée vint à prendre forme.

A l'évocation de ces mots, ce résidu mortifié sentit s'amenuiser la chaîne qui le liait aux autres damnés. Il pensa de nouveau à ces sons étranges : Djon-mor-tène et il les associait, sans véritablement savoir comment, à un « Je » qui renverrait à... lui-même ! Il recommença. Je suis John Mortain... les réitérant avec force, les remémorant comme une chose rare, les savourant avec vigueur, avec délice, encore, encore, encore et encore... oui, jusqu'à les prononcer dans ses cris de douleur. *JE SUIS JOHN MORTAIN.* Ce rebut de damné, peu à peu reconstitué, affirmait bien plus que son identité, que son nom ; il vivait, dans l'impossible, son irréductibilité d'homme. Comme empreint d'une sagesse rebelle, il niait son caractère anonyme et sa nullité dans l'En-deça. Fait sans précédent, fou et sublime, démesuré, rationnel dans un univers gouverné par la magie et surnaturel dans un monde régi par la raison, John Mortain inventait une forme de liberté dans le lieu même de toutes les servitudes. Soudain il fut seul.

Détaché.

En haut d'une digue.

Debout.

Loin de la *racine*.

Loin des gardiens bourdonnant.

Il projeta son regard sur cet amas de corps maudits, dans lequel une seconde auparavant on ne le distinguait point, dans cette bouillie horrible de résidus cloîtrés, concassés, malaxés, pétris les uns dans les autres comme un ver gigantesque et gangreneux.

Une terreur inconnue le plaqua au sol ; s'arracher de la damnation le remplit d'une ivresse tournoyante. Machinalement, il s'assura que son propre corps était encore entier, qu'il n'avait subi aucun dommage. Il se palpa, s'examinant, étonné d'y voir, de se percevoir, de ressentir autre chose que l'indicible extermination.

Sa compréhension ne fut pas immédiate ; il jouit plusieurs fois. violemment, délicieusement. Non pas que son corps prenait un réel plaisir, mais la cessation brutale de sa géhenne, cet état de non-souffrance, produisait en comparaison comme une extase inventée pour lui seul. Il faillit s'évanouir. Cela dura peu. Déjà des visions l'assaillaient. Des flashes, des bribes de son vécu avant l'instant fatidique. Des tenailles, une cave, le ciel londonien à travers une lucarne, des senteurs d'ammoniac aussi et le roulement d'une scieuse. Se souvenir de son propre périr, de la chute de son âme en un lieu dont il avait toujours nié l'existence, condamné par un dieu en lequel il ne croyait pas, relevait d'une expérience qu'aucun mot du langage humain ne saurait exprimer. D'autant plus lorsqu'il prit conscience de n'être qu'une illusion charnelle. A peine une âme convalescente.

Mais John Mortain, explorateur farouche sous le règne de la reine Victoria, esprit vif, aristocrate de sang, conquérant, rusé comme un singe et téméraire comme un lion, prédateur aussi, réagit promptement. Sa libération ne demeurerait pas longtemps inaperçue. Il ne pouvait rester sur ce promontoire. A découvert. Il se faufila vers une ravine, déjouant l'observation tout à la fois désabusée et vindicative de ces créatures quasi informes, membraneuses, noires et glauques, ailées pour la plupart que faute de meilleur qualificatif, Mortain assimila à des démons. Les Sentinelles de l'En-deça.

\*\*\*

Sa fuite l'avait conduit sur des sentiers sans retour et à croiser l'invisible. Si au début il s'interrogeait sur sa libération, depuis, remplir la coupe du pourquoi avait perdu tout son sens. L'exploration de l'En-deça était devenue une fin en soi... du moins jusqu'à cet instant.

Là où s'arrêtent toutes les routes.

Comme une montagne faite de linces qui écraserait la prescience des hommes, une poésie si vaste, si profonde qu'elle mariait à elle les parallèles perdues. Une mosaïque sortie des mains d'un démiurge et en même temps aussi répugnante que les dégueulis de la haine. C'était énorme, renversant, hors tout propos ! L'analogie avec un kaléidoscope ne convenait pas de façon satisfaisante ; puisque les effets du maelström étaient autant physiques que psychologiques et non pas seulement de nature lumineuse, mais John Mortain ne trouva rien de mieux pour conceptualiser ce qui lui faisait face. Un gouffre éventré, une béance indicible, le cœur de l'abîme, sa source en même temps que sa floraison mauvaise. Il devinait, dans quelque recoin de son martyr passé, qu'une des réponses au *grand mystère* résidait là.



Cyril Carau

L'en-deça



Cyril Carau

L'en-deça

Alors il décida d'y plonger... quitte à traverser de part en part l'immensité de l'agonie. La trame sous-jacente à tous les mondes, à cru, à nu, aux épidermes arrachés, éviscérés, sempiternellement. Durant son échappée, parfois au détour d'un entrelacement de chemins, il avait croisé une figure célèbre dans la damnation, Sisyphe acheminant vers nulle part le rocher de tous ses péchés, Judas pendu avec le lacet de la bourse des trente deniers, qui gisaient inaccessibles et vains à ses pieds. Landru jeté à l'intérieur du taureau de Phalaris par des démons ressemblant étrangement à ses victimes revêtues des costumes du début du XX<sup>ème</sup> siècle terrien. Phalaris lui-même, enfoncé dans un trou gainé de verre pilé et dont les suppliques ne ressemblaient à aucun chant de sirènes. Cris de damnation qui s'étiraient pour devenir substance noirâtre ou grise, membraneuse, ailée, armée. Les démons des enfers n'étaient rien d'autres que l'agonie éternelle retournée contre les maudits eux-mêmes. Contrition et mauvaise conscience, coercition, châtements et désordre gérés par elle-même. La *racine* exsudait les affres de son propre emprisonnement.

John Mortain, sur qui réverbérait tout à la fois la difformité écroulée des déchus et la grandeur indomptable des survivants, *l'avait enfin compris*. Après une durée non chiffrable passée à éviter ces points noirs, à visiter ces contrées jusqu'à les disséquer, les porter en lui, il venait de comprendre. Totalemment. Irrémédiablement. Sa compréhension forma une brèche dans l'abîme ; il y pénétra plus avant.

L'autre côté du monstrueux, la clarté des ténèbres, les univers fantômes, les gouffres errant sur des néants inexprimables, tout se livrait à lui, constellant d'azur la prunelle enflammée de son regard... Tout s'inclinait sur son passage. Ceux qui ne pouvaient naître et ceux qui ne pouvaient mourir ; la fleur éclose et le sable rouge des déserts ; la nourriture sur les tables et les tatouage sur la peau ; le lit des amours et le peloton d'exécution ; les pierres des murailles et les vers dans la tombe ; le soupirail entr'ouvert et les dents de la scie ; l'image reflétée du miroir et la limite des choses ; les couleurs de la palette et les ongles peints ; les sanglots de la peine et l'eau qui étanche toutes les soifs ; le futur qui rassure et le passé qui attriste ; la bêtise du méchant et l'aphorisme qui enivre ; les colifichets payés au prix du sang et le sourire de la prostituée ; les ambitions délirantes et les tyrans de la Terre ; les dieux abandonnés et les démons qui le poursuivaient ; la diatribe empoisonnée et l'or qui subjugué ; la guerre qui dévaste tout et les champs qu'on moissonne ; la vérité inconnue et les rêves qui la créent ; le deuil éternel et le rire tragique ; la caresse amoureuse et la pudeur des hommes ; la force de travail et l'aliénation concentrée ; le spectacle diffus et les désirs à consommer ; tout cela et plus encore, oui... jusqu'à la damnation elle-même qui courba l'échine.

John Mortain posa sa main sur cette *racine* à laquelle il avait appartenu des siècles sur des siècles durant. Il prononça un mot. Un seul. Et ce mot, entendu par les résidus de souffrance, fut à son tour répété... pour devenir un cri, immense, prodigieux, par-delà les hurlements et tous les embrasements de l'En-deça. Un cri projeté de voix en voix, de bouche en bouche reconstituées, ricochant de l'une à l'autre et toutes ensemble, de damné à damné, d'homme à homme redevenu : LIBERTE !

A la croisée de toutes les Dimensions se trouve l'œilleton qui divulgue tous les secrets. Mortain donnait ce qu'il avait découvert. Lui qui avait vu que damnés comme innocents, Sentinelles Noires comme Elus des Cieux n'étaient au fond que les mêmes personnes... coupées d'elles-mêmes par la barbarie ! Que tout n'était que supercherie : ombre et image,



Cyril  
Carau

L'en-deça



écho et reflet, séparation et exploitation, réalité et vérité, l'En-deça et l'Au-delà. Il était temps que cet ordre des choses – ce chaos monstrueux et épouvantable – s'achevât. Par son savoir et son geste sans précédent, John Mortain y mettait un terme. Car ce qui se déroulait alors au cœur de l'En-deça se révélait bien plus que la conscientisation des âmes... c'était le début de la Création.

...

## Epilogue...

Les locaux abritant la petite rédaction d'OutreMonde regorgeaient d'activité et d'éclats de voix en temps normal, mais un étonnant et soudain silence venait de s'abattre sur les lieux...

Jujube, le maquettiste attiré, avait déposé devant ses amis la première mouture du numéro trois d'*Univers d'OutreMonde* tout juste imprimé ! Un large sourire éclairait son aimable visage, alors que ses compagnons, les yeux brillants de plaisir, s'assemblaient autour de la table basse où reposait l'incalculable webzine.

C'était un moment de joie sans pareille pour la petite équipe de bénévoles qui découvraient ainsi le fruit de leurs efforts !

Aède, les traits étirés dans un rictus presque lupin, saisit l'ouvrage d'une main avide, mais le regard particulièrement incisif de Dulkera ramena en lui un sursaut de galanterie. Il lui offrit donc le précieux recueil, et la demoiselle ouvrit celui-ci à même la table pour que tous en profitent. Mierin, Nathy et Eowyn se faufilèrent rapidement aux premières loges aux côtés de leur copine pour découvrir le nouvel opus, tandis que les garçons redécouvraient l'art de faire place au beau sexe en leur laissant le passage.

Arius décida alors qu'il était temps de fêter cela ! Il s'improvisa barman, et commença une distribution de bières particulièrement savoureuses choisies pour la circonstance. Pharaoh Bender et Tiger-222 firent le service auprès de l'assemblée, tandis que Havelock, accoudé au comptoir, contemplait la scène d'un œil appréciateur. Bernie, Fablyrr et al1 arrivèrent juste à temps pour fêter l'événement avec leurs amis.

Tout le monde trinqua, les sourires de joie effaçant la fatigue des visages au profit d'un plaisir rayonnant.

Puis ce fut le désastre...

La porte s'ouvrit brutalement et deux hommes, vêtus sobrement de complets noirs et élégants, firent irruption dans la salle de rédaction. Véritables caricatures d'agents de la matrice ou du FBI, ils portaient cravates, oreillettes et lunettes noires, tout en arborant un sourire figé dans une malice particulièrement malsaine. Après avoir parcouru du regard l'assemblée, ils prirent la parole, d'une voix aux forts accents anglo-saxons.

— Hello ! Nous représentons le consortium de *la Rapace United Bank* qui possède désormais plus de la moitié des avoirs de *la Castelfiel inc.* De ce fait, nous dirigeons dorénavant le conseil d'administration de cette entreprise, et donc cette annexe.

Le vautour posa un regard méprisant sur les OutreMondiens, renifla légèrement puis poursuivit :

— D'après les livres de comptes, aucun profit n'est généré par votre succursale. C'est contre productif, totalement inadmissible ! Vous avez trois mois pour dégager des bénéfices significatifs ou vous êtes virés et nous délocalisons, *Understand ?*

La suite est un peu confuse...

Arius et Jujube durent évacuer de force un Aède rouge de colère vociférant

*l'Internationale*, tandis que Nathy et Eowyn faisaient de même avec Mierin qui avait voulu sauter à la gorge des avocats de *la Rapace United Bank*. Pharaoh, Fablyrr et Havelock tentaient une inutile négociation, alors qu'une Dulkera verte de rage vidait son verre au coté d'un al1 déprimé, d'un Bernie livide et d'un Tiger-222 grommelant.

Après le départ des deux requins, le silence revint, cette fois lourd et maussade. Les regards en disaient long sur le découragement qui venait d'accabler l'équipe rédactionnelle.

La maquette d'*Univers III* était toujours posée sur la table, et tous les yeux s'attardèrent sur elle...

Serait-ce le dernier numéro ? L'aventure était elle terminée ?

Etait-ce la fin d'OutreMonde?

Puis le téléphone sonna...

Arius décrocha au bout d'un moment, se fendant d'un « Oué, quoi ? » plutôt sec, et resta interloqué après avoir écouté quelques instants. Il mit le haut-parleur pour que tous puissent entendre, et annonça que c'était le Baron.

La voix puissante et arrogante du nobliau résonna alors...

— Messieurs et Damoselles, je suis actuellement dans une passe financière délicate qui me contraint à la clandestinité, comme mes ancêtres autrefois lors du regrettable et tragique événement historique de la révolution ! D'infâmes roturiers d'outre-atlantique ont infiltré avec une fourberie consommée le sommet de mon empire financier, et veulent en prendre le contrôle ! Maudite soit cette république qui ne sais pas défendre les Pairs de la Nation et laisse l'envahisseur nous dépouiller !!! Haaaaaa, j'enrage !!!

Eberlué, la bande d'amis écouta ce discours sans mot dire, un peu assommés par les événements. Le Baron reprit alors :

— Mais j'ai un plan pour reprendre la situation en main ! Un plan où vous aurez un rôle à jouer mes chers servit... Collaborateurs !

***A suivre dans le prochain numéro...***

*Thierry Santander, pour toute l'équipe d'OutreMonde*

### Crédits

OutreMonde Univers III, septembre 2006 (revue trimestrielle) - <http://outremonde.info> - [contact@outremonde.info](mailto:contact@outremonde.info)

Rédacteur en chef : Cyril Carau.

Conception de la maquette : Julien Louisandre.

Couverture : Elie Darco.

Chroniqueurs : Guy-François « Geoff » Evrard et Thierry Santander.

Auteurs : Franck «DT» Marcadier, Théo, Georges Bernay, Sébastien Clarac, Zali F. Falcam, Eric Gilard et Cyril Carau.

Illustrateurs : Nadia (Eowyn), Nathy, Fabien Fernandez (Fablyrr), Magali Villeneuve, Tiger-222, Bernie et Alain Mathiot.

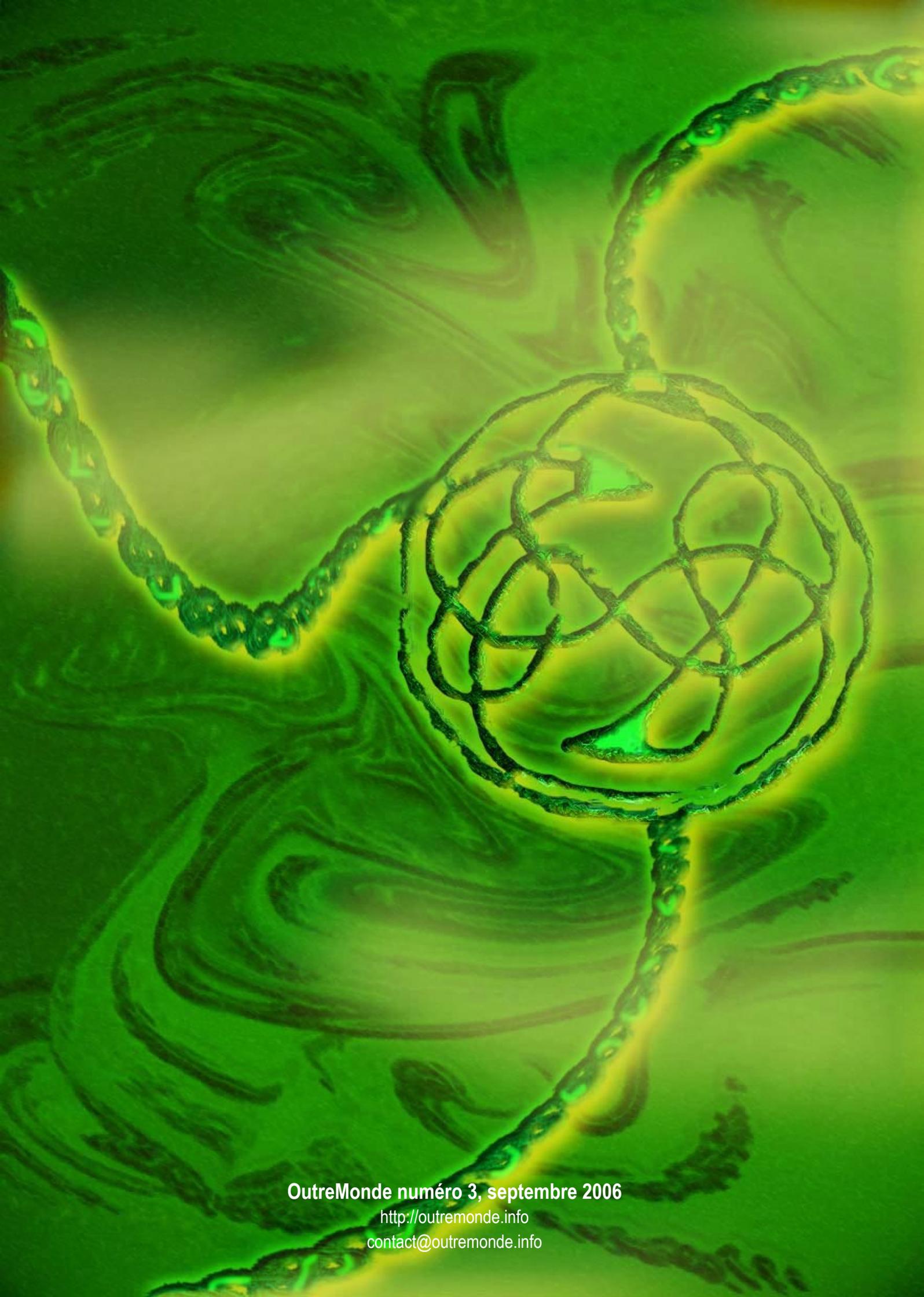
Relecture et corrections : Havelock, Elie Darco et Cyril Carau.

Concept et idée originale du Flambeau : Franck «DT» Marcadier.

Remerciements : Roland C. Wagner, tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.

Le Baron est une création littéraire de Thierry Santander, la Baronne est née de l'imagination d'Elie Darco et de Cyril Carau.

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.



**OutreMonde numéro 3, septembre 2006**

<http://outremonde.info>

[contact@outremonde.info](mailto:contact@outremonde.info)